

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

RÉFLEXIONS

M O R A L E S

DE L'EMPEREUR

MARC ANTONIN,

AVEC DES REMARQUES.

NOUVELLE ÉDITION.

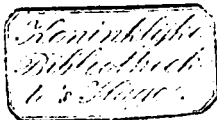
T O M E P R E M I E R .

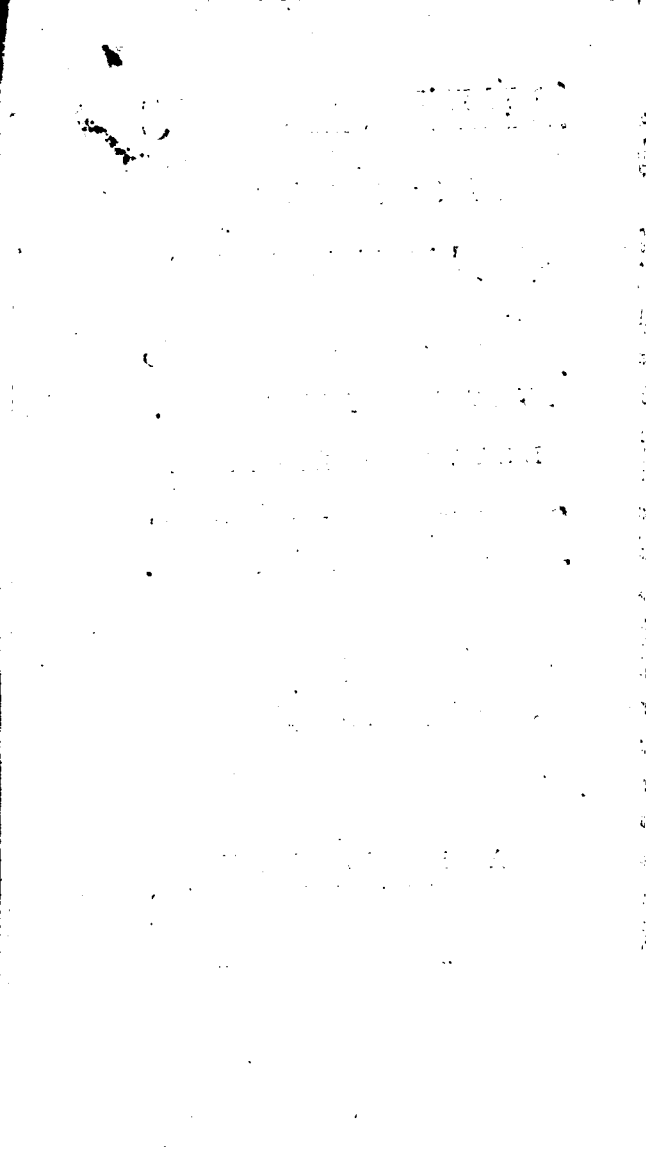


A B O U I L L O N ,

Aux dépens de la Société Typographique.

M. DCC. LXXXVIII.







PRÉFACE.

LA plupart des hommes jugent ordinairement très-mal de la Philosophie : ils s'imaginent qu'elle ne consiste qu'à discourir , & qu'à disputer : mais ce n'est ni un jeu , ni une vaine science faite pour l'ostentation ; c'est une profession d'une chose très-sérieuse & très-grave, c'est-à-dire , de la Sagesse, & philosopher , c'est agir.

Il est évident par-là , qu'il n'y a proprement que la morale qui mérite ce nom , puisqu'il n'y a qu'elle qui donne des regles pour la conduite de la vie. Mais qu'est-ce que la morale ? Si nous suivons les opinions des hommes , nous trouverons presque autant de morales différentes , qu'il y a d'hommes diffé-

6 P R É F A C E

rens ; car on a appelé morale ce qui n'est qu'usage , coutume ou opinion , & l'on a fait dans cette science , ce que les Païens faisoient dans leurs sacrifices ; quand ils n'avoient pas les victimes qui étoient agréables à leurs Dieux , ils en supposoient d'autres à qui ils donnoient le nom de celles qui leur manquoient. De même , quand les hommes ont été privés de la vérité , ils ont donné ce beau nom à leurs imaginations & à leurs caprices.

Avant toutes choses , il est nécessaire de revenir de cette erreur , & de séparer ce qui est vague & incertain , d'avec ce qui est constant & toujours le même.

Pour peu qu'on veuille se servir de sa raison , il n'est pas difficile de voir que la véritable morale doit être une règle inflexible , qui ne suive ni nos fantaisies , ni nos préjugés. Elle ne

P R É F A C E 7

peut donc être qu'une explication des vérités conformes à la vérité éternelle, c'est-à-dire, à la loi de Dieu ; & par conséquent, la loi de Dieu est le point fixe & indivisible d'où il faut regarder tout ce qu'on appelle morale, si l'on veut en connoître les beautés & les défauts.

Selon ce principe, on conçoit d'abord que la morale est la fille de la Religion, qu'elle marche d'un pas égal avec elle, & que la perfection de celle-ci est la mesure de la perfection de celle-là. Il ne faut donc chercher de morale parfaite que dans la saine Religion. Mais comme en tout temps il a plu à Dieu de se découvrir aux hommes, il n'y a rien de plus utile ni de plus agréable, que de connoître jusqu'à quel point il a voulu se communiquer à ceux qui étoient les plus éloignés de son alliance.

Nous ne savons pas bien ce qu'étoit la morale des Païens avant le siècle de Pythagore & des Sages de Grèce, car il ne nous reste rien de cette antiquité. Mais ce qu'on a conservé des écrits ou des maximes de ces Philosophes, nous apprend que de leur temps, qui étoit plus voisin que le nôtre de celui de Salomon, la morale consistoit en des énigmes, ou proverbes, qui pouvoient bien rendre les hommes sages, & les porter à la pratique de tous les devoirs, mais qui ne pouvoient leur expliquer les vérités fondamentales, & leur en donner une idée distincte ; car le proverbe ne reçoit d'ordinaire ni définition, ni raisonnement.

Depuis le temps de Pythagore, jusqu'à celui de Socrate, il ne paroît pas que la morale ait été fort cultivée. Presque tous les Philosophes ne s'attachoient qu'à la science des Nombres,

P R É F A C E 9

à la Physique, & à découvrir les causes de tout ce qui arrivoit dans les Cieux. Socrate fut le premier qui, connoissant que ce qui se passe hors de nous, ne nous touche point, & est plus curieux qu'utile, fit une étude plus particuliere de la morale, & la traita plus méthodiquement. Les Païens n'avoient, avant lui, que des idées confuses de Dieu, de la loi & de la justice : il débrouilla ce chaos de ténèbres, & en tira une lumière qui éclaira tous les siècles suivans. Il fit voir la subordination qu'il y a dans la nature, & montra aux hommes la route qu'ils devoient tenir pour être véritablement heureux. Quand on juge de Socrate par les vérités qu'il a connues, on ne se contente pas de dire qu'il étoit grand Philosophe, on est presque tenté d'assurer qu'il étoit Prophète, & que Dieu lui avoit révélé

des mystères qui devoient être accomplis dans les derniers temps.

Comme sa doctrine étoit plus conforme à la vérité & à la justice, que tout ce qui avoit paru, les hommes accoururent en foule à cette lumière. Mais parce qu'ils n'étoient pas tous également propres à en supporter l'éclat, il y en eut beaucoup plus d'éblouis que d'éclairés, & cette Philosophie eut bientôt le sort de la véritable Religion; elle fut déchirée presque en autant de sectes, qu'il y eut d'hommes qui entreprirent de l'expliquer. Voilà l'origine de toutes les Philosophies qui ont regné depuis ce temps là dans le monde. Elles ont toutes voulu avoir Socrate pour chef, comme toutes les hérésies se sont piquées de n'avoir pour fondateur que Dieu même.

De tous ces Philosophes, il n'y a eu que les Stoïciens qui aient suivi de

P R É F A C E. I I

*près l'esprit de Socrate , & qui aient
 été les fideles dépositaires de la sagesse
 & de la vertu. S'ils ont mêlé quelque
 dureté & quelque rudesse aux senti-
 mens de leur Maître , ce n'étoit pas
 tant un effet d'une humeur sauvage
 & farouche , qu'un moyen que la pru-
 dence leur suggéroit ; car connoissant
 la foiblesse qui est naturelle à l'hom-
 me , ils ont souvent poussé ses devoirs
 plus loin que la nature ne peut aller ,
 afin qu'en faisant tous ses efforts pour
 suivre leurs préceptes , il pût au moins
 s'arrêter au milieu , comme un arbre à
 qui on veut faire perdre son pli , &
 que l'on courbe du côté opposé. Il est
 vrai qu'après que l'Ecole des Stoïciens
 fut établie , il s'éleva des disciples de
 Zénon , qui prenant trop au pied de
 la lettre les opinions de ces grands
 hommes , tomberent dans des absurdi-
 tés qui leur attirerent les railleries &*

le mépris des honnêtes gens. Mais on ne doit non plus donner le nom de Stoïciens à ces Philosophes ridicules, que l'on ne donne celui de disciples des Prophetes & des Apôtres, à ceux qui expliquant grossièrement les écrits de ces hommes divins, en tirent des sens contraires à l'esprit de Dieu, & à la foi de l'Eglise.

Pour rendre cela plus sensible, proposons quelques exemples des explications absurdes que ces Sectateurs ignorans ont données aux sages préceptes de leurs Maîtres,

Quand Zénon a dit que toutes les fautes étoient égales, il a voulu guérir les hommes de la malheureuse opinion où ils ne sont que trop, que pourvu qu'ils s'empêchent de commettre de grands crimes, ils ne sont pas tenus d'être si fort en garde contre les petites fautes; & il a voulu leur persuader

que le moindre défaut devient incurable, quand on le néglige, & que Dieu, qui est la pureté même, n'en trouve point en nous qui ne mérite la mort, si, par la satisfaction & la pénitence, nous ne désarmions sa justice. Mais il vient un Chrysippe, qui prenant grossièrement ce précepte, établit qu'il n'y a aucune différence entre voler des choux dans un jardin, & commettre un sacrilège; entre égorger son pere, & tuer un chapon, & veut qu'on punisse ces deux actions du même supplice; ce qui, bien loin de retenir les hommes, leur lâche la bride, & les porte à commettre les plus grands excès.

Quand il a dit que le sage doit être sans compassion, son dessein étoit de faire entendre que le sage ne borne pas à l'attendrissement seul les secours effectifs qu'on doit à son prochain, &

qu'il tâche de le soulager, sans aucune émotion, & sans aucun trouble : mais un Chrysippe tire de ce précepte une occasion de rompre tous les liens de la société, & de fouler aux pieds la miséricorde, qui est un des caractères les plus essentiels de Dieu.

Quand il a dit que le sage attend tout de lui-même, son but étoit de faire connoître que notre véritable bonheur ne sauroit dépendre de l'action d'autrui, & de combattre l'indolence & la paresse de ceux qui, trop abandonnés à la Providence, vouloient attendre tout de Dieu, sans tâcher d'attirer ses grâces par leur travail, & par leurs bonnes œuvres. D'ailleurs, comme il enseignoit que l'ame étoit une partie de Dieu, & Dieu même ! ce précepte, que les hommes devoient tout attendre d'eux, ne signifioit autre chose, sinon qu'ils devoient

attendre tout du Dieu qui les conduisoit. Mais un disciple aussi ignorant que superbe, empoisonne ce précepte, & en tire cette pernicieuse conséquence, que le sage est au dessus de Dieu même, & fait son propre bonheur, indépendamment de cet Etre souverain qui l'a formé.

Il en est presque de même de tous les autres passages dont on s'est servi dans tous les temps, pour rendre suspecte & odieuse la doctrine des Stoïciens. Ce n'est pas qu'elle soit parfaite, & que nous voulions la défendre en tout ; nous avons déjà dit qu'il ne faut chercher de perfection que dans la saine Religion, & nous avons souvent combattu, dans le cours de cet ouvrage, les erreurs où ils sont tombés. Nous disons seulement qu'il n'y a point de morale qui approche si fort de la morale de JESUS - CHRIST ,

que celle de ces Philosophes, comme les Peres même de l'Eglise l'ont reconnu.

Mais, dit-on, cette morale des Stoïciens n'a aucun précepte qui oblige à aimer Dieu.

Elle ne lui demande pas la force de le suivre.

Elle ne propose pas aux hommes de se haïr

Elle n'établit pas que l'homme est, en même temps, la plus excellente & la plus misérable de toutes les créatures.

Elle n'enseigne pas l'humilité.

Elle ne fait pas remarquer, que rapporter tout à soi, & se mettre au dessus de tout, est un défaut qui nous est naturel ; elle ne nous oblige pas à y résister, & ne pense pas à nous en donner les remèdes.

Ce sont les objections qu'un des

plus savans hommes de notre siècle a faites , ou plutôt qu'il se disposoit à faire aux Stoïciens , & à tous les Philosophes du Paganisme : mais si Dieu lui avoit donné le temps d'achever son ouvrage , il auroit sans doute corrigé ce plan , & la lecture seule d'Antonin lui auroit fait connoître que Dieu n'avoit pas laissé des hommes si vertueux en des ténèbres si épaisses.

Ce sage Empereur établit la nécessité d'aimer Dieu , en établissant celle d'aimer tout ce qu'il nous envoie , quelque fâcheux qu'il nous paroisse , & en ne faisant consister la félicité de l'homme qu'à être bien avec Dieu.

Non-seulement il enseigne qu'il faut demander à Dieu la force de le suivre , il reconnoît de plus une vertu de Dieu qui agit en nous , & qui opere toutes nos bonnes actions , & tous nos

bons desirs ; & il fait voir que c'est Dieu qui éloigne de nous toutes les occasions qui pourroient nous faire tomber dans le crime , ou qui nous donne la force d'y résister.

Il nous apprend par-tout à mépriser & à haïr notre corps , qui est la source du péché , & qui résiste à l'esprit ; & il veut qu'on le regarde comme une prison qui nous empêche d'avoir une communication plus particuliere avec Dieu. La véritable Religion ne nous commande pas de nous haïr d'une autre maniere.

Il prouve , en beaucoup d'endroits , que l'homme est la plus excellente de toutes les créatures , à cause de son origine , & des perfections que Dieu a daigné lui communiquer ; & qu'en même temps il en est la plus misérable , à cause de ses vices , qui lui font perdre tous ses avantages , & qui le

rendent esclave , en le séparant de Dieu.

Pour ce qui est de l'humilité , on ne s'est pas contenté de dire que les Stoïciens ne l'ont pas connue , on a ajouté que cette vertu étoit incompatible avec les autres vertus dont ils faisoient profession. Quand on veut faire un reproche de cette nature à des Philosophes , il semble qu'on devroit connoître à fond leurs principes , & toutes les conséquences qui s'en tirent naturellement. Il est vrai que ni l'Académie , ni le Portique , n'ont jamais eu de mot qui signifie proprement ce que nous appellons humilité : mais si cette vertu consiste à connoître son néant devant Dieu , à croire que c'est lui seul qui est l'auteur de tout le bien , & qui ne fait point de mal ; & à enseigner qu'il n'y a de véritable être que Dieu , & que toutes les au-

tres choses sont viles, périssables, momentanées & sujettes à corruption : ils l'ont connue, & ce livre d'Antonin en est plein.

La dernière objection n'est pas moins injuste ; car Antonin a très-solide-ment prouvé, après Socrate, que l'amour-propre qui porte l'homme à rompre les liens de la société, à se séparer des autres hommes, & à vouloir faire comme un tout à part, est une révolte contre Dieu, & une désobéissance à la plus ancienne loi du monde, qui a voulu que les choses les moins parfaites, fussent pour les plus parfaites, & que les plus parfaites fussent les unes pour les autres, ce qui est l'unique fondement de la piété & de la justice. Il nous exhorte à résister à ce malheureux penchant d'une ame corrompue, en nous convainquant que la première & la principale condition de l'homme,

qui me soutient. *Philip. 4, 13.*

Les reproches qu'on peut faire justement aux Stoïciens, c'est d'avoir cru la pluralité des Dieux : c'est d'avoir enseigné que l'ame étoit une partie de la Divinité : c'est d'avoir ignoré le péché originel, & ses funestes suites : c'est d'avoir soutenu que le sage pouvoit disposer de lui-même, & se donner la mort, quand il le jugeoit à propos.

Si on excepte ces erreurs, & un petit nombre d'autres qui même ne sont plus dangereuses aujourd'hui, il n'y a rien de plus parfait que leurs maximes ; & après l'Ecriture sainte, rien ne mérite davantage d'être entre les mains des hommes qui veulent suivre la justice, & faire un bon usage de leur raison.

Nous n'avons des Stoïciens que les œuvres de Senèque, ce qu'Arrien

a conservé d'Epictete , & les livres d'Antonin. Mais ce dernier est presque autant au dessus des deux autres , par la beauté des ses écrits , qu'il l'étoit par la naissance , & par la fortune. Seneque a mêlé aux vertus des premiers Stoïciens , tout l'orgueil de leurs disciples : Epictete est plus simple , plus solide , & plus pur ; mais il n'a ni grandes vues , ni étendue de génie , ni élévation. Antonin a toutes ces qualités , & son esprit est plus vaste & plus grand que son Empire. Il ne s'est pas contenté de recevoir & d'expliquer solidement les préceptes de ses Maîtres , il les a souvent corrigés , & leur a donné une nouvelle force , ou par la maniere ingénieuse & naturelle dont il les a proposés , ou par les nouvelles découvertes qu'il y a jointes.

Il a reconnu que notre ame n'est pas sa lumiere à elle même , & qu'elle
ne

c'est d'aimer son prochain ; & en nous faisant voir que pendant que nous nous regarderons simplement comme une partie de ce tout , & non pas comme un de ses membres , nous n'aimerons pas encore les hommes de tout notre cœur , & ne prendrons pas , à leur faire du bien , ce plaisir véritable & solide qui résulte du sentiment de tout le corps ; & enfin il donne contre cette impiété un remède très-salutaire , qui est l'amour de Dieu , dont l'amour du prochain n'est pas seulement la marque , mais l'accomplissement & la perfection.

Puisque nous avons entrepris de défendre la morale des Stoïciens contre les accusations de ce grand homme , nous n'oublierons pas la censure qu'il a faite de ce principe qu'ils ont établi , que puisque le desir de la vaine gloire fait tout entrepren-

dre, le desir de la justice le peut faire aussi. *Il soutient qu'il n'y a rien de plus vain & de plus faux que ce raisonnement : Ce sont, dit-il, des mouvemens fiévreux que la santé ne peut jamais imiter.*

Il veut dire, sans doute, que la raison ne peut faire ce que la passion fait, parce que les effets des passions dépendent des mouvemens violens & involontaires, qu'il n'est pas au pouvoir de la raison d'exciter quand elle veut ; & cela est vrai de la raison seule : mais la raison, soutenue & aidée par la grace, est plus forte que la plus violente passion ; & telle a été la raison des Martyrs. La critique de ce savant homme est donc inutile, & le raisonnement des Stoïciens demeure très-solide, très-vrai, & très-conforme à cette parole de saint Paul : Je puis tout par la vertu de celui

ne se voit que par la lumière dont il plaît à Dieu de l'éclairer. Il explique toutes ses propriétés, & il nous enseigne qu'elle peut être plus visible que le corps, & qu'elle seule peut jouir des fruits qu'elle porte.

Il démontre très-solidement que la justice n'est pas la fille de l'utilité, comme quelques Philosophes l'ont cru, mais qu'elle dépend immédiatement de Dieu, & est aussi ancienne que sa sagesse.

Il montre que la charité est la vertu la plus propre & la plus convenable à l'homme, & qu'il n'y a de véritable bien que ce qui est utile à la société.

Il fait voir que tous les maux qui arrivent dans le monde, bien loin de nuire à la loi, n'en font que l'accomplissement, & servent d'instrumens, ou à la bonté de Dieu, ou à sa justice.

Il prouve que la véritable force & le véritable courage ne se trouvent que dans l'humanité & dans la bonté.

Il nous force à consentir à cette vérité très-importante , que le mensonge , même involontaire , est une impiété , & que l'ignorance qui le fait commettre n'est nullement excusable , parce qu'elle ne vient que du mépris que nous avons fait des secours que Dieu nous a donnés , & que nous nous sommes mis volontairement en état de ne pouvoir discerner la vérité d'avec le mensonge.

On n'auroit jamais fait , si on vouloit recueillir ici tous les grands principes qu'Antonin a établis , & en tirer toutes les conséquences qui en sont les suites véritables & nécessaires. Le Lecteur le fera de lui-même , & c'est à quoi nous souhaitons que nos remarques puissent l'aider. Par exemple ,

quand Antonin nous dit qu'on peut être en même temps un homme divin, & un homme inconnu à tout le monde, qui est-ce qui ne tirera pas de-là cette conséquence, que le bruit, la gloire & l'éclat ne sont pas toujours les véritables caractères de la Divinité? Et qui s'étonnera de l'obscurité de JESUS-CHRIST, qui a été si grande, que les Historiens, qui relevent souvent des particularités peu importantes, & qui tâchent de n'oublier rien de considérable, l'ont à peine apperçu?

Quand il avance qu'on ne peut trouver son bonheur ni dans les sciences, ni dans le raisonnement, il n'est pas mal-aisé de faire cette réflexion, que les sciences & le raisonnement nous peuvent bien faire connoître Dieu, mais qu'ils ne nous feront jamais connoître JESUS-CHRIST Dieu & hom-

me tout ensemble, ni démêler la grandeur véritable de ce Sauveur, d'avec sa bassesse apparente; cela ne se voit que par la foi. Il n'y a donc que la foi qui puisse sauver, selon les principes même d'Antonin.

Tous les préceptes que nous donne ce Philosophe ne sont ni moins admirables, ni moins utiles; & l'on peut dire que personne n'a mieux donné les moyens de vivre, & de remplir les trois engagements qui nous lient avec notre prochain, & avec nous-mêmes; & tout ce qu'il enseigne sur cette matiere, est très-conforme aux regles de la véritable Religion.

La véritable Religion nous enseigne, qu'il faut être toujours soumis à Dieu, & être persuadé qu'il ne fait rien que de juste. Elle nous ordonne de combattre nos passions, & de purger notre ame de tous ses vices, afin

que nous puissions être agréables à Dieu, qui ne souffre rien d'impur. Antonin le fait de même.

La véritable Religion travaille à nous faire voir notre néant, & celui de toutes les choses terrestres, & à nous convaincre que la véritable grandeur ne consiste ni dans la gloire, ni dans la naissance, ni dans les Empires, mais dans la justice. Antonin le fait aussi.

La véritable Religion nous apprend à prier pour tous les hommes, à faire du bien à nos ennemis, & à suivre l'exemple de Dieu, qui, tous les jours, donne son secours à des ingrats, & fait lever son soleil sur les justes & sur les injustes. Antonin nous l'apprend aussi ; & tout ce qu'il dit sur cela, est digne d'un Evangeliste.

La véritable Religion nous exhorte

à ne pas faire des jugemens téméraires, & à mépriser ceux qu'on fait de nous ; à souffrir patiemment les défauts de notre prochain, & à l'en reprendre avec modestie, quand la charité le demande ; à nous passer de tous les appuis du monde, pour n'avoir d'autre appui que Dieu ; à renoncer à tous les discours inutiles, & à toutes les vaines occupations du siècle, pour ne nous occuper que de ce qui nous est propre, & que Dieu demande de nous, & à être toujours contents de notre condition. Antonin nous y exhorte tout de même.

Enfin, Antonin nous fait voir, comme la véritable Religion, que le joug que Dieu nous impose, est plus léger, & plus facile à porter, que celui que nous imposent nos passions.

Outre tous ces grands préceptes, qui sont communs pour tout le mon-

de, Antonin en a de particuliers pour les Rois , à qui la morale est encore plus nécessaire qu'aux personnes privées ; car ils sont hommes , & ils conduisent des hommes ; & comme c'est Dieu qui lui a donné ces lumières , nous osons dire que la véritable Religion n'enseigne rien sur cela de plus parfait. Il fait voir aux Princes , que quand ils auroient conquis toute la terre , & réuni en leur personne tout ce que les hommes appellent grand , s'ils sont injustes , & s'ils se rendent les esclaves de l'ignorance d'autrui , ils sont très-petits ; & il met , par cette raison , Alexandre , César & Pompée , au dessous de trois Philosophes qui ont été , pour ainsi dire , le jouet des peuples. Comme la sagesse habite dans le conseil des Sages , il les avertit de ne rien entreprendre que par l'avis

de gens habiles , & après une longue & mûre délibération. Il leur remontre qu'ils ne doivent jamais regarder comme utile une chose qui les forcera un jour à manquer de foi ; & qu'au lieu de rendre la Religion esclave de la Politique , ils sont obligés de tenir la Politique humiliée sous la Religion. Il leur remet devant les yeux , qu'ils ne sont pas donnés aux peuples pour les opprimer , mais pour les soutenir , & pour les défendre ; & il leur prouve que le soin même de leur Etat , & leur intérêt particulier , exigent d'eux qu'ils protègent les Sciences , parce que plus les peuples sont instruits , plus les Rois doivent en attendre de fidélité & d'obéissance.

Comme la Philosophie doit avoir des préceptes non seulement pour les sages qui travaillent à s'instruire de bonne foi , mais aussi pour les insen-

Les qui cherchent à étouffer leur raison , pour s'abandonner à leurs passions , sans remords & sans crainte , Antonin ne se contente pas de prouver aux libertins & aux Athées l'existence de Dieu ; il leur montre que , quand même ils parviendroient à se persuader qu'il n'y en a point , ils ne pourroient trouver de bonheur solide & véritable dans l'accomplissement de leurs desirs ; & par là on force le dernier retranchement de ces malheureux , qui pour se dérober à l'autorité de la Religion , prennent le parti de la traiter d'invention humaine ; car on leur fait voir clairement , par ce principe , qu'ils ne gagnent rien par-là , puisque la nature seule & la raison ne demandent pas moins de sagesse & de modération que le Christianisme ; & qu'il faut nécessairement ou qu'ils renoncent à être hommes , &

qu'ils descendent dans l'état des bêtes, ou qu'ils vivent selon les véritables regles que la raison dicte, & qui ne sauroient jamais être opposées à celles de la Religion.

Si la lecture seule d'un traité de Cicéron, qui n'étoit proprement qu'une exhortation à l'étude de la Philosophie, fit un si grand effet sur le cœur de Saint Augustin, lui donna des vues & des pensées toutes nouvelles, & le porta à adresser à Dieu des prières très différentes de celles qu'il faisoit auparavant, de maniere que méprisant les vaines espérances du siècle, il n'eut plus d'amour que pour la beauté incorruptible de la véritable sagesse; que ne doit-on point attendre de la lecture de ces réflexions d'Antonin, qui établit si clairement de si grandes vérités, qui va fouiller jusqu'aux plus cachés replis du cœur,

pour en déraciner l'orgueil, la curiosité & la concupiscence, sources funestes de tous nos pechés, & qui combat toutes ces passions par le raisonnement, comme la Religion les combat par l'autorité ?

Ce livre seul pourroit nous rendre si pieux & si justes, que nous n'aurions plus qu'un pas à faire pour être de véritables Chrétiens, si nous apportions seulement, de notre côté, de la docilité & de la patience : mais malheureusement les vérités ne font dans notre esprit que ce que les objets font dans une glace de miroir ; leur image s'y imprime jusqu'au moindre trait. Ces objets sont-ils passés, il n'en reste plus rien, & la glace demeure vuide.

D'ailleurs, ce n'est pas l'homme qui instruit l'homme. Socrate & Platon, avec toute leur sagesse, & toute

leur éloquence, n'ont jamais pu porter un petit nombre de gens éclairés, & naturellement religieux, à n'adorer que le vrai Dieu. Tout ce que David, Salomon, & les Prophetes en ont dit, pour le faire entrevoir aux Païens, a été inutile. Il a fallu un homme-Dieu pour dissiper l'aveuglement du cœur humain, & pour vaincre l'opiniâtreté qui lui est naturelle, & qui résiste aux preuves les plus claires, & aux plus évidentes démonstrations.

Sans ce secours, nous savons que ces trésors de sagesse seront inutiles. Ceux même qui liront ces réflexions avec le plus de plaisir, & qui les entendront le mieux, n'en profiteront pas davantage, & ne s'en serviront pas pour s'élever à la connoissance de la vérité. Car, s'il est permis de se servir ici de cette pensée de Platon,

que Saint Augustin a si bien employée : Comme ils tourneront le dos à la lumière céleste , ils ne verront que sur le livre qui en sera éclairé , & ils demeureront dans les ténèbres. Mais ce n'est pas à nous à prévenir les desseins de la Providence ; notre devoir est de travailler sans relâche à ce qui est bon & utile. C'est ce qui nous a fait enfin résoudre à entreprendre la traduction de cet ouvrage d'Antonin , & à y joindre des remarques , pour en rendre la lecture plus facile , & si on l'ose dire , plus agréable.

Nous n'avons pas trouvé de médiocres difficultés dans ce dessein : le style des Stoïciens est dur , obscur , & peu proportionné à la portée des hommes. Comme ils craignoient les paroles inutiles , ils n'employoient pas toujours les nécessaires ; & pourvu

qu'ils donnassent à leurs discours de la force, ils négligeoient souvent la clarté. Cette obscurité, qui étoit commune à tous ceux de cette Secte, est encore plus grande dans les réflexions de cet Empereur, qui ne s'explique souvent qu'à demi, parce qu'il n'écrivoit que pour lui-même.

De plus, il y avoit plusieurs endroits corrompus, & un grand nombre d'autres, dont le sens étoit très-caché, parce qu'on avoit joint mal à propos deux articles, ou qu'on en avoit séparé un en deux.

Si on joint toutes ces difficultés à celles de la matiere, qui est très-souvent fort abstraite, & qu'Antonin a encore rendu plus abstraite, par la sublimité de ses vues, on tombera d'accord qu'il n'étoit pas aisé de réussir, & on en sera plus disposé à excuser les fautes que nous aurons faites.

P R É F A C E 39

Nous n'avons rien oublié pour donner à la traduction la clarté qui manque à l'original , & pour faire en sorte que chaque article soit un tableau , qui , de quelque côté qu'on le regarde , se trouve dans son point de vue , & soit toujours également éclairé. Si nous n'en sommes pas venus à bout , au moins osons-nous promettre , qu'on n'y trouvera pas de grandes obscurités , ni beaucoup d'embarras.

Pour ce qui est des remarques , nous ne nous y sommes proposé que d'éclaircir le texte , sans entrer dans aucune discussion de critique. La critique est inutile & déplacée , où il ne s'agit que des mœurs. Notre unique dessein a été de faire de ce livre un livre de piété. Pour cet effet , lorsque les maximes d'Antonin son entièrement véritables , ce qu'elles ne peuvent être , sans être chrétiennes , nous

les confirmons par l'autorité de la Religion, & nous tâchons de faire honte à quelques Chrétiens, d'être aujourd'hui moins persuadés de ces vérités, que les Païens mêmes.

Lorsqu'elles sont fausses dans sa bouche, & qu'elles peuvent être vraies dans la nôtre, comme quand il dit, que nous avons un Dieu qui habite dans nos cœurs, & qui y est consacré comme dans un Temple, nous réfutons l'erreur du sens qu'il y donne, en enseignant que l'ame est un Dieu, & une portion de la Divinité, & nous faisons voir la solidité de celui que nous lui donnons, en disant qu'elle est l'ouvrage de Dieu, & que le Saint-Esprit y habite, afin que nous soyons ses temples spirituels.

Lorsque ses maximes sont vraies dans un sens, & qu'elles en souf-

font en même temps un plus important, & plus véritable, nous proposons l'un & l'autre, comme dans ce bel endroit, où il dit, que c'est une honte que l'ame se rebute, quand le corps ne se rebute pas. Et dans cet autre, où il enseigne que dès qu'on a perdu le souvenir de ses péchés, il est inutile de vivre.

Lorsqu'elles ne contiennent qu'une vérité obscure, & mêlée ou de doute ou de fausseté, comme quand il parle de la résurrection des morts, de l'immortalité, & de la nature de l'ame, nous tâchons d'aider cette vérité à sortir du fond de ces ténèbres, & nous appelons à son secours la lumière de la véritable Religion.

Lorsqu'elles renferment quelque exemple d'une profonde humilité, & d'une douceur d'esprit capables de

nous édifier , & de nous instruire , nous le relevons autant qu'il est possible : comme quand il dit que toute sa vie n'est qu'un service continuel , qu'il doit à ses sujets ; & quand il remercie la terre de ce qu'elle lui a fourni si libéralement les biens dont il avoit besoin , & qu'il se reconnoît presque indigne de la fouler aux pieds , après avoir abusé de ses présens en mille manieres.

Enfin , quand elles sont absolument fausses , nous en montrons la fausseté , & tâchons de nous servir utilement de ces erreurs , pour faire voir les vérités qui leur sont contraires.

Nous n'avons plus douté que ce ne fût la conduite qu'il falloit tenir , en donnant au Public les livres des Païens , quand nous l'avons vu appuyée sur l'autorité d'un très-savant homme , qui nous édifie par sa

piété, & nous instruit par ses beaux ouvrages. Car, dans la seconde partie de l'éducation d'un Prince, il a eu la même idée, & a fait voir que la seule bonne méthode étoit de rendre ces livres chrétiens par la manière de les expliquer.

C'est une vérité constante, que la vertu ne consiste pas dans la persuasion, mais dans l'action ; & que pour être un véritable Philosophe, il ne suffit pas de parler, il faut agir ; comme pour être un véritable Magistrat, ce n'est pas assez de scavoir la loi, il faut la suivre. Nous avons donc cru que le moyen le plus sûr de rendre très-utile la lecture de ces maximes, c'étoit d'y joindre la vie d'Antonin : car on verra qu'il n'a écrit que ce qu'il a suivi lui-même ; & que ses préceptes nés de la pratique, & non pas d'une spéculation toujours stérile,

sont, à proprement parler, des préceptes animés.

Un ancien a dit que le spectacle le plus agréable à Dieu, étoit de voir un homme vertueux lutter contre la mauvaise fortune. Mais il y en a un autre infiniment plus rare, & qui lui est plus agréable, sans comparaison ; c'est de voir ce que nous avons le bonheur de voir aujourd'hui, un grand Roi résister à sa bonne fortune, & vaincre tous les obstacles que sa propre grandeur oppose à ses généreux desseins. Quelque sage qu'ait été un Philosophe, on peut croire qu'il n'a foulé aux pieds les plaisirs & les pompes du monde, que par impuissance, & qu'il a cherché à se venger de la fortune en la méprisant, comme ceux qui médisent d'une femme dont ils n'ont pu se faire aimer. Il n'en est pas de même d'un Roi ;

comme il peut tout , il n'y a rien de plus admirable , & de plus beau que de lui voir regler sa puissance par la justice ; & il a besoin d'une plus grande mesure de vertus que les particuliers. C'est par-là qu'Antonin doit être mis au dessus de tous les Philosophes de l'Antiquité ; nous le mettrions même au dessus de Socrate , si Socrate en scellant, par sa mort, la vérité qu'il avoit soutenue pendant sa vie, n'eût rempli par là l'espace infini , que la nature avoit mis entre sa condition & celle de cet Empereur. Car la vertu d'un homme ne se mesure pas par des faillies , & par des efforts , qui peuvent avoir souvent de mauvais principes ; elle se mesure par ce qu'il fait ordinairement. Toute la vie est nécessaire pour former l'homme de bien , & ce n'est que le dernier soupir qui l'acheve.

Nous avons une vie d'Antonin faite par un Espagnol , qui a voulu nous persuader, qu'il l'avoit traduite du Grec. C'est une chose étonnante, & qu'on auroit de la peine à croire, si on ne la voyoit, que dans un sujet aussi grave, aussi sérieux, aussi plein de grandes instructions qu'est la vie de cet Empereur, il se soit trouvé un homme assez ignorant, assez vain, & assez insensé pour mépriser la vérité, & n'avoir recours qu'à la fiction & au mensonge : & encore à quel mensonge, & à quelle fiction ! Rien n'est ni plus mal imaginé, ni plus puérile ; Antonin y est entièrement défiguré. S'il y a quelque vérité par-ci par-là, c'est comme un grain d'or dans un abyme de sable. Pour donner une juste idée de cet ouvrage, il suffit de dire, qu'il ne paroît

pas que son Auteur ait jamais oui parler des réflexions d'Antonin. Il n'y en a pas un seul mot dans tout son livre.

Nous n'avons pas cru devoir rien prendre de tout ce que cet Auteur a écrit, & qui ne se trouve point ailleurs ; & nous n'avons rien avancé que ce qu'Antonin a écrit lui-même, ou ce que les Historiens nous ont appris de ses actions, ou ce que nous avons tiré des monumens qui en ont conservé la mémoire.

Ce grand homme avoit fait lui-même sa vie , afin qu'elle servît d'instruction à son fils. Si nous l'avions aujourd'hui , nous pourrions nous assurer d'avoir le véritable portrait de ce Prince : car il n'étoit pas d'humeur à se flatter , comme on peut le voir par quelques endroits de ses ouvrages. La fortune

nous a envié ce bonheur. Elle n'a pas voulu même que ce que les bons Historiens en avoient écrit , parvînt entier jusqu'à nous. Ce que nous en avons ne peut passer que pour des mémoires fort peu exacts, fort imparfaits , & fort peu suivis. Car ils nous laissent dans une ignorance presque entiere de tout ce qui se passa depuis sa naissance , jusqu'à son avènement à l'Empire , & ne nous apprennent qu'en gros ses plus mémorables actions , & les plus grands événemens de son regne. Cela ne laisse pas d'être très-précieux , & on en peut tirer de grands secours pour former un bon Prince.

Nous n'avons plus qu'à répondre à la critique de certains esprits inquiets qui trouvent que dans ces réflexions, Antonin use de trop de
redites.

redites. Malheureuse délicatesse des hommes ! Les redites les blessent , & leurs rechûtes ne les blessent pas. Il faut donc les prier de se souvenir qu'une des différences essentielles qu'il y a entre les livres qui sont faits pour le plaisir , & ceux qui sont faits pour l'instruction , c'est que , dans les premiers , les redites sont vicieuses , & qu'on les évite avec soin , parce que l'esprit ne pouvant se contenter de ce qu'on lui a déjà dit , cherche toujours quelque chose de nouveau qui puisse le satisfaire , & qu'on ne peut l'entretenir dans ce vuide qu'en flattant sa curiosité qui seule l'empêche de se reconnoître , & de rougir de ses vaines occupations. Mais dans les livres qui sont faits pour nous corriger , & pour nous apprendre quelque chose de bon & d'honnête , bien loin

que les redites soient vicieuses, elles sont nécessaires, parce qu'outre que nous retombons continuellement dans les mêmes fautes, & qu'ainsi nous avons souvent besoin qu'on nous reprenne, nos passions ont jetté de si profondes racines dans nos cœurs, qu'il n'est pas possible de les arracher du premier coup; il faut les attaquer à diverses reprises. Il en est des maladies de l'ame comme de celles du corps. Dans les unes, comme dans les autres, un malade se rendroit aussi ridicule qu'incurable de ne vouloir pas user deux fois des mêmes remèdes, parce que les premiers ne lui auroient pas redonné la santé. D'ailleurs; quand il s'agit d'expliquer des vérités qui sont ou obscures, ou dures à digérer, à cause de l'aversion que nous avons pour toutce qui nous con-

redit, ou qui nous gêne, les redites servent merveilleusement à nous faire entendre ce qui nous étoit échappé, ou à nous rendre familier ce qui nous avoit paru trop austere. Enfin celles d'Antonin ne sont pas ennuyeuses, comme les redites le sont ordinairement : car elles ont presque toujours un air nouveau, par le tour, ou par les nouvelles lumieres dont elles brillent, de sorte qu'il est même étonnant, que sans aucun soin de termes, Antonin ait dit souvent les mêmes choses avec une si merveilleuse variété.



L A V I E
D E
M A R C - A U R E L E
A N T O N I N .

A
M O N S E I G N E U R
D E H A R L A Y ,
P R E M I E R P R É S I D E N T .

M O N S E I G N E U R ,
L A Traduction & la Vie d'Antonin ont non seulement été entreprises , parce que vous l'avez désiré ; elles ont été commencées &

finies dans cette agréable maison où vous avez la bonté de nous souffrir quelquefois, & où vous allez bien moins pour vous délasser des pénibles fonctions de la Justice, que pour les y continuer. Permettez-nous donc, MONSEIGNEUR, de satisfaire au premier, & au plus juste de tous les devoirs, qui est celui de la reconnoissance, & recevez des fruits qui vous appartiennent si légitimement. Le souhait le plus avantageux que nous puissions faire, c'est qu'on ne les trouve pas indignes de vous être offerts, & qu'ils ne fassent point de honte au terroir qui les a vu naître. On a dit de l'Egypte qu'elle produit beaucoup de bonnes choses, parmi beaucoup de mauvaises : le Parc du Mesnil a cet avantage, qu'il n'y croît rien que d'excellent ; & ce

qui y vient le mieux depuis que le grand Chancelier de Bellievre l'a cultivé , & que vous en prenez soin , ce sont les fruits de la raison & de la sagesse. C'est un grand bonheur pour nous d'avoir pu travailler à cet ouvrage dans un si beau lieu , où nous avons vu à toute heure des exemples de tous les préceptes d'Antonin. Personne n'a jamais mieux connu que ce Prince les justes servitudes des grands emplois , ni mieux enseigné à s'en acquitter sans reproche. Pour bien entendre ce qu'il a écrit, nous n'avons eu qu'à étudier ce que vous faites ; & cette étude, MONSEIGNEUR , nous a souvent forcés d'admirer la félicité de ceux qui demeurent cachés dans l'asyle d'une vie privée ; pour être justes, ils n'ont qu'à veiller sur eux-mêmes.

mes, & à regler leurs desirs ; au lieu qu'à un premier Magistrat , combien de choses indispensablement nécessaires ! Un profond savoir qui ne soit chargé de rien d'inutile ; une éloquence saine & naïve , pleine de vigueur , de noblesse & de vérité ; une application infatigable qui supplée à tout ; une grandeur d'ame & une fermeté dépouillées de toute sorte d'opiniâtreté & d'orgueil ; un amour de la patrie qui le tienne toujours dans la disposition de tout sacrifier pour elle ; une gravité pleine de simplicité & de modestie ; un désintéressement que rien ne puisse ébranler , & une humanité aussi éloignée de la dureté que de la faiblesse.

Voilà les qualités que doivent avoir ceux qui veulent remplir tous

les devoirs d'une charge comme la vôtre , & faire un bon usage de leur autorité. La justice ne sauroit subsister sans elles , & elles se trouvent toutes en vous.

Antonin nous exhorte à avoir toujours présentes les vertus de nos contemporains ; & il assure que de tous les tableaux , ce sont les plus divertissans & les plus utiles. Si nous suivions ce précepte , MONSEIGNEUR , nous n'aurions qu'à considérer vos mœurs & vos actions , elles nous fourniroient feules une variété admirable de ces rares tableaux qui , en servant d'instruction aux uns & de modele aux autres , nous donneroient incessamment à tous de nouveaux plaisirs. En effet , quelle vue plus agréable & plus instructive que celle d'un homme , qui , convaincu que l'am-

bition est une injustice, n'a jamais recherché les premières dignités ; & qui, content de faire son devoir dans une charge, dont il a augmenté le lustre, ne songeoit qu'à passer d'une bonne action à une autre bonne action, lorsqu'il a été appelé par le plus sage de tous les Rois à la tête du plus auguste Parlement, & qu'il est monté à cette première place, que ses aïeux avoient si dignement occupée ? Qu'y a-t-il qui mérite plus d'attirer nos yeux, qu'un homme qui rapporte au bien du public toutes ses pensées & toutes ses actions, & qui considère son autorité, non pas comme un moyen de dominer les sujets du Roi, mais comme un engagement plus fort à les servir, & à veiller pour eux sans cesse. Nous aurions de la peine à nous retenir

ici, MONSEIGNEUR, si nous ne nous souvenions que la justice qui est la mere de toutes les vertus, & qui fait votre caractère, parce qu'elle fait seule l'homme de bien & le grand homme, ne se nourrit que des actions qui partent d'elle, & ne connoît point d'autre prix. D'ailleurs, quelque justes que soient ces louanges, vous trouveriez qu'elles s'accorderoient mal avec des réflexions où Antonin travaille avec tant de soin à faire voir la vanité de toutes les louanges en général, & à confondre également ceux qui les reçoivent, & ceux qui les donnent. Nous ne vous parlerons donc plus que de la vie de cet Empereur : mais n'apportez point ici, MONSEIGNEUR, ce goût exquis, & ce jugement fin & délicat, qui vous font d'abord sentir toutes les

beautés, & tous les défauts des productions de l'esprit ; quittez les idées que vous ont donné les ouvrages des grands hommes de l'antiquité, dont vous faites vos délices, & oubliez sur-tout les graces infinies de Plutarque, que nous n'avons jamais trouvé si beau, ni si inimitable, que quand nous avons voulu l'imiter.

L'Empire Romain avoit éprouvé sous les Triumvirs, sous les Nérons, & sous Domitien, les funestes effets de l'insolence & de la cruauté des plus injustes Tyrans, & goûté, sous Auguste, sous Vespasien, sous Trajan, sous Adrien & sous Antonin-le-Pieux, les doux fruits de la justice, de la clémence & de la piété des meilleurs Princes. Il sembloit donc avoir eu dans l'un & dans l'autre de ces deux états des mo-

deles achevés de vertus & de vices. Mais Dieu qui donne les Rois selon qu'il veut abattre, ou relever les Peuples, fit bien voir que les vertus des premiers Césars n'étoient que de foibles crayons de celles qui éclaterent dans Marc-Aurele. En effet, on peut dire que la Providence proportionna la sagesse de ce Prince aux fléaux dont elle voulut affliger son regne. Jamais Rome ne s'étoit vue tout à la fois battue de tant d'orages; & pour la sauver, il ne falloit pas moins que la sagesse de cet Empereur.

Que ceux qui liront sa vie, nes'attendent pas d'y voir regner les intrigues de Cour, & les artifices de la politique : c'est le regne d'un Prince Philosophe, c'est-à-dire, d'un Prince orné de simplicité, de véri-

té, de religion, & de modestie, & qui ne foumet ses volontés qu'à la justice & à la raison.

La famille de Marc-Aurele étoit une des plus nobles & des plus illustres de l'Italie. Du côté de son pere Annius-Verus, il descendoit de Numa; son bifaïeul fut Préteur & Sénateur; son aïeul trois fois Consul, & Gouverneur de Rome. Son pere mourut dans la charge de Préteur, & laissa deux enfans, Annia-Cornificia, & Annius-Verus, qui est le même que Marc-Aurele, dont la tante Annia-Galeria-Faufтина fut mariée à l'Empereur Antonin-le-Pieux. Voilà tout ce qu'on peut favoir de la famille de Marc-Aurele du côté de son pere. Sa mere, Domitia-Calvilla-Lucilla, descendoit d'un Prince des Salantins. Elle étoit fille de Calvisius-Tullius, qui

DE MARC ANTONIN. 63
avoit été deux fois Consul, & petite-fille de Catilius-Severus, qui avoit aussi été deux fois Consul, & Gouverneur de Rome.

Marc-Aurele naquit à Rome * sur le Mont Celius, le 25 d'Avril, sous le second Consulat de son grand-pere maternel, & fut appelé Catilius-Severus; Adrien l'appela ensuite Annius-Verissimus, en faisant allusion à l'amour qu'il avoit pour la vérité. Mais ayant pris la robe virile, il reprit le nom de sa maison, & fut appelé Annius-Verus, jusqu'à ce qu'ayant passé dans la famille des Auréliens, par l'adoption d'Antonin-le-Pieux, il prit le nom de son pere adoptif, & fut appelé Marc-Aurele. Il perdit son pere fort jeune, & fut élevé dans la maison de son grand-pere, qui

* *An. de J. C.* 121.

prit tant de soin de son éducation , que dès qu'il fut hors des mains des femmes , il lui donna un gou-
gouverneur d'une vertu confom-
mée, & d'un mérite généralement
reconnu, & lui choisit tous les plus
habiles maîtres. Euphorion lui mon-
tra à lire ; Geminus , excellent Co-
médien , lui enseigna à prononcer ;
Andron fut choisi pour lui appren-
dre la Musique & la Géométrie.
Il eut pour Grammairiens dans la
Langue Grecque , Alexandre , &
dans la Latine Trofius Aper , Pol-
lion , & Euty chius-Proculus, Afri-
cain. Ses maîtres pour l'Eloquen-
ce Grecque furent Annius-Marcus,
Caninius Celer, & Hérode ; & pour
l'Eloquence Latine, Cornelius Fron-
ton. Mais comme il avoit un esprit
mâle & droit, & qu'il n'aimoit que
la vérité, il ne s'amusa pas long-tems

à ces fortes d'études ; il passa de bonne heure à une science plus relevée & plus nécessaire , & s'attacha uniquement à la philosophie des Stoïciens. Il eut pour cet effet près de lui Sextus de Chéronée, petit-fils de Plutarque, Junius-Rusticus, Claudius-Maximus, Cinna-Catulus, qui étoient les plus habiles Stoïciens de ce tems-là. Il eut aussi un grand Philosophe Peripatéticien , appelé Claudius-Severus.

Il conserva toujours pour ses Précepteurs toute la reconnoissance qu'ils pouvoient attendre d'un Prince qui connoissoit parfaitement le prix de leurs travaux ; & cette reconnoissance alla si loin , qu'il fit dresser des statues à Fronton , & à Rusticus ; qu'il éleva au Consulat ce même Rusticus & Proculus, en se chargeant de fournir

aux frais auxquels cette charge engageoit ce dernier qui n'étoit pas riche ; & qu'il fit toujours l'honneur à Rusticus de le saluer avant son Capitaine des Gardes. Il fit plus encore ; sachant que les biens périssables ne sont pas suffisans pour payer les biens solides , c'est-à-dire, les vertus que les préceptes de ces grands hommes avoient ou fait naître , ou cultivées en lui , il voulut que le public fût informé de tout ce qu'il devoit à leurs soins ; & c'est par cet aveu qu'il commence les admirables réflexions qu'il nous a laissées. Rare espece de reconnoissance qu'il n'imita de personne , & que personne n'a imitée depuis. Quand les hommes ont quelques vertus , il leur est naturel de croire qu'ils ne les tiennent que d'eux-mêmes , & ils croiroient en perdre

la meilleure partie, ou en ternir l'éclat, s'ils avouoient qu'ils les dussent à un travail étranger. Marc-Aurele étoit l'ennemi déclaré de cet amour-propre ; aussi regarda-t-il toujours ses maîtres comme ses Dieux : car, après leur mort, il leur fit faire des statues d'or, qu'il plaça parmi celles de ses Dieux domestiques ; il visita souvent leurs tombeaux, y fit des sacrifices, & les couvrit de toutes sortes de fleurs.

Comme tout le bien qui se tire de la Philosophie revient à ceux qui la pratiquent, on peut dire que cette science ne suffit pas aux Princes, si elle n'est accompagnée de la justice, dont les fruits ne tendent qu'à l'utilité du public. Marc-Aurele ne négligea pas une science si importante, & qui est la source de la prospérité des États. Il la cultiva

avec beaucoup de soin : car il apprit le droit sous L. Volusius-Mecianus, le plus habile Jurisconsulte de ce tems-là.

Dès sa plus tendre enfance, il s'attira la bienveillance d'Adrien, qui voulut l'avoir toujours près de lui, & qui le fit Chevalier à six ans ; honneur qu'on n'avoit jamais fait à cet âge.

Comme c'étoit alors la coutume des jeunes gens de qualité de passer par le Sacerdoce, avant que de monter aux charges, il fut fait à huit ans Salien, c'est-à-dire, Prêtre de Mars ; & bien loin de s'acquitter de cet emploi comme les jeunes gens s'acquittent ordinairement des charges, qu'ils ne regardent que comme un passage à des dignités plus considérables auxquelles ils se voient assurés de parvenir, il en

remplit toute les fonctions & tous les devoirs , avec autant d'assiduité & d'exactitude , que ceux qui avoient borné là toute leur ambition. Il fut Intendant de la Musique , & chef de l'Ordre. Et tous ceux qui , de son tems , entre-
rent dans ce corps , ou qui en sortirent , il les reçut , & les congédia sans qu'on lui lût les Formules sacrées , qu'il savoit toutes par cœur. Aussi étoit-ce une de ses maximes , de ne rien faire qu'avec la dernière exactitude ; & comme il disoit lui-même, sans y employer toutes les regles de l'art. Ce fut dans cet Ordre qu'il reçut le premier augure de son élévation à l'Empire : car, comme tous les Prêtres jettoient des couronnes de fleurs , selon la coutume , sur le petit lit où étoit la statue de Mars, celle

que Marc-Aurele jetta se trouva justement posée sur la tête du Dieu , comme si on l'y avoit mise avec la main , & il n'appartenoit qu'à l'Empereur de couronner cette statue.

Il prit la robe virile à quinze ans, & fiança, par l'ordre d'Adrien, la fille de L. Cejonius-Commodus. Peu de tems après on lui confia le gouvernement de Rome pendant que les Consuls allerent au Mont d'Albe, pour y célébrer les fêtes Latines. Il s'acquitta de cet emploi comme un des plus graves Magistrats auroit pu faire , & tint la table de l'Empereur avec beaucoup de sagesse & de dignité.

Il donna à sa sœur Annia-Cornificia , qui étoit mariée à Numidius-Quadratus , tous les biens de la succession de son pere , & permit

à sa mere de lui donner aussi les siens , afin, dit-il , que son mari n'eût aucun reproche à lui faire.

Il eut quelque goût pour la peinture , & travailla sous Diognetus , qui étoit en même-tems , & grand Peintre & grand Philosophe.

Il aima beaucoup la lutte , la course , la paume & la chasse , qu'il ne regardoit pas tant comme des divertissemens , que comme d'innocens remedes que la nature ordonne pour conserver la santé : il étoit même persuadé , comme Socrate & Aristipe , que l'exercice du corps n'est pas inutile pour acquérir la vertu. Avant que ses fatigues & ses occupations continuelles eussent altéré sa santé , on le vit souvent à la chasse attaquer seul les plus grands sangliers , & en venir heureusement à bout.

Mais la passion qu'il eut pour la Philosophie, l'emporta sur toutes les autres. Cette passion fut si forte dès son enfance, qu'à douze ans il avoit déjà l'habit des Philosophes Stoïciens, pratiquoit leurs austérités, & couchoit à terre sur son manteau, & que sa mere eut toutes les peines du monde à obtenir de lui, qu'il couchât sur un bois de lit couvert d'une simple peau. La nature l'avoit formé pour être le restaurateur de cette Philosophie qui avoit toujours été la plus fidelle dépositaire de la vertu : car il avoit tant de constance & de gravité, que dans son enfance même, ni la joie, ni la tristesse ne purent jamais lui faire changer de visage. Mais cette gravité n'avoit rien d'incommode pour ses amis, ni pour ceux qui l'approchoient,

L'approchoient, elle étoit sans tristesse ; comme sa sagesse étoit sans orgueil , & sa complaisance sans bassesse.

Adrien ayant perdu Cejonius-Commodus , qu'il avoit adopté , chercha à remplir cette place , & jetta les yeux sur Marc-Aurele ; mais l'ayant trouvé trop jeune , car il n'avoit pas encore dix-huit ans , il adopta Antonin-le-Pieux , à condition qu'il adopteroit Marc-Aurele , & L. Verus , fils de celui qui venoit de mourir. Marc-Aurele fut donc adopté à l'âge de dix-huit ans. * Il songea la veille , qu'il avoit les épaules & les mains d'ivoire , & qu'ayant voulu essayer si elles pourroient porter de grands fardeaux , il les

* *An. de J. C.* 139.

trouva plus fortes que de coutume :

La nouvelle de son adoption ne fit que l'affliger ; & ses domestiques lui ayant demandé pourquoi un si grand honneur le rendoit si triste , il les entretint long-tems des maux qui sont inséparables de la Royauté.

Quelques jours après son adoption , Adrien alla au Sénat , & y demanda pour lui une dispense d'âge pour la charge de Questeur. Ce fut la dernière grace qu'il reçut de cet Empereur , qui mourut bientôt après à Baïes. Marc-Aurele lui fit des funérailles magnifiques , qui furent suivies d'un combat de Gladiateurs.

Après la mort d'Adrien , Antonin-le-Pieux rompit le mariage que Marc-Aurele , pour obéir à ce Prince , avoit contracté avec

DE MARC ANTONIN. 75

la fille de Lucius-Commodus, & lui offrit sa fille Faustine, qu'il avoit fiancée à Verus, lequel n'étoit pas encore en âge d'être marié; & il fit monter son prétendu gendre de la charge de Questeur au Consulat, contre l'usage, lui donna le titre de César *, le fit Colonel d'une des six Compagnies de Chevaliers, assista aux jeux qu'il fit avec ses collègues, l'affocia, malgré lui, à tous les honneurs de l'Empire, & le reçut dans le College des grands Prêtres, par un décret du Sénat.

Marc-Aurele, accablé de tous ces honneurs; qu'il n'avoit pas souhaités, & obligé d'assister à tous les Conseils, pour se rendre capable de gouverner seul un jour, n'en avoit que plus de passion pour la Philosophie; à laquelle il donnoit tout

* *An. de J. C. 140.*

le tems qu'il pouvoit dérober à ses occupations. L'Empereur Antonin-le-Pieux ne contribuoit pas peu à l'entretenir dans l'amour qu'il avoit pour l'étude de la sagesse : car, outre qu'il l'y engageoit de plus en plus par son exemple, il fit venir pour lui d'Athenes Apollonius de Chalcis, célèbre Philosophe Stoïcien, dont le commerce ne fut pas inutile à ce jeune Prince. On ne peut s'empêcher de rapporter ici une particularité qui sert à faire connoître le caractère du Philosophe, & celui de l'Empereur. Dès qu'Apollonius fut arrivé à Rome, Antonin-le-Pieux lui manda qu'il n'avoit qu'à venir, & qu'on lui donneroit son disciple. Le Stoïcien répondit, que c'étoit au disciple à aller trouver le maître, & non pas au maître à aller trouver le disciple. On rap-

porta sa réponse à l'Empereur, qui dit en riant : *Apollonius a eu moins de peine à venir d'Athenes à Rome, qu'il n'en a à venir de son hôtellerie au Palais, & lui envoya Marc-Aurele.*

Ce fut environ dans ce tems-là que ce Prince perdit son Gouverneur. Il fut si touché de sa mort, qu'oubliant sa constance ordinaire & sa fermeté, il ne put s'empêcher de verser des larmes ; & comme les Courtisans l'en railloient, l'Empereur leur dit : *Souffrez qu'il soit homme ; car ni la Philosophie ni l'Empire n'ôtent point les passions.*

Il épousa Faustine deux ans après son second Consulat. * Cette Princesse étoit d'une très-grande beauté, mais d'une humeur trop

* *An. de J. C. 147.*

galante pour faire le bonheur d'un mari : elle suivit l'exemple de sa mere ; & peu touchée de la sagesse de ce jeune Prince , elle chercha des gens qui ne comptassent pas pour rien les appas dont elle se voyoit pourvue. Marc-Aurele en eut une fille la premiere année de son mariage , & il fut honoré en même tems de la puissance du Tribunat , & du titre de Proconsul , qui étoient ordinairement attachés à la Majesté de l'Empire.

Le Sénat ajouta à ces dignités un honneur qu'on avoit inventé pour Auguste , & que les siècles suivans avoient extrêmement augmenté. Tous les décrets du Sénat ne se faisoient que sur le rapport du Consul qui présidoit , & qui seul avoit le droit de rapporter. Les Consuls se démirent de ce droit en

faveur d'Auguste, à qui, par un décret solennel, ils donnerent le pouvoir de faire un rapport tous les jours au Sénat, c'est-à-dire, de proposer chaque jour au Sénat une affaire telle qu'il voudroit, & de quelque nature qu'elle fût. Dès que la flatterie a porté les hommes à donner atteinte à leurs privilèges, il est bien difficile qu'ils y gardent quelques mesures, & qu'ils trouvent où s'arrêter. Ce qu'on avoit accordé à Auguste pour un rapport, fut ensuite accordé aux autres Empereurs pour trois, pour quatre, & pour cinq, & ce fut ce dernier privilège qu'on donna à Marc-Aurele : privilège d'une si vaste étendue, & d'un pouvoir si immense, qu'il suffisoit seul pour rendre inutiles toutes les assemblées du Sénat.

Marc-Aurele ne se servit pas de

cette autorité pour se rendre plus absolu ; il ne l'employa qu'à maintenir la liberté , & qu'à augmenter la félicité du peuple.

Il n'abusa pas non plus du crédit qu'il avoit auprès de l'Empereur , qui n'avançoit que ceux qui lui étoient recommandés de sa part : car il eut toujours un très-grand soin de ne lui proposer que des gens dignes des places qu'il vouloit leur procurer. A mesure que son pouvoir augmentoit , sa soumission pour lui devenoit plus grande : il lui rendoit toujours les mêmes respects que s'il n'avoit été que simple particulier , & il sembloit que l'amour qu'il avoit pour lui , croissoit de jour en jour ; car pendant vingt-trois ans qu'il fut dans son Palais, il ne le quitta point , & ne coucha que deux fois dehors.

Cette grande assiduité, & toutes ces marques de tendresse avoient si fort touché Antonin-le-Pieux, qu'il n'écouta jamais les discours de ceux qui tâchoient de lui donner des soupçons contre Marc-Aurele, & de lui faire douter de la sincérité de son affection. Un jour, un de ses Courtisans se promenant avec lui dans un jardin, & voyant Lucile, mere de Marc-Aurele, à genoux devant une statue d'Apollon dans un lieu écarté, lui dit à l'oreille : *Que croyez-vous que Lucile demande à ce Dieu de si bon cœur ? Elle lui demande que vous mouriez, & que son fils regne.* Ce mot, qui, sous un Tyran, auroit été funeste & à la mere & au fils, fut méprisé de l'Empereur, qui étoit trop assuré de la bonne foi & de la probité de Marc-Aurele, pour rien croi-

re qui lui fût défavantageux. L'union de ces deux Princes dura entière & parfaite jusqu'à la mort d'Antonin, qui étant tombé malade à Lorium, & se voyant hors de toute espérance de guérir, fit entrer ses amis, ses Capitaines des Gardes, & ses principaux Officiers, confirma en leur présence l'adoption qu'il avoit faite de Marc-Aurele, le nomma seul son successeur, sans parler de Verus ; & le Tribun étant venu à l'ordre, il lui donna pour dernier mot *l'équanimité*, comme pour dire, qu'il n'avoit plus rien à désirer, puisqu'il laissoit un tel successeur à l'Empire ; & sur le moment même, il fit porter de sa chambre, dans celle de Marc-Aurele, la statue d'or de la fortune, qui, comme un gage assuré de la félicité publique, étoit toujours dans la chambre des Empereurs.

Après la mort de ce Prince (*), le Sénat obligea Marc - Aurele à prendre les rênes du Gouvernement. Mais la première marque que ce nouvel Empereur voulut donner de son autorité, fut de la partager avec Lucius-Verus ; il lui donna la puissance Tribunicienne, le nomma Empereur, & voulut gouverner conjointement avec lui. ** Ce fut la première fois que Rome se vit régie par deux Souverains ; spectacle bien surprenant pour une ville qui avoit vu souvent verser presque tout le sang de ses citoyens pour le choix d'un maître.

Le même jour, Marc - Aurele prit le nom d'Antonin, & le donna

* *An. de J. C. 161.*

** Le sixième d'Avril ; il avoit régné un mois tout seul.

à son Collegue, en lui faisant fiancer sa fille Lucile ; & pour mieux témoigner la joie qu'ils avoient de ce mariage & de leur union, ils établirent un fonds considérable pour l'entretien des nouveaux citoyens, qui étoient en fort grand nombre. Au sortir du Sénat, les deux Empereurs allèrent ensemble visiter les compagnies des Gardes, & donnerent cinq cens écus à chaque Soldat, & aux Officiers à proportion. Après cela, ils firent les funérailles de leur pere, qu'ils porterent dans le tombeau d'Adrien. Ils ordonnerent des fêtes pour célébrer le deuil, & procédèrent ensuite, selon la coutume, à la cérémonie de sa consécration, qui se passa de cette maniere. On fit une statue de cire très-ressemblante au mort; on la mit sur un lit d'ivoire,

couvert d'étoffe d'or , & fort exhaussé, qu'on dressa à l'entrée du palais. Tous les Sénateurs, vêtus de robes noires, étoient assis à la gauche ; & à la droite , étoient les Dames de la première qualité, en simples habits blancs , sans pierreries & sans aucune parure. Cela continua de même sept jour entiers , pendant lesquels on voyoit entrer & sortir des Médecins, qui alloient comme pour visiter le malade , & qui , à chaque visite , disoient que son mal empirait , & qu'il alloit mourir. Enfin , après qu'ils eurent annoncé sa mort , les plus nobles & les plus jeunes des Sénateurs & des Chevaliers , porterent le lit sur leurs épaules , le long de la rue sacrée , & le posèrent au milieu de l'ancienne place , où les Magistrats se démettoient de leurs charges.

Aux deux côtés de la place , il y avoit deux échafauds : sur l'un étoit un chœur de jeunes garçons , & sur l'autre , un chœur de jeunes filles , tous enfans de la première qualité , qui chantoient des hymnes & des cantiques en l'honneur du mort , sur les tons les plus lugubres. Les cantiques finis , les mêmes Sénateurs & Chevaliers reprirent le lit , & le porterent hors de la ville , dans le champ de Mars , au milieu duquel on avoit fait un petit bâtiment de bois à plusieurs étages , & en forme de pyramide ; le premier étage étoit quarré , & comme une espèce de petite chambre , qui étoit remplie de toutes sortes de matières combustibles , & garnie par dehors d'étoffes d'or , de statues d'ivoire , & de rares tableaux : le second étoit un peu plus

petit, de la même figure, & orné de même, avec cette différence, qu'il étoit ouvert des quatre côtés. Sur celui-là, il y en avoit un troisieme plus petit, qui étoit suivi d'un quatrieme, sur lequel il y avoit encore quelques autres étages toujours plus petits, de maniere que le dernier finissoit en pointe. On mit le lit & la statue de cire dans le second étage, qu'on remplit de toutes fortes d'aromates, de gommes, d'herbes, & de plantes odoriférantes; les villes, les peuples, & les particuliers se piquant à l'envi d'honorer leur Prince de ces derniers présens. Les Chevaliers firent des courses de chevaux autour de cette pyramide, en bon ordre, & en réglant leur marche à l'harmonie de plusieurs instrumens militaires. A cette espece de tour-

noi, succéderent des courses de charriots, sur lesquels étoient montés des jeunes gens vêtus de robes bordées de pourpre, avec des masques qui représentoient au naturel le visage des plus fameux Capitaines, & des plus grands Empereurs.

Ces courses finies, les Successeurs à l'Empire s'approcherent du bûcher, & y mirent le feu avec des flambeaux; les Consuls, les Sénateurs & les Chevaliers, firent ensuite la même chose chacun de son côté. Tout fut embrasé dans un moment, & en même tems on vit partir du haut du bûcher un aigle qui s'envola, & qu'on perdit d'abord de vue. Les peuples-croyoient que c'étoit cet aigle qui portoit au Ciel l'ame de l'Empereur, à qui, dès ce moment, on rendoit le mê-

DE MARC ANTONIN. 89
me culte qu'aux Dieux immortels.

Après cette cérémonie, les deux Empereurs firent chacun l'oraison funebre de leur pere, lui établirent un Grand-Prêtre, qu'ils prirent dans sa famille; instituerent à son honneur une société de Prêtres, qu'ils appellerent *Auréliens*, & finirent ces funérailles par des combats de Gladiateurs.

Antonin n'eut pas plutôt achevé l'apothéose de son pere, qu'il se vit accablé d'une infinité de requêtes, que lui présentoient incessamment les Prêtres Païens, les Philosophes, & même les Gouverneurs de Provinces, pour obtenir de lui la liberté de persécuter les Chrétiens, que la clémence d'Adrien & d'Antonin-le-Pieux avoient défendu long-tems contre leurs poursuites.

L'Empereur , qui n'étoit pas moins ennemi de la violence & de l'injustice que son pere & que son aïeul , & qui , d'ailleurs , vouloit gouverner son Etat selon leurs maximes , s'opposa fortement à cette rage aveugle ; & pour en garantir les Chrétiens qui vivoient dans les Provinces les plus éloignées , il écrivit à l'assemblée générale d'Asie , qui se tenoit cette année-là à Ephese , cette lettre admirable , qu'Eusebe nous a conservée.

Je suis persuadé que les Dieux auront soin de faire que les Chrétiens ne puissent se cacher à leurs yeux. Il est plus de leur intérêt que du vôtre , de punir ceux qui refusent de les reconnoître. Les persécutions que vous leur faites , en les traitant d'impies , ne servent qu'à les fortifier davantage dans leurs sentimens ; & puisqu'ils

croient mourir pour leur Dieu, la mort ne leur doit-elle pas paroître plus agréable que la vie ? C'est par-là qu'ils sont toujours vainqueurs, aimant mieux mourir, que de se soumettre à vos ordres. Pour ce qui est des tremblemens de terre qui sont arrivés, & qui arrivent encore, il est bon de vous avertir de faire une sérieuse & juste comparaison de l'état où vous êtes dans ces rencontres, avec celui où ces gens-là sont : la confiance qu'ils ont en Dieu, augmente à mesure que le danger est plus grand, & vous, vous perdez d'abord courage. Ils s'humilient alors plus profondément devant Dieu, & vous, vous êtes si ignorans & si aveugles, que vous ne vous contentez pas d'oublier tous vos Dieux, & le culte que vous devez au Dieu Immortel ; vous persécutez encore, & poursuivez jusqu'à la mort, des Chrê-

tiens qui le servent & qui l'adorent. Plusieurs Gouverneurs de Province ont souvent écrit sur le sujet de ceux de cette Secte, à notre Pere, d'immortelle mémoire, qui leur a toujours répondu de ne leur faire aucun trouble, à moins qu'ils ne fussent convaincus de quelque entreprise contre l'Etat. En me conformant donc à ses maximes, j'ai fait la même réponse à ceux qui m'en ont écrit ; & si quelqu'un continue de les inquiéter, sous prétexte qu'ils sont Chrétiens, j'ordonne que les accusés, quoique reconnus Chrétiens, soient absous, & les accusateurs punis. Cette lettre fut publiée à Ephese au Temple commun de l'Asie.

On obéit à cet ordre ; la paix & le calme régnerent dans tout l'Empire, & le commencement de ce regne fut aussi heureux & aussi tran-

quille , que si l'esprit d'Antonin-le-Pieux eût passé à ses deux enfans. Cependant il n'y avoit rien de plus opposé que les humeurs & les inclinations de ces deux Princes.

Marc-Antonin étoit constant & modeste , grave & complaisant , clément & juste ; aussi indulgent pour les autres , que sévère pour lui ; insensible à la vaine gloire ; inébranlable dans ses desseins , qu'il formoit toujours après y avoir bien pensé , & jamais par passion , ni par caprice ; ennemi des délateurs ; pieux sans affectation ; modéré en toutes choses ; toujours égal ; toujours le maître de lui-même ; toujours soumis à la raison ; incapable de déguisement ; toujours en garde contre l'amour-propre ; jamais , ni impatient , ni inquiet ; très-

prompt à pardonner les plus grandes fautes, quand elles ne regardoient que lui seul ; & inexorable , quand la dernière nécessité , c'est-à-dire, l'intérêt du public , le forçoit à les punir ; il avoit des loix égales pour tout le monde , & laissoit une entière liberté à ses sujets ; il avoit toujours en vue le bien de l'Etat en tout ce qu'il faisoit , & jamais , ni son plaisir , ni son intérêt , ni sa gloire particuliere. Enfin , ne pensant qu'à faire du bien aux hommes , & à être soumis à Dieu , il suivoit en tout la justice , & ne disoit jamais que la vérité.

Lucius - Verus n'avoit aucune de ces qualités ; il étoit emporté & dissolu , & la plus grande de ses vertus , c'étoit de n'avoir aucun de ces vices atroces , qui font , d'un Prince légitime , un véritable Ty-

ran. Mais cette opposition d'humeurs ne parut pas les premières années ; le respect qu'il ne pouvoit s'empêcher d'avoir pour son frere, ou la reconnoissance, l'obligerent à cacher ce naturel vicieux pendant qu'il fut près de lui. Il fit semblant même de vouloir se conformer entièrement à ses mœurs, & imiter la sagesse de sa vie ; il se gouvernoit en tout de maniere qu'on auroit dit que Marc-Antonin étoit seul Empereur : car Verus avoit pour lui les mêmes déférences, ou plutôt les mêmes soumissions qu'un Lieutenant avoit pour un Proconsul, ou un Gouverneur de Province, pour l'Empereur même. Mais il est bien difficile que le vice soit long-tems contraint ; cette violence ne sert qu'à l'irriter : aussi, ce Prince ne perdit-il pas la pre-

miere occasion que le hafard lui offrit de le faire paroître.

Commode vint au monde fur la fin de cette premiere année du regne d'Antonin. La naiffance de ce Prince , dont la vie devoit déshonorer la nature , fut fignalée par tous les fléaux les plus terribles. Le Tibre commença les calamités publiques par une inondation qui renverfa une grande partie de Rome , entraîna quantité de bétail , ruina toute la campagne , & caufa une très-grande famine. Les deux Empereurs remedierent promptement à ces maux , en diftribuant par-tout les fecours dont on avoit befoin. Cette inondation fut fuivie de tremblemens de terre , d'embrasemens de villes , & d'une corruption générale de l'air , qui produifit tout d'un coup une infinité d'infectes ,

d'infectes , qui ravagerent ce que les eaux avoient épargné , & tout l'Univers retentit du bruit des guerres , qui éclaterent presque en même tems. Les Parthes , sous la conduite de leur Roi Vologese , surprirent l'armée Romaine qui étoit en Arménie , la taillèrent en pieces , & entrèrent dans la Syrie , d'où ils chassèrent Attilius-Cornelianus , qui en étoit Gouverneur. Les Cattes porterent le fer & le feu dans l'Allemagne & dans le pays des Grifons , & les Anglois commencerent à se révolter.

Calpurnius - Agricola fut envoyé contre les Anglois ; Aufidius-Victorinus , contre les Cattes ; & l'expédition contre les Parthes fut réservée à Verus , qui partit quelques jours après.

Marc Antonin , que la prudence

Tome I.

E

& la nécessité des affaires , obligeoient de demeurer à Rome , accompagna ce Prince jusqu'à Capoue , lui fit toutes sortes d'honneurs , & lui donna ses amis , & ses principaux Officiers pour le suivre , soit qu'il voulût s'assurer de sa conduite par ce moyen , ou qu'il n'eût d'autre dessein que de rendre la Cour de ce jeune Prince plus magnifique , soit enfin , ce qui est même plus vraisemblable , qu'il voulût par-là lui donner un frein , & retenir , ou corriger , par un reste de pudeur , les mauvaises inclinations qu'il voyoit en lui. Mais toutes ses précautions furent inutiles : Verus , qui étoit las de se contraindre , ne fit aucun compte des amis que Marc Antonin lui avoit donnés. Dès qu'il l'eut perdu de vue , & que , n'étant plus retenu

par le respect, ni par la crainte, il put suivre son naturel, il oublia la défaite des légions Romaines, ne se souvint plus que la Syrie étoit en état de se révolter, se plongea dans toutes sortes d'infames débauches; & fit de si grands excès, qu'il tomba dangereusement malade à Canuse. La nouvelle de cette maladie étant portée à Rome, Antonin, qui ne faisoit que d'y arriver, repartit aussi-tôt pour l'aller voir; & avant son départ, il fit en plein Sénat des vœux, qu'il accomplit religieusement dès qu'il fut de retour, & qu'il fut que Verus s'étoit embarqué.

La maladie que ce jeune Prince avoit eue à Canuse, ne le corrigea point; il continua ses débauches en chemin, & il ne fut pas plutôt en Syrie, qu'il s'oublia entièrement

à Daphné, un des fauxbourg d'Antioche, dont l'entrée étoit comme défendue aux honnêtes gens , depuis que la bonté de son climat , & la beauté de ses bois , de ses fleurs & de ses fontaines , y eurent fait placer le trône de l'impureté. Verus augmenta même la corruption de ce lieu , par des excès , qui jusqu'alors avoient été inconnus de ses habitans , peuple le plus débauché de la terre.

Cependant ses Lieutenans firent la guerre aux Parthes avec beaucoup de succès. * Statius-Priscus soumit Artaxate ; Cassius & Martius-Verus mirent en fuite Vologèse , prirent Seleucie , brûlèrent & ravagèrent Babylone & Ctesiphonte , & rasèrent le superbe palais des Parthes .Leurs troupes, qui

* *An. de J. C.* 163, 164, 165.

DE MARC ANTONIN. 101
venoient de remporter de si grandes victoires , & qui avoient défait des armées de cinq cens mille hommes , eurent à combattre , à leur retour , la faim & les maladies , qui en emporterent plus de la moitié. Cassius ne ramena en Syrie qu'une petite partie de son armée. Cela n'empêcha pas que Verrus , enflé de ses victoires , ne prît d'abord le nom superbe de Vainqueur de l'Arménie & des Parthes , comme s'il l'avoit légitimement acquis au milieu de ses voluptés.

¶ Cependant Marc Antonin , qui feignoit d'ignorer ses débauches , crut que le plus sûr moyen de l'en retirer , étoit d'achever son mariage. Il remit donc , sans différer , entre les mains de sa sœur , sa fille Lucile , qui étoit une des plus belles Princesses du monde , la fit par-

tir pour la Syrie, & l'accompagna jusqu'à Brindes. On dit qu'il avoit résolu de la mener lui-même à Verus, mais qu'il en fut détourné par les bruits qu'on fema, qu'il n'alloit en Syrie que pour s'attribuer l'honneur d'avoir terminé cette guerre. Avant que de quitter Brindes, il vit embarquer la Princesse, & écrivit aux Proconsuls & aux Gouverneurs des Provinces, pour leur défendre d'aller au devant d'elle, & de faire, pour sa réception, les cérémonies pratiquées en ces occasions, & qui ne servoient, disoit-il, qu'à fouler les peuples.

Verus, qui avoit cru que Marc Antonin menoit lui-même sa fille, & qui craignoit qu'il n'apprît là ses désordres, partit pour l'aller recevoir à Ephese, d'où il repartit peu de jours après la célébration

de son mariage, & retourna à Antioche avec l'Impératrice, qui y mena bientôt une vie peu différente de celle de son mari, & fort conforme aux exemples que lui avoit donnés sa mere Faustine.

Après que Verus eut donné un Roi aux Arméniens, * & entièrement subjugué les Parthes, il revint à Rome, & partagea l'honneur du triomphe avec Marc Antonin. Son retour pensa être funeste à tout l'Empire, car il porta la peste dans tous les lieux où il passa. On marque l'origine de cette peste; & l'on conte que dans le sac de Babylone, des soldats étant entrés dans le temple d'Apollon pour le piller, trouverent dans un endroit souterrain un petit coffre d'or, qui ne fut pas plutôt ouvert, qu'il

* *An. de J. C. 167, ou 168.*

, en sortit un air empoisonné , qui s'étendit jusqu'aux Gaules , & porta par-tout la mortalité. Mais il y a plus d'apparence que c'étoit une suite des maladies qui avoient affligé l'armée de Cassius , au retour de la défaite des Parthes.

A peu près dans ce même tems-là , les Allemands se révolterent , & firent une irruption dans l'Italie , où ils ravagerent tout ce qui se trouva sur leur chemin. Pertinax , * homme d'une valeur éprouvée , mais dont les envieux avoient rendu la fidélité suspecte , & qui , par tout le crédit de ses amis , n'avoit pu parvenir qu'à commander quelques troupes auxiliaires , fut choisi , contre l'attente des Courtisans , avec Claudius - Pompeianus , son meilleur ami , pour aller s'opposer

* Il fut Empereur.

à ce torrent qui menaçoit Rome. Antonin les fit l'un & l'autre ses Lieutenans , & voulut qu'ils partageassent avec lui l'honneur de cette expédition. Pertinax , qui sentit le prix de cette grace & de cette confiance , n'oublia rien pour faire que l'Empereur n'eût pas sujet de s'en repentir , & ne donna pas moins de marques de sa fidélité , que de son expérience & de son courage. On attaqua brusquement les ennemis , qui attendirent de pied ferme , & qui se battirent avec beaucoup de résolution. Le combat fut long & opiniâtre ; mais enfin , ils furent taillés en pièces , & parmi leurs morts , on trouva beaucoup de femmes armées , qui avoient été tuées en combattant , près de leurs maris & de leurs enfans. Quelque grande que fût cette victoire , & quelque

plaisir qu'elle fît à l'Empereur, il eut pourtant la force de résister à ses troupes victorieuses, qui le prioient d'augmenter leur paie. Il leur répondit, que de leur donner de l'argent pour cet heureux succès, ce seroit leur faire des libéralités aux dépens du sang de leurs peres & de leurs parens, dont il devoit rendre compte à Dieu, qui est le seul Juge des Princes : & en quelques dangers qu'il se trouvât, il eut toujours tant de sagesse & de fermeté, que, ni la crainte, ni la complaisance, ne purent jamais l'obliger à passer en rien les bornes de la plus exacte justice. Il fut proclamé *Imperator*, pour la cinquieme fois ; les victoires de Verus lui ayant déjà fait donner quatre fois le même titre. La nuit avant le combat, on lui amena dans sa tente un Espion,

qu'on avoit pris dans le camp. L'Empereur voulut l'interroger ; mais il répondit : *J'ai si grand froid, que je ne saurois parler ; c'est pourquoi si vous voulez apprendre quelque chose , ordonnez auparavant qu'on me donne quelque robe , si vous en avez.* Antonin ne se fâcha point de cette hardiesse, & fit ce qu'il demandoit.

Il ne faut pas oublier ici l'action d'un Soldat, qui étant de garde une nuit sur le bord du Danube, & ayant entendu de l'autre côté la voix de quelques Soldats Romains, que les ennemis avoient pris, passa le fleuve à la nage tout armé, délivra ses camarades, & les ramena par le même chemin dans le camp.

L'année suivante, il s'éleva une guerre plus dangereuse que celles qu'on venoit de terminer : les Mar-

comans & les Quades , peuples très-belliqueux , prirent les armes, & jetterent l'épouvante dans l'esprit de tous les Romains, qui se voyoient peu en état de résister à des ennemis si puissans , pendant que la peste ravageoit la campagne & les villes, & remplissoit presque toutes leurs places de monceaux de morts. L'Empereur fut le seul qui ne désespéra pas de la protection du Ciel : son premier soin fut de l'appaiser par des sacrifices : il fit des processions autour de la ville : les statues des Dieux furent servies & adorées sur leurs lits pendant sept jours, & de peur d'oublier le service qui leur étoit le plus agréable, il fit pratiquer tous les cultes étrangers, & fit venir, pour cet effet, de tous côtés, des Sacrificateurs & des Prêtres. Mais, ce

qui est encore plus étonnant, il rétablit les cérémonies d'Isis, qui avoient été défendues du tems d'Auguste, & il ne fit pas difficulté d'adorer une Déesse dont on avoit abattu le temple sous le regne de Tibere, brûlé les ornemens, jetté la statue dans le Tibre, & fait mourir les Prêtres. On immola en cette occasion tant de victimes, que les railleurs, dont aucune calamité ne sauroit lier la langue, s'en moquoient ouvertement, & disoient, que si l'Empereur revenoit victorieux, il ne trouveroit plus de bœufs dans tout l'Empire.

Quand il eut satisfait à sa piété, il partit, * & emmena avec lui Verrus, qui auroit bien voulu demeurer seul à Rome pour y continuer ses débauches; ce qu'Antonin vou-

* *An. de J. C. 169.*

lut empêcher. Les deux Empereurs prirent donc ensemble le chemin d'Aquilée : ils n'y furent pas plutôt arrivés , qu'ils marcherent contre les Marcomans, qui n'étoient pas campés loin de là, les chasserent de leurs retranchemens, & en firent un grand carnage. Furius-Victorinus, Capitaine des Gardes, fut tué dans ce combat, avec une partie des meilleures troupes. Cela n'empêcha pas les deux Empereurs de continuer leurs attaques avec beaucoup de vigueur : ils presserent si vivement les ennemis, qu'enfin, la division se mit dans leur armée : la plupart de leurs alliés retirèrent leurs troupes, tuerent les Auteurs de la révolte, & demanderent la paix. Verus, content de leurs soumissions, & soupirant après les plaisirs de Rome, pressoit An-

tonin de leur accorder leurs demandes, & de s'en retourner : *Quel plus grand avantage pouvez-vous espérer*, lui disoit-il, *que celui qu'on vous offre ? Voulez-vous réduire vos ennemis au désespoir, & les forcer à connoître notre foiblesse ? Profitons de leur ignorance & de leur frayeur, & souffrons qu'ils pensent plutôt à la retraite qu'à la vengeance.* Mais Antonin lui représentoit qu'il n'y avoit aucune confiance à prendre sur les démarches de ces barbares ; qu'ils ne faisoient semblant de rentrer en leur devoir, que pour éloigner l'orage qui alloit fondre sur eux ; qu'il falloit profiter de leur désordre, & ne pas leur donner le tems de se réunir après que l'armée Romaine seroit encore affoiblie, & en même tems il ordonna aux troupes de marcher.

Les deux Empereurs passèrent les Alpes , poursuivirent les ennemis , les battirent en plusieurs rencontres , les dissipèrent entièrement , & revinrent sans avoir fait aucune perte considérable. L'hiver étoit déjà avancé , & ils avoient résolu d'en attendre la fin à Aquilée : mais la peste les obligea de partir avec peu de troupes. Dans ce voyage , Verus fut frappé d'apoplexie , près d'Altinum , où on le porta , & où il mourut ; son corps fut conduit à Rome par Antonin , qui lui rendit les derniers devoirs de la même manière qu'il les avoit rendus à son père , & qui ne fut pas apparemment fâché d'en faire un Dieu. Il étoit même juste qu'il eût de la joie de cette mort , & cela convenoit parfaitement à la sagesse dont il faisoit profession , &

à la tendresse qu'il avoit pour ses peuples. Mais, ce qu'un Historien ajoute, qu'il la témoigna publiquement dans le remerciement qu'il fit au Sénat, n'est nullement vraisemblable, & ne mérite pas d'être cru. Il dit que l'Empereur insinua *que la guerre contre les Parthes, n'avoit été si heureusement terminée que par ses conseils ; & qu'il déclara, que n'ayant plus à partager la souveraineté avec un homme noyé dans les délices, il alloit commencer un regne nouveau.* Antonin étoit trop modeste & trop sage, pour parler ainsi ; & cela ne s'accorde, ni avec ses maximes, ni avec le portrait qu'il fait de Verus, dans son premier Livre, ni enfin, avec le sujet d'un discours, qu'il ne faisoit au Sénat que pour le remercier d'avoir ordonné la consécration de Verus.

Ses ennemis firent fans doute courir ce bruit, pour donner quelque couleur à la calomnie, qu'ils semerent en même-tems ; que l'Empereur, ayant découvert que Verus avoit résolu de l'empoisonner, se hâta de le prévenir, & l'empoisonna ; ou qu'il gagna son Médecin, qui le fit mourir par une saignée : un soupçon de cette nature ne peut jamais tomber sur Marc Antonin ; aussi, la plupart le firent tomber sur Faustine, & l'on publia que cette Princesse, au désespoir que Verus eût découvert à Lucile le commerce criminel qu'il avoit avec elle, se vengea de sa perfidie, en l'empoisonnant. Mais l'opinion la plus générale, fut que cette mort étoit l'ouvrage de Lucile, qui, ne pouvant souffrir la passion que Verus avoit pour sa propre sœur Fabia,

& moins jalouse de la tendresse de son mari, que de l'autorité de sa belle-sœur, qui, avec une insolence proportionnée à son crime, abusoit du crédit qu'elle avoit auprès de son frere, & la traitoit avec mépris, aima mieux faire tomber sa vengeance sur lui, que sur sa rivale : car, elle jugea par son humeur altiere, qu'elle la puniroit davantage, en la précipitant ainsi du faite de la grandeur, où cet inceste l'avoit élevée, & en la réduisant à l'état d'une simple particuliere, qui, privée de tout appui, ne pourroit plus s'égalér à la fille & à la veuve d'un Empereur.

Après la consécration de Verus, Antonin, craignant que les Affranchis qui avoient gouverné ce Prince en Syrie, & qui avoient été les Ministres de ses débauches, ne

portassent à Rome une peste plus contagieuse que celle dont on sentoît encore de si tristes effets , prit le parti de les éloigner de la Cour ; & pour le faire d'une maniere qui ne blessât pas si ouvertement la mémoire de son frere , il les dispersa , en leur donnant des charges considérables , qui , sous le nom spécieux de récompenses , n'étoient qu'un véritable , mais honnête exil : il ne retint qu'Electus seul , dont il étoit plus assuré.

Le désordre & la licence des guerres , réveillèrent la rage des Païens , qui , oubliant les ordres de l'Empereur , recommencerent à persécuter les Chrétiens dans les Provinces éloignées. Saint Polycarpe fut la premiere victime immolée à leur fureur , & les flammes de son bûcher furent comme le signal qui

fit rallumer la persécution dans les Gaules & en Asie. On prétend même qu'Antonin y donna les mains ; car, le Gouverneur des Gaules lui ayant écrit pour lui demander ce qu'il vouloit ordonner de quelques prisonniers Chrétiens, il lui répondit, *qu'il n'avoit qu'à faire mourir ceux qui confesseroient, & à relâcher les autres.* Mais son intention n'étoit pas que l'on condannât à la mort ceux qui avoueroient qu'ils étoient Chrétiens ; il vouloit seulement qu'on fît mourir ceux qui ne pourroient nier les crimes dont on les accusoit. Car ces Magistrats & ces Officiers, voyant que le seul moyen de les opprimer & de surprendre l'Empereur, étoit de rendre leur innocence suspecte, les avoient accusés des crimes les plus atroces, qu'ils expliquoient dans

leurs requêtes, où ils avoient joint les dépositions de quelques esclaves, qui, intimidés par des menaces, ou gagnés par des promesses, avoient avoué, dans les tourmens, tout ce qu'on avoit voulu. Ainsi, cet ordre obtenu sur un faux exposé, & conçu en termes généraux, fut expliqué à leur fantaisie, & pris dans le sens qui lâchoit la bride à leur fureur. Sous les meilleurs Princes, les Gouverneurs, les Officiers d'Armée, & les Magistrats, n'ont-ils pas souvent abusé de leur pouvoir dans les Provinces, sans qu'on doive imputer leurs violences & leurs injustices aux ordres des Empereurs? Qu'on examine, d'un côté, les circonstances des tems & des lieux, & que l'on considère, de l'autre, les mœurs d'Antonin, sa charité, sa justice, sa fermeté; on ne

DE MARC ANTONIN. 119
croira jamais qu'il ait autorisé la
persécution , après l'avoir long-
tems défendue , & qu'il l'ait auto-
risée lorsqu'il regnoit seul , & pen-
dant une peste & une guerre qui
épuisoient tout l'Empire. Com-
ment accordera-t-on cette préten-
due persécution avec la maxime de
cet Empereur ; que ceux qui sont
privés de la vérité , le sont malgré
eux , & doivent attirer la compas-
sion , & non pas la haine ? Enfin ,
une marque très-sûre qu'Antonin
ne persécuta jamais les Chrétiens ,
c'est que pendant son regne , Rome
ne vit pas verser le sang d'un seul
Martyr dans l'enceinte de ses mu-
railles.

Avant que l'année du deuil de
Verus fût finie * , Antonin remaria
sa fille Lucile à Claudius-Pompeia-

* *An. de J. C. 170.*

nus, qui étoit déjà vieux, & fils d'un simple Chevalier ; mais qui avoit toutes les qualités qui peuvent rendre un homme considérable, & l'élever aux plus grands honneurs ; la fidélité, la probité, le courage, l'ancienne sévérité, l'expérience, & ce qui n'accompagne pas toujours le mérite, une très-grande réputation. Cela obligea l'Empereur à le préférer aux plus grands Seigneurs : car il ne cherchoit que la vertu, qu'il mettoit infiniment au dessus des richesses & de la naissance. La jeune Impératrice & sa mere ne furent pas trop contentes de ce mariage ; mais, Antonin ayant conservé à sa fille toutes les marques de sa première grandeur, elles se consolèrent l'une & l'autre. Il sembla à Faustine que sa fille ne perdoit rien, puisqu'elle conservoit toujours le
rang

DE MARC ANTONIN. 171
rang d'Impératrice ; & Lucile ,
qui vouloit continuer de vivre à sa
fantaisie , trouva quelque douceur
à penser qu'elle avoit épousé plu-
tôt un esclave qu'un mari.

Après ce mariage * , Antonin ,
délivré du soin de sa fille , partit
pour aller finir la guerre contre les
Marcomans , qui , réunis avec les
Quades , les Sarmates , les Vanda-
les , & autres peuples , revenoient
plus fiers & plus formidables qu'au-
paravant. Les guerres contre An-
nibal & contre les Cimbres , n'a-
voient pas paru plus terribles.
L'Empereur eut du désavanta-
ge dans les premiers combats ; car
il y a de l'apparence que ce fut
pendant cette guerre qu'il perdit
cette bataille considérable , qui pen-

* *An. de J. C. 170.*

fa être fuiyie de la perte d'Aquilée;
ce qui arriva de cette sorte.

Alexandre le faux Prophete, dont
Lucien a écrit la vie, étoit alors en
si grande réputation, qu'on le re-
gardoit comme un Dieu. Il eut
l'insolence d'envoyer à l'Empereur
cet oracle.

*Que deux Esclaves de Cybelle * ,
Avec tout ce que l'Inde a de parfums
divers ,
Soient , au Dieu du Danube , inces-
samment offerts.
La victoire , à ce prix , remplira
l'Univers
Des fruits & des douceurs d'une paix
éternelle.*

Antonin obéit à cet oracle par
superstition , ou pour profiter de

* Deux-Lions.

l'ardeur que cette promesse donnoit à ses Soldats. On jetta dans le fleuve deux lions, avec quantité d'herbes, d'aromates & de fleurs. Les lions n'eurent pas plutôt traversé le Danube, qu'ils furent assommés par les ennemis. La bataille étant donnée ensuite, les Romains furent si maltraités, qu'ils perdirent plus de vingt-cinq mille hommes, & que les Barbares les poursuivirent jusqu'à Aquilée, qu'ils auroient prise, si l'Empereur n'eût rallié ses troupes. L'affront qu'elles venoient de recevoir, ranima leur courage; elles battirent les ennemis, & les chassèrent enfin de la Pannonie.

Pendant qu'il étoit occupé à cette guerre *, les Maures ravagerent

* Quelques Historiens mettent cette guerre d'Egypte deux ans plutôt, en 168.

l'Espagne ; & les Pâtres d'Egypte , qui étoient alors une espece de bandits , prirent les armes , & sous la conduite d'un Prêtre nommé Isidore , homme de main , surprirent une garnison Romaine. Car , s'étant déguisés , & ayant pris les habits de leurs femmes , ils firent semblant de vouloir remettre quelque argent entre les mains de l'Officier qui commandoit dans la Place. Cet Officier, trop crédule , ayant donné dans le piege , fut égorgé avec toute sa garnison. Enflés de ce premier succès , ils immolerent un prisonnier , & sur ses entrailles fumantes , qu'ils mangerent ensuite , confirmèrent , par des sermens , leur révolte , & promirent de ne s'abandonner jamais. Ils battirent ensuite plusieurs fois les troupes Romaines , & ils auroient pris Alexandrie , si

Antonin n'eût rappelé Cassius d'Asie, où il commandoit, & ne l'eût envoyé contre ces Pâtres. Cassius n'avoit pas assez de troupes pour attaquer ces Barbares, qui étoient en fort grand nombre, qui se battoient en désespérés, & qui avoient un Chef d'une valeur extraordinaire; mais il fut assez heureux pour mettre la division dans leur camp, & il sçut si bien profiter de leur désordre, qu'il les défit & les dissipa.

Les Maures ne furent pas mieux traités en Espagne: les Lieutenans de l'Empereur en tuerent une grande partie, & chasserent les autres.

Cependant Antonin continuoit à repousser les rebelles du Nord, qu'il fatigua si fort, par les avantages considérables qu'il avoit tous les jours sur eux, qu'il les réduisit à recevoir les conditions qu'il vou-

lut leur imposer , & s'en retourna à Rome , où il célébra les Decennales , selon la coutume , & fit les vœux ordinaires en ces occasions.

Pendant la paix , il s'occupoit tout entier à corriger les désordres des Loix & de la Police. Afin que ceux qui feroient d'une naissance libre eussent toujours le moyen de faire leurs preuves , il ordonna que chaque Citoyen de Rome iroit au trésor du Temple de Saturne , où se gardoient tous les Actes publics , déclarer tous les enfans qui lui naîtroient ; & dans les Provinces il établit des Notaires pour tenir les registres de toutes les naissances.

Il défendit sagement qu'après cinq ans on fît aucune recherche sur l'état & sur la condition des

morts. Et afin que les crimes ne demeurassent pas impunis, & que les particuliers ne souffrissent plus tant du retardement que les jours de fêtes apportoit aux procès; à l'exemple d'Auguste, il augmenta le nombre des jours de Palais; de sorte qu'il y en eut deux cens trente: en quoi il fit deux grands biens tout à la fois; car, en hâtant ainsi l'expédition des affaires, il retranchoit au peuple une grande partie des occasions qui ne font que l'entretenir dans la paresse & dans la débauche.

Il pourvut à la sûreté des pupilles, en établissant un Préteur qu'on appelloit Tutélaire, parce qu'il donnoit les Tuteurs, & qu'il connoissoit de toutes les affaires qui concernoient les Tutelles. Il reforma la Loi, *Latoria*, qui ne

donnoit des Curateurs aux Mineurs que pour cause de démence ou de débauche, & il voulut qu'on en donnât à tous, sans exception.

Il eut toujours un si grand soin d'empêcher les mariages illégitimes, & au degré défendu, qu'il rompit celui d'une femme de qualité qui avoit épousé son oncle depuis plusieurs années ; mais il légittima les enfans. On trouve encore le rescrit qu'il lui envoya par un affranchi ; il est écrit au nom de Verus & d'Antonin , & mérite bien d'avoir ici sa place. *Nous sommes touchés de la longueur du tems qu'il y a que vous êtes avec votre oncle , & du nombre de vos enfans. D'ailleurs, nous considérons que vous avez été mariée par votre aïeule, dans un âge où vous ne pouviez pas encore être instruite de nos coutumes & de nos*

Loix. Toutes ces raisons , jointes ensemble , nous portent à confirmer l'état des enfans que vous avez eus de ce mariage contracté depuis plus de quarante ans , & à les légitimer , comme s'ils étoient nés d'un mariage permis.

Il modéra les dépenses publiques , & diminua le nombre des spectacles & des jeux , pour empêcher ses sujets d'être trop attachés à des divertissemens frivoles , & de se ruiner en frais inutiles & superflus , & dont il naissoit souvent des inimitiés capitales entre les meilleures familles. Il regla aussi le salaire des Comédiens.

Il eut un très-grand soin de pourvoir à l'entretien des rues & des grands chemins. Il réforma tous les désordres des enfans & des usures. Il adoucit extrême-

ment la loi du vingtième denier que devoient payer les Etrangers qui recevoient des legs & des successions, quoique cette loi eût été déjà fort adoucie par Trajan. Il ordonna que les enfans succédroient à leurs meres mortes sans testament.

Il réforma l'Ordonnance, qui, pour engager ceux qui n'étoient pas originaires d'Italie, & qui briguoient les charges de Rome, à regarder cette Ville & toute l'Italie comme leur partie, les obligeoit à mettre le tiers de leur bien en fonds dans l'Italie même; Antonin se contenta qu'ils y en employassent le quart.

Il fit au Sénat tous les honneurs dont il put s'aviser. Car non seulement il lui renvoya beaucoup de causes qui devoient être jugées

dans son Conseil ; mais il voulut qu'il les jugeât souverainement & sans appel. Il réservait d'ordinaire les charges d'Ediles & de Tribuns pour ceux de cet Ordre qui étoient les plus pauvres, & qu'on ne pouvoit accuser de leur pauvreté. Il ne reçut jamais personne dans ce corps, que du consentement de tous les Sénateurs, & après l'avoir bien examiné. Toutes les fois qu'il s'agissoit de la vie de quelqu'un d'eux, il instruisoit lui-même l'affaire avec un très-grand soin, la rapportoit ensuite au Sénat, & empêchoit les Chevaliers d'assister au Jugement de ces sortes de causes. Il ne manquoit jamais de se trouver à ses assemblées, autant qu'il le pouvoit, quoiqu'il n'eût rien à rapporter : & lorsqu'ils avoit quelque rapport à faire, il prenoit la peine de

s'y rendre de la Campanie même. La plupart des Administrateurs ou des Curateurs qu'il donnoit aux Villes, il les prenoit dans le Sénat, & il étoit persuadé, comme Auguste, que tout ce qu'un Prince peut faire pour honorer & pour augmenter la dignité des premiers Magistrats, relève d'autant sa puissance, & affermit son autorité, qui ne peut & ne doit être fondée que sur la justice. Ce qu'il faisoit pour le Sénat n'empêchoit pas qu'il n'étendît ses bontés sur tous les autres ordres de Magistrature, & sur tous les particuliers. Personne, de quelque condition qu'il fût, ne lui paroissoit indigne de ses soins ; il les porta jusques sur les Gladiateurs, & sur les Danseurs de corde : car il ordonna que les premiers ne combattroient qu'avec des épées sans

pointe , ou avec des fleurets ; & il fit mettre sous les autres des lits de plume , & des matelats , pour prévenir les dangers de leur chute ; au lieu de matelats , on mit ensuite pendant long-tems des toiles & des rêts.

Il fit des loix très-sévères pour empêcher qu'on ne violât la sainteté des tombeaux. Il ordonna aussi que les pauvres feroient enterrés aux dépens du Public. Mais voici une marque bien singulière de son indulgence. Une troupe de voleurs cherchant à piller Rome , leur Capitaine , pour en faire naître l'occasion , s'avisa de monter sur un figuier sauvage qui étoit au champ de Mars ; & après avoir entretenu quelque tems le peuple de plusieurs prédictions , il lui dit que le même jour qu'on le verroit tomber de

ce figuier, & se changer en cigogne, le feu tomberoit du Ciel, & consumeroit le monde. Le peuple, toujours superstitieux & crédule, ne manqua pas de recevoir cette prophétie avec étonnement, & avec respect : ils accouroient tous les jours en foule autour du figuier, pendant que les camarades du Devin profitoient de leur crédulité, & de leur absence. Enfin, le jour de la métamorphose si attendue, & si terrible, étant venu, le fourbe se laissa tomber du figuier, & en tombant lâcha une cigogne qu'il avoit dans le sein, & se perdit dans la foule. Le peuple étonné de ce miracle, & croyant déjà voir le Ciel en feu, remplit Rome de tumulte & de confusion. L'Empereur, averti de cette aventure, se fit amener le Prophete ; & après avoir tiré

de lui la vérité, sous promesse qu'il lui pardonneroit, il n'en fit que rire, & lui tint parole.

Il tâcha, par toutes sortes de voies, de corriger les désordres des femmes & des jeunes gens, sans connoître l'intérêt qu'il y avoit lui-même; car il ignora toujours les déréglemens de Faustine, comme on le peut voir par des lettres qu'il lui écrivoit peu de tems avant sa mort; & d'ailleurs, il n'y a nulle apparence que s'il les eût connus, il eût plutôt pris le parti de les dissimuler, que celui d'y apporter les remèdes nécessaires; il étoit incapable d'une indulgence si honteuse, & que les loix punissent même dans les particuliers. Un Historien rapporte pourtant, qu'il répondit un jour à quelques-uns de ses amis, qui lui conseilloyent de répudier

Faufline pour fa mauvaife conduite : *Il faudroit donc lui rendre fa dot*, & ce mot a plu à une infinité de gens.

Il n'y a rien que l'on doive tant craindre , que d'opposer fon fentiment particulier à un confentement général , & à une approbation publique : mais comme il n'y a qu'un feul Historien qui le rapporte , & un Historien même , dont la bonne foi , le jugement , & l'exactitude ne font pas trop recommandables , on peut fort bien croire que ce mot doit moins fon heureux succès à fon propre mérite , qu'au peu de réflexion qu'on y a faite en le recevant. En effet , il semble que quand même l'Empire auroit été véritablement la dot de Faufline , comme il faut le fuppofer , pour fauver l'Historien ,

cette réponse auroit toujours été froide , & indigne d'Antonin , qui n'étoit pas capable d'accepter l'Empire de tout le monde par une lâcheté : mais il est si peu vrai que l'Empire fût la dot de Faustine , qu'il avoit été destiné à ce Prince , indépendamment de ce mariage ; & qu'Adrien , en le faisant adopter , l'avoit obligé de fiancer la fille de Lucius-Commodus.

La plaisanterie * que firent les Comédiens devant lui , sur le nom de Tertullus , galant de Faustine ,

* On joua une Piece où un Acteur demandoit à un autre : *Comment se nomme le galant de la Dame ?* Celui-ci répondoit , comme en cherchant , *Tullus , Tuilus , Tullus*. Le premier , impatient d'entendre le véritable nom , le pressoit en lui disant : *Comment dites-vous ?* Et l'autre répondit enfin , *Dixi , Ter-tullus*. Ce qui signifie , *je vous l'ai dit trois fois , Tullus , & je vous ai dit que c'est Tertullus*.

ne prouve rien ; Antonin pouvoit expliquer cela pour d'autres que pour lui.

Adrien avoit déjà défendu d'aller en carrosse, en litier, & à cheval dans les villes. Antonin renouvella cette défense, sous des peines très-expresses : car il ne pouvoit souffrir qu'on employât à un usage ordinaire une chose dont César & Auguste ne s'étoient servis que pour leurs triomphes, ou dans les jours de quelque cérémonie extraordinaire.

Il étoit persuadé qu'un des plus grands maux que les Princes puissent faire, c'est de donner les charges de Magistrature à des gens indignes ; & prenant toutes les précautions possibles pour s'empêcher de tomber dans ce malheur, il refusoit sans peine ce qu'on lui

demandoit injustement. Un homme d'une très-mauvaise réputation lui ayant demandé une charge , & reçu cette réponse : *Purgez-vous auparavant des mauvais bruits qui courent de vous* , lui repartit sans balancer : *Je vois des Prêteurs qui ne sont pas plus honnêtes gens que moi.* L'Empereur ne s'offensa pas de cette liberté ; il travailla seulement à ne s'attirer plus de pareils reproches.

Quand il trouvoit des gens qui servoient utilement le Public , il leur donnoit les louanges qui leur étoient dues , & s'en feroit toujours dans les choses où ils avoient si bien réussi , & il disoit , *qu'il ne dépend pas d'un Prince de rendre ses Sujets tels qu'il voudroit , mais qu'il dépend de lui de s'en servir utilement , en les employant à ce qu'ils savent faire.*

Aucune considération ne pouvoit l'empêcher de traiter chacun selon son mérite , & selon les qualités qu'il reconnoissoit en lui. Jamais Prince n'a plus aimé à enrichir ses amis : il élevoit les uns aux principales dignités ; & ceux à qui le genre de vie qu'ils avoient choisi , ne permettoit pas de prendre le chemin des emplois & des charges , il les combloit de présens , & leur donnoit des pensions qui pouvoient les consoler du parti que leur peu d'ambition leur avoit fait prendre : mais en même tems il avoit un très-grand soin de ne faire jamais tomber ces pensions que sur ceux dont l'Etat pouvoit tirer quelque utilité : car il avoit retenu cette sage maxime de son pere Antonin-le-Pieux , qui disoit , qu'il *n'y a rien de plus honteux , ni même*

de plus injuste, que de faire manger la République à des gens qui ne contribuent point à l'enrichir par leur travail. Les pauvres ne recouroient jamais à lui en vain ; & il prenoit tant de plaisir à les assister, qu'il regardoit comme un des plus grands bonheurs de sa vie, de n'avoir jamais manqué de fonds pour le faire ; & qu'il en remercioit Dieu de tout son cœur.

Dans la punition des crimes, il adoucissoit les peines ordonnées par les Loix. Il étoit si exact à faire rendre la justice, sur-tout dans les procès criminels, qu'un jour il reprit sévèrement un Préteur qui avoit mal jugé quelques personnes de qualité, & les avoit condamnées avec trop de précipitation, & qu'il l'obligea à revoir le procès ; en lui disant : *C'est la*

moindre chose que puisse faire un Magistrat établi pour rendre la justice au peuple, que de se donner la patience d'entendre des accusés de cette condition. Un autre Préteur ayant mal versé dans une affaire importante, l'Empereur, au lieu de le priver de sa charge, se contenta de transférer pour quelque tems, son autorité & toute sa juridiction à l'autre Préteur. Enfin il tâchoit, par toutes sortes de voies, de détourner les hommes du mal, & de les porter au bien : il récompensoit leurs bonnes actions, & couvroit autant qu'il pouvoit, leurs mauvaises, par son indulgence, ou les corrigeoit par des châtimens plus salutaires que rigoureux.

Comme toutes les actions des Princes ne sont jamais indifféren-

tes , & qu'elles font aux peuples , ou beaucoup de bien , ou beaucoup de mal , l'attachement que Marc Antonin eut pour la Philosophie pensa être fort nuisible aux Romains : car il fit naître tout d'un coup tant de Philosophes , qui , pour surprendre les bienfaits du Prince , prirent l'habit de la Philosophie, sans en avoir les vertus , que non seulement ils furent à charge aux particuliers , mais à l'Etat même. L'Empereur corrigea ce désordre , dès qu'il s'en fut aperçu ; car il n'accorda plus les graces aux Philosophes , qui ne l'étoient que de nom , mais seulement à ceux qui l'étoient en effet , & qui , après une pratique constante de toutes les vertus , avoient plutôt mérité , que choisi ce titre.

Il disoit souvent qu'un Empe-

reur ne doit jamais rien faire avec précipitation , & comme en passant ; & que la plus petite négligence est capable de lui attirer sur les choses les plus essentielles des reproches fâcheux. Quand on plaidoit devant lui , il donnoit aux Avocats tout le tems qu'ils demandoient : car il trouvoit qu'il y a de l'imprudence & de la témérité à vouloir prescrire un certain tems à des causes dont on ignore l'importance & l'étendue , sur-tout puisque la patience est une partie de la justice , & qu'il vaut bien mieux souffrir que les Avocats disent des choses inutiles , que de les empêcher de dire les nécessaires. Il examinait les moindres affaires avec autant d'exactitude & de soin , que les plus importantes , persuadé de cette vérité , que la justice

justice étant toute entière par-tout, il n'y a rien que de grand dans tout ce qui la regarde : aussi employoit-il souvent dix & douze jours à une même affaire, faisoit durer d'ordinaire le Conseil jusqu'à la nuit, & ne sortoit jamais du Sénat qu'après que le Consul avoit congédié l'assemblée, selon la coutume, & prononcé ces paroles : *Nous ne vous retenons plus.* Et ce qui doit rendre cette patience, & cette assiduité plus remarquables, il étoit d'une santé si infirme, qu'il ne pouvoit supporter le moindre froid, ni faire qu'un léger repas, qu'il faisoit même toujours la nuit ; il ne prenoit le jour qu'un peu de thériaque pour son estomac. Mais rien n'étoit capable de l'empêcher de faire ce qu'il croyoit devoir à ses sujets, & de remplir

toutes les obligations qu'impose nécessairement, comme il le disoit lui-même, la condition de Législateur & de Roi.

Il auroit cru commettre une impiété, que de perdre en choses vaines & inutiles un seul de ses momens : ceux-même qu'il donnoit par complaisance aux jeux & aux spectacles, n'étoient pas entièrement perdus ; car il lisoit toujours, ou il écrivoit. Dans ses voyages, & dans ses expéditions, au milieu des affaires les plus difficiles, il mettoit à profit tout le tems que les hommes perdent ordinairement à se divertir, ou à se délasser : car il l'employoit sans relâche à s'entretenir avec lui-même, & à se demander un compte exact de sa conduite, de ses pensées, & de ses desseins ; & c'est à ce soin labo-

rieux que nous devons l'ouvrage admirable qu'il nous a laissé. La date des deux premiers livres nous apprend que l'un fut écrit à Carnunte, & l'autre dans le Camp au pays des Quades, pendant la plus cruelle guerre qu'ait eu Antonin. Des momens si bien ménagés avoient produit plusieurs autres ouvrages qui se sont perdus. Les Commentaires de sa vie, qu'il laissa à son fils pour son instruction, sont ceux dont on doit le plus regretter la perte.

Il étoit persuadé que la force des Etats consiste principalement dans le conseil des Sages ; c'est pourquoi il n'entreprendoit jamais rien d'un peu important , ni dans la guerre , ni dans la paix, sans consulter non seulement ses Conseillers ordinaires, mais encore ceux

qui avoient la réputation d'être les plus habiles, & qu'il choisissoit à la Cour, à la Ville, & au Sénat; & bien loin d'avoir la fausse ambition de vouloir les entraîner dans ses sentimens, il étoit ravi de se rendre aux leurs, & il disoit toujours : *Il est bien plus juste que je suive le conseil de tant de grands personnages qui sont tous mes amis, qu'il ne l'est, que tant de grands personnages suivent les miens.* Et pour guérir ce pernicieux préjugé où l'on est d'ordinaire, qu'il est honteux de changer d'avis, il avoit fait une de ses maximes de cette importante vérité, *que l'homme n'est pas moins libre, quand il se rend aux conseils des autres, que quand il demeure ferme dans son opinion, & que ce changement est un pur effet de son jugement & de son esprit.*

Il étoit religieux observateur de sa parole ; & pour s'empêcher d'écouter jamais les fausses raisons de ces Politiques , qui soutiennent qu'un Prince prudent & habile n'est pas obligé de la tenir quand elle blesse ses intérêts , & qu'il peut même s'en servir comme d'un appât pour faire tomber dans ses pièges ceux à qui il la donne , il fit cette maxime digne de toute l'attention des Princes , & de notre admiration : *Garde-toi bien d'estimer jamais comme utile une chose qui te forcera un jour à manquer de foi.*

Il changeoit souvent , selon les besoins de l'Etat , les Gouvernemens des Provinces , en prenant pour lui quelques-unes de celles qui étoient gouvernées au nom du Sénat , & du Peuple par des Proconsuls , & en donnant en échange

quelques-unes des siennes , qui étoient conduites par des Propréteurs , ou des Lieutenans ; c'est-à-dire, qu'il donnoit au Peuple, selon la sage maxime d'Auguste , celles dont il n'avoit rien à craindre, & prenoit pour lui celles dont il vouloit s'affurer.

Il s'informoit très-exactement de ce qu'on disoit de lui, non pas pour punir ceux qui en parloient avec trop de liberté, mais pour connoître ce qu'on aprouvoit , ou désaprouvoit dans sa conduite , afin de profiter de la censure du Public, en se corrigeant du mal , & de ses louanges, en continuant de faire le bien. Toutes les fois qu'on parloit mal de lui, & qu'on l'accusoit de quelque défaut ou de quelque vice qu'il n'avoit pas, il répondoit ou par lettres ou de vive voix à ses accusa-

teurs, bien moins pour se justifier, que pour les désabuser, & pour les instruire.

Il ne voulut jamais recevoir les titres ambitieux qu'on avoit donnés aux autres Princes, ni souffrir qu'on lui élevât des temples & des autels, persuadé qu'il dépend de la vertu seule d'égaliser les Princes aux Dieux, & non pas des suffrages & des flatтерies des peuples; & qu'un Roi qui regne avec justice, a toute la terre pour temple, & tous les gens de bien pour Prêtres, & pour Ministres.

Les Marcomans, qui n'avoient songé qu'à endormir l'Empereur par leurs hommages, & qu'à l'éloigner pour profiter de son absence, reprirent les armes avec plus de fureur qu'auparavant. Ils étoient même d'autant plus redoutables, qu'ils avoient attiré dans leur par-

ti tous les peuples depuis l'Illyrie jusqu'au fond des Gaules. L'Empereur, qui voyoit ses armées affoiblies par la peste, & par les pertes qu'il avoit faites dans un si grand nombre de combats, & son trésor entièrement épuisé par tant de guerres, se trouva dans un embarras qu'il n'avoit encore jamais éprouvé. Il remédia au premier de ces maux, en faisant enrôler les gladiateurs, les bandits de Dalmatie, & de Dardanie, & les esclaves, ce qui n'avoit pas été pratiqué depuis la seconde guerre Punique. Mais une chose qui paroît très-remarquable, c'est que les Romains ne pouvoient souffrir que l'Empereur voulût assurer leur repos aux dépens de leurs plaisirs. Ils redemandoient leurs gladiateurs, & on n'entendoit dans toutes les rues que des séditieux qui

disoient avec insolence : *L'Empereur prétend donc nous rendre tous Philosophes , & nous priver de nos spectacles & de nos jeux ?* Antonin ne fut pas fort ému de tous ces murmures : car il connoissoit l'esprit des peuples, & il savoit que celui qu'ils regardent aujourd'hui comme une bête féroce, ils le regarderont demain comme un Dieu , s'il suit toujours la raison pour guide.

Il n'étoit pas si aisé de remédier au mauvais état des finances pour un Prince comme Antonin. L'expédient qui lui parut le plus propre & le plus prompt pour faire les fonds nécessaires , fut de suivre l'exemple de Nerva & de Trajan , & de vendre les meubles de l'Empire. Mais comme il n'étoit pas permis aux particuliers d'avoir des meubles aussi magnifiques que l'Em-

pereur, & de se servir de vaisselle d'or & d'argent : pour faciliter cette vente, Antonin fut obligé de donner cette permission aux personnes de qualité. On fit ensuite un encan de tout ce qu'il avoit de plus précieux, & on vendit en détail ses pierreries, ses tableaux, ses vases, ses tapisseries, sa vaisselle d'or & d'argent, ses crysiaux, les meubles, & les habits d'or & de soie de l'Impératrice, & les perles qu'il avoit trouvées en grand nombre dans le cabinet d'Adrien. Les Romains qui n'avoient point d'argent pour secourir un si bon Prince dans une guerre où ils avoient autant d'intérêt que lui, n'en manquèrent pas pour acheter ses meubles. Cette vente dura deux mois, & produisit un fonds si considérable, que l'Empereur eut abondam-

ment de quoi fournir à tous les frais de la guerre. Après son retour, il fit connoître qu'on lui feroit plaisir de lui rendre au même prix ce qu'on avoit acheté , & n'usa d'aucune contrainte contre ceux qui voulurent le retenir.

Avant son départ il perdit son second fils Verus César, âgé de sept ans , qui mourut d'un abcès à l'oreille, que ses Medecins percerent mal-à-propos. Il supporta courageusement cette perte , défendit que les Fêtes de Jupiter, qui se rencontrèrent alors, fussent interrompues par un deuil public , consola lui-même ses Medecins, & leur fit des présens ; se contenta de faire décerner des statues à son fils, & ordonna qu'on porteroit en pompe sa statue d'or aux jeux du Cirque, & qu'on inséreroit son nom dans le

Poème des Saliens; après quoi, cherchant des consolations dignes de lui, dans le soin de la République, il reprit ses occupations, implora l'assistance des Dieux par des sacrifices, & par des prières, & marcha contre les ennemis.

Cette expédition fut plus longue & plus difficile que toutes les autres. L'Empereur s'étant rendu à Carnunte, dont il fit sa place d'armes, passa le Danube sur un pont de bateaux, à la tête de ses troupes, alla attaquer les ennemis, les battit en plusieurs rencontres, brûla leurs granges & leurs maisons, & reçut plusieurs Chefs de leurs alliés, qui, étonnés de la rapidité de ses victoires, venoient se rendre à lui. Un jour qu'il cherchoit lui-même un gué le long d'un fleuve qui s'opposoit à son chemin, & qui

servoit de rempart aux Barbares, les Frondeurs des ennemis, qui étoient de l'autre côté, firent pleuvoir sur lui une si grande quantité de pierres, qu'il en auroit été accablé, si les Soldats ne l'eussent couvert de leurs boucliers. Cette insulte ne servit qu'à animer davantage ses troupes; elles passerent le fleuve avec impétuosité, & fondirent sur les ennemis, dont elles firent un fort grand carnage. L'Empereur alla ensuite visiter le champ de bataille, non pas pour y voir les marques de sa victoire, pour y repâître ses yeux d'un spectacle hideux & cruel, mais pour y donner des larmes de compassion à la misère des hommes, & pour sauver ceux qui seroient encore en état de recevoir du secours; & avant que de continuer sa marche, il

fit des sacrifices sur le même lieu.

Les Quades jugeant bien qu'ils feroient pourfuivis , avoient laiffé quelques Compagnies d'Archers , foutenues de quelque cavalerie , comme pour efcarmoucher contre les Romains , & pour faire semblant de leur disputer le passage. Les Romains marcherent en cette occasion avec plus d'ardeur que de conduite ; chose assez ordinaire dans les heureux succès. Ils attaquèrent brusquement ces Archers , qui lâcherent le pied selon l'ordre qu'ils en avoient , & par leur fuite précipitée , les attirerent entre des montagnes seches & arides , où ils furent enfermés de tous côtés. Comme ils ne connoissoient pas encore tout le danger qui les menaçoit , & qu'ils croyoient tout possible à leur courage , ils com-

battirent d'abord avec beaucoup de vigueur, malgré le désavantage du lieu : ils étoient même d'autant plus acharnés au combat, que les ennemis, qui ne vouloient pas mettre au hasard ce qu'ils attendoient du tems, ne faisoient que se défendre, au lieu d'attaquer : les Romains ne comprirent les raisons de cette conduite, qu'après que la chaleur excessive, qui étoit renfermée entre ces montagnes, la lassitude, les blessures & la soif, les eurent entièrement abattus. Ils connurent alors, mais trop tard, qu'ils ne pouvoient plus, ni se retirer, ni combattre, & qu'ils alloient, ou mourir de la mort la plus cruelle, ou devenir la proie de leurs ennemis. Dans cette extrémité, où la rage même & le désespoir étoient un secours inutile, Antonin, plus

touché de leurs maux que des siens , couroit par tous les rangs , & tâchoit en vain de relever leurs espérances par des sacrifices auxquels ils ne croyoient plus. Leurs ennemis se dispoient à les attaquer après que le soleil auroit achevé d'épuiser leurs forces. N'attendant donc plus rien , ni de leur courage , ni de la fortune , ni de leurs Dieux , ils se regardoient comme des victimes prêtes à être immolées : on n'entendoit de tous côtés que cris & que gémissemens , & on voyoit par-tout des marques de la désolation la plus horrible , lorsque tout d'un coup, des nuées venant à s'épandre & à s'épaissir , couvrirent d'abord le soleil , & versèrent ensuite , dans leur camp , une pluie très-abondante. Ces pauvres gens , qui ressembloient plutôt à

des spectres qu'à des hommes , & qui n'avoient pas la force de se soutenir , ranimés par la vue de ces eaux , qu'ils n'avoient pas attendues ; & croyant qu'elles tomboient plus abondamment dans les lieux où ils n'étoient pas , couroient occuper la place que leurs compagnons avoient quittée ; & tous , avec une égale avidité , présentoient en même-tems au Ciel leur bouche , leurs casques & leurs boucliers.

Pendant qu'ils ne pensoient tous qu'à se désaltérer , & que leur camp étoit en désordre , les Barbares ne voulant pas laisser échapper une occasion si favorable , les attaquèrent de tous côtés. Les Romains combattoient sans cesser de boire , la plupart même avaloient le sang qui couloit de leurs blessures , & qui se

mêloit avec l'eau dont ils avoient fait provision.

Le fecours que le Ciel venoit de leur envoyer , alloit leur être inutile , & rien ne pouvoit plus les défendre de la fureur de leurs ennemis : mais , par un bonheur encore plus furprenant que celui qui leur étoit déjà arrivé , des mêmes nuages qui faisoient tomber sur les Romains une pluie si bienfaifante , on vit sortir contre les Barbares, une grêle épouvantable , accompagnée de tonnerres & de feux. Pendant que les premiers se rafraîchissoient & se désaltéroient tranquillement , les autres étoient consumés par un feu que rien ne pouvoit éteindre. On rapporte , que quand ce même feu tomboit par hafard sur les Romains , il étoit fans effet ; au lieu que la pluie qui venoit à tomber

sur les Barbares , augmentoit leur feu , de maniere qu'ils cherchoient de l'eau au milieu des eaux ; on ajoute même que la plupart se faisoient de larges blessures pour tâcher d'éteindre , avec leur sang , le feu qui les dévoroit , & que beaucoup d'autres alloient se rendre aux Romains avec leurs femmes & leurs enfans , pour avoir part à cette merveilleuse pluie , qui ne devenoit salulaire qu'en leur faveur. Pendant qu'Antonin recevoit favorablement ceux qui se rendoient à lui , ses Soldats , encore plus irrités de l'affront qu'ils avoient reçu , que du souvenir du danger qu'ils venoient d'échapper , taillerent en pieces tout ce qui osa leur résister , mirent le reste en fuite , & firent beaucoup de prisonniers.

On parla diversément de cette

délivrance; les uns dirent que l'Empereur avoit employé en cette occasion un Magicien d'Egypte, nommé Arnuphis, qu'il avoit avec lui, & qui attira cet orage par ses enchantemens. Car, quel moyen que parmi tant de Païens, entêtés de leurs superstitions & de leurs folies, il ne s'en trouvât pas un grand nombre qui voulussent faire honneur de ce miracle à leur Religion & à leurs Dieux? Mais ce sentiment est assez combattu, par ce que Marc Antonin nous apprend lui-même, dans son premier Livre, *qu'il n'avoit aucun commerce avec les Charlatans & les Enchanteurs, & qu'il ne croyoit rien de tout ce qu'on dit des conjurations des démons & de tous les autres sortilèges de cette nature.*

Les autres, prévenus favorablement pour l'Empereur, comme té-

moins de sa piété & de sa vertu , attribuerent ce secours à ses seules prieres. On rapporte même qu'il dit , en levant les mains au Ciel : *Seigneur , qui donnez la vie , j'implore votre secours , & je leve vers vous ces mains qui n'ont jamais versé le sang de personne.*

Ce soin que les Païens eurent de s'attribuer toute la gloire d'un événement si extraordinaire & si merveilleux , sert au moins à en prouver la vérité : mais cette vérité est d'ailleurs confirmée par tous les monumens qui peuvent conserver le plus sûrement à la postérité , la mémoire des actions des hommes. Sans craindre donc le reproche , ou d'être trop crédules , ou de vouloir appuyer la Religion Chrétienne sur l'erreur & sur le mensonge , fondemens qu'elle n'a jamais

connus ; nous dirons qu'on ne peut avoir aucune raison solide pour rejeter le témoignage de ceux qui ont écrit dans ce même tems , que le Capitaine des Gardes ayant averti l'Empereur que Dieu ne refusoit rien aux Chrétiens ; qu'il y en avoit un grand nombre dans la légion de Mélitene , ville de Cappadoce , & qu'il devoit essayer si leurs prieres ne lui procureroient pas la délivrance qu'il n'attendoit plus d'ailleurs , l'Empereur les fit assembler ; & qu'ils invoquerent tous en même tems avec succès le seul véritable Dieu , à qui les foudres & les vents obéissent , & qui avoit délivré leurs peres d'une infinité de dangers aussi pressans.

Antonin écrivit sur cela au Sénat en faveur des Chrétiens , & lui ordonna de punir de mort ceux qui

les accuseroient ; preuve très-convaincante que c'étoit à leurs seules prières qu'il croyoit devoir le secours que le Ciel venoit de lui envoyer. Tertulien & d'autres Auteurs parlent de cette lettre ; mais elle ruinoit trop ouvertement les prétentions des Païens , pour n'avoir pas été supprimée. C'est uniquement à cet esprit d'erreur & de mensonge , qu'il faut imputer la perte d'une lettre si glorieuse aux Chrétiens. Celle qu'on trouve dans les Ouvrages de St. Justin, Martyr, est visiblement supposée ; long-tems avant Eusebe , la véritable lettre d'Antonin ne subsistoit plus *.

Ceux qui ont écrit que cette même Légion de Mélitene , fut appelée , à cause de ce miracle , la

* L'Empereur n'écrivoit au Sénat qu'en Latin.

Légion fulminante, se sont fort trompés. Cette Légion fulminante avoit été créée par Auguste , & on lui avoit donné ce nom à cause de la foudre qu'elle portoit sur ses boucliers.

L'Armée Romaine * donna alors pour la septieme fois, le titre d'*Imperator* à Antonin , qui, contre la coutume, le reçut , sans attendre qu'il lui fût décerné par le Sénat ; l'Impératrice Faustine fut aussi honorée du titre de *Mater Castrorum* , Mere des Armées.

La nuit même d'une si heureuse journée , Antonin retira ses troupes d'un lieu si défavantageux , & se saisit des meilleurs postes , où il se fortifia. Il donna ensuite quelques jours à rafraîchir son armée ; & après avoir eu, par ses Coureurs des nouvelles sûres de la marche &

* An. de J. C. 174.

DE MARC ANTONIN. 169
de la contenance des ennemis , il tint conseil , & se mit à les poursuivre. Il les trouva campés au delà d'une riviere , entre des villages qui fermoient leur camp. Ses troupes passerent la riviere , malgré la résistance des Frondeurs , & des Gens de trait , & chargerent vivement les Barbares , qui , après avoir soutenu le premier effort , & perdu leurs meilleurs hommes , lâcherent le pied. Les Romains en firent un meurtre épouvantable , la campagne étoit semée de morts ; & la plus grande peine qu'eut l'Empereur en cette occasion , fut d'arrêter la fureur du Soldat , qui , en se vengeant , se délassoit de toutes ses fatigues. On fit un grand nombre de prisonniers , & on amena à Antonin , des Rois chargés de chaînes , avec leurs femmes & leurs enfans.

Après cette victoire, l'Empereur mena son armée vers le fleuve Granua, qui sépare les Quades d'avec les Sarmates Jazygiens, les plus belliqueux de tous les Barbares, & se mit en état de le passer. Après ce fleuve, il y en avoit encore un autre, & les Sarmates occupoient le terrain qui étoit entre-deux. La Légion Fulminante fut commandée la première ; elle passa sur un pont de bateaux, renversa les Sarmates qui s'opposoient à son passage, & qui furent la plupart, ou noyés ou tués, & planta ses étendards sur le bord du second fleuve. Cependant l'armée acheva de passer, & Antonin, après avoir fait un sacrifice, marqua l'enceinte de son camp entre les deux rivières, & fit travailler aux retranchemens. Les Barbares étonnés, lui envoye-

DE MARC ANTONIN. 171
rent des Ambassadeurs; mais leurs propositions n'ayant pas été trouvées justes, Antonin fit sonner la charge, & mena ses troupes au combat. La Légion Fulminante passa encore la première le second fleuve, en présence de l'Empereur, & fondit avec tant d'impétuosité sur la Cavalerie des Jazygiens, qu'elle la mit en déroute. On fit le dégât dans toute la campagne, & l'on ramena un grand butin d'hommes & de bétail. Les habitans de tous les lieux circonvoisins, envoyèrent faire des soumissions à Antonin, & lui demander la paix. Il reçut tous leurs otages; & sur l'avis qu'on lui donna, que les principaux du pays tenoient conseil, selon la coutume de ces Barbares, dans des lieux écartés, il s'avança, & fit tant de diligence, qu'il les surprit avant

qu'ils pussent être avertis de sa marche. Ces Barbares, étonnés d'une venue si inopinée, & plus remplis d'admiration que de frayeur, se jetterent à ses pieds. L'Empereur les envoya dans son camp; & avec ses meilleures troupes, il alla attaquer leur armée, qui étoit campée entre un marais couvert de roseaux & une forêt. Le combat fut opiniâtre, & les Romains s'emportèrent en cette occasion avec tant de fureur, qu'après avoir rompu les Sarmates, en avoir tué beaucoup, fait un grand nombre de prisonniers, & mis en feu toute la campagne, ils alloient encore chercher, avec des flambeaux, ceux qui étoient cachés dans les bois & dans les marais. Antonin fit en cette occasion une chose qui lui doit faire encore aujourd'hui plus d'honneur

que sa victoire : il alla lui-même dans le bois & dans les roseaux , pour sauver ces misérables , qu'il exhortoit à venir éprouver sa clémence , en se rendant à lui.

Tous ces avantages ne mettoient pas fin à la guerre , il falloit une victoire plus complete pour la terminer. Mais il étoit difficile de la remporter sur ces Barbares , qui ne combattant jamais avec toutes leurs forces , se réservoient toujours des ressources contre l'ennemi. Antonin , qui se voyoit déjà dans la mauvaise saison , n'oublioit rien pour venir promptement à bout de ces Peuples : c'est pourquoi , sans s'arrêter aux Députés qu'on lui envoyoit de toutes parts , plutôt pour l'amuser , que pour se rendre , il tâchoit de pénétrer jusques dans les lieux où ils avoient

assemblé leurs plus grandes forces , & retiré tous leurs biens. Cette entreprise étoit d'autant plus hasardeuse , qu'il y avoit une longue marche à faire , beaucoup de lieux difficiles à traverser , que ses troupes étoient continuellement harcelées par les Barbares , & qu'on n'osoit marcher que fort lentement , de peur de donner dans quelque embuscade , & de s'engager mal-à-propos en un pays inconnu. Mais enfin , toutes ces difficultés furent heureusement surmontées ; Antonin arriva dans le lieu où les Sarmates s'étoient fortifiés entre le Danube , qui étoit gelé , & un grand bois : & après avoir délibéré de la manière dont on devoit les attaquer dans un poste si avantageux , il mit ses troupes en bataille. Les Barbares rangerent aussi les leurs.

La charge sonnée, les Romains lancent leurs javelots, & fondent sur les ennemis, qui les reçoivent avec beaucoup de courage. Le combat fut long & cruel; les Romains, honteux de trouver tant de résistance, redoublent leurs efforts, & pressent si vivement la Cavalerie des Sarmates, qu'elle tourne enfin le dos, & se jette sur le Danube. L'Infanterie de l'Empereur s'y jeta en même-tems. La mêlée recommença beaucoup plus âpre qu'auparavant; les ennemis espérant que les Romains, qui n'étoient pas si accoutumés qu'eux à combattre sur la glace, & qui avoient beaucoup de peine à se soutenir, ne pourroient tenir ferme, se rallierent, & tombèrent sur eux de tous côtés. En effet, l'Infanterie d'Antonin fut ébranlée dès le pre-

mier choc, & elle étoit perdue entièrement, si les Soldats ne s'étoient servis de leurs boucliers d'une manière fort nouvelle : ils les mirent sur la glace pour y appuyer un pied. Raffermiss par ce moyen, ils firent tête à leurs ennemis ; & prenant le frein de leurs chevaux, & se jettant avec fureur sur leurs boucliers, & sur leurs lances, ils les ferroient de si près, qu'ils les renversoient de cheval. Car ces Barbares étant armés à la légère, ne pouvoient résister aux Romains, qui étoient pesamment armés. De tout ce grand nombre de Sarmates, il n'en échappa qu'une petite partie, qui se retira dans les forts des retranchemens ; ou qui se sauva dans la forêt. L'Empereur, sans s'amuser à poursuivre les fuyards, fit attaquer ces forts ; ils furent

emportés, malgré la vigoureuse résistance des ennemis, qui les défendirent comme leur dernier azyle.

Après cette victoire, Antonin mit ses troupes en quartier d'hiver, & se retira à Syrmium, qui étoit le lieu le plus commode, & le plus voisin. Pendant le séjour qu'il y fit, il écouta les plaintes que Demostratus & Praxagoras lui portèrent de la part des Athéniens contre Hérode *, & celles qu'Hérode lui fit contre ces Envoyés. Ceux-ci accusoient Hérode de violence & de tyrannie; & sur l'étroite liaison qu'il avoit eue avec Verus, ils vouloient le faire passer pour complice de la prétendue conspiration que ce Prince avoit

* C'étoit ce célèbre Rhéteur, qui avoit été Précepteur de Marc Antonin & de Verus.

faite d'empoisonner Antonin. Et Hérode accusoit Demostratus & Praxagoras d'avoir soulevé contre lui le peuple. Les ennemis d'Hérode étoient secrètement appuyés par les Quintiliens, qui commandoient en Grece, qui avoient beaucoup de crédit, & qui ne cherchoient qu'une occasion de se venger de ce qu'Hérode, en parlant des honneurs dont Antonin les avoit comblés, & en faisant allusion à leur pays, [car ils étoient originaires de la Troade] avoit dit : *Ce Jupiter d'Homere n'est pas supportable d'aimer tant les Troyens.* Ce mot nuisit beaucoup plus à son Auteur, qu'à ceux contre lesquels il l'avoit dit. La protection des Quintiliens ne fut pas inutile à Demostratus, & à Praxagoras.

L'Empereur & l'Impératrice leur

donnerent plusieurs fois audience, & les traitèrent avec tant de distinction, qu'Hérode s'en apperçut, & ne douta plus qu'Antonin ne favorisât les Attériens, par complaisance pour Faustine, & pour une de ses filles, qui s'intéressoient pour eux. Un matin donc, la jalousie d'un côté, & de l'autre, la vive douleur qu'il sentit d'un accident qui venoit de lui arriver, la foudre ayant tué deux belles esclaves qui le servoient, & qu'il appelloit ses filles, le troublèrent si fort, que, plein de rage, il alla chez l'Empereur, s'emporta extrêmement, & lui dit avec insolence : *Voilà les beaux fruits que je tire du commerce de Verus, que vous avez envoyé chez moi. Appelez-vous rendre justice que de me sacrifier à la passion d'une femme & d'un enfant?* Le Capitaine des

Gardes se mit en état de l'arrêter, ou de le tuer; mais Antonin l'en empêcha; & sans changer de visage, ni donner la moindre marque d'émotion, il se tourna vers les Athéniens, & leur dit : *Vous n'avez qu'à plaider votre cause, quoiqu'Hérode ne soit pas présentement d'humeur à vous entendre.* Demostrius parla avec tant de force, qu'il arracha des larmes à l'Empereur, qui tourna toute sa colere contre les affranchis d'Hérode, qu'il trouva les plus coupables, & qu'il punit pourtant, selon sa coutume, avec beaucoup de modération. Il remit entièrement la peine au pere de ces deux filles, qui avoient été tuées de la foudre, & il dit qu'il étoit assez puni par la douleur que cette perte lui devoit causer.

Ceux qui ont écrit qu'Hérode fut

relégué en Epire, ont pris sans doute pour un exil le séjour qu'une longue maladie l'obligea de faire à Oricum, à son retour de la Pannonie. En effet, comment accorder cet exil avec une lettre qu'Hérode écrivit quelque tems après à l'Empereur, & où il se plaint de ce qu'il ne lui faisoit plus l'honneur de lui écrire, & lui demande *qu'étoit devenu le tems, où dans un même jour, il recevoit jusqu'à trois Couriers de sa part* ? Comment l'accorder encore avec la réponse d'Antonin, qui l'appelle *son ami*, & qui, après avoir dit un mot de ses quartiers d'hiver, donné quelques larmes à la mort de sa femme qu'il venoit de perdre, & parlé de sa mauvaise santé, ajoute : *je souhaite de tout mon cœur que vous vous portiez bien, que vous ne doutiez pas de la continuation de*

ma bienveillance, & que vous n'ayez point dans l'esprit que je vous aie fait injustice en faisant punir quelques coupables, que j'ai même traités plus favorablement qu'ils ne méritoient. Je vous prie de n'en être pas fâché ; & si je vous ai offensé en quelque autre chose, ou donné le moindre chagrin, demandez-m'en raison dans le Temple de la grande Minerve à Athenes, aux mysteres des initiations : car, dans le plus fort même de la guerre, le plus grand de tous mes souhaits a été d'y être initié. Dieu veuille que vous en fassiez la cérémonie. On n'écrit pas de cette maniere à un homme qu'on a banni.

Le printems ne fut pas plutôt venu, qu'Antonin, qui ne vouloit pas donner aux Barbares le tems d'assembler de nouvelles forces, se mit en campagne pour les préve-

nir. Il passa le Danube, & battit plusieurs fois les ennemis, qui perdant enfin toute espérance de pouvoir résister à un Chef qui joignoit la diligence & la vigilance au courage & à la sagesse, lui envoyèrent offrir des otages, & lui demander la paix. Il n'étoit plus occupé qu'à répondre à leurs Envoyés, & à recevoir plusieurs Rois qui venoient eux-mêmes lui rendre hommage. Celui des Sarmates lui rendit seul cent mille prisonniers qu'il avoit faits sur les Romains, & lui donna huit mille hommes de ses troupes, dont on envoya la meilleure partie contre les Anglois. L'Empereur imposoit à ces peuples des conditions plus ou moins dures, selon qu'ils avoient plus ou moins de pente à la révolte; & ils étoient tous en

état de subir ce qu'il lui plairoit d'ordonner, de sorte que les terres des Marcomans, des Quades, & des Sarmates alloient devenir Provinces de l'Empire, si la nouvelle de la révolte de Cassius *, qui s'étoit fait déclarer Empereur en Syrie, ne fût arrivée dans ce tems-là. Cette nouvelle surprit l'Empereur, & releva le courage des Barbares, qui se prévalant de cette occasion, & toujours plus jaloux de leur liberté que de leur parole, obligèrent Antonin à leur remettre la plus grande partie des charges qu'il leur avoit imposées, & à faire de nouveaux traités de paix, bien moins avantageux pour lui, que ceux qu'ils avoient jurés ; & c'est sans doute par cette raison que, contre sa coutume, il ne spéci-

* *An. de J. C. 165.*

fa pas les conditions de cette paix dans la lettre qu'il écrivit au Sénat, pour lui rendre compte de sa conduite.

Le dessein de s'emparer de l'Empire ne pouvoit jamais être formé par un homme plus capable que Cassius de le faire réussir : car il avoit pour cela toutes les qualités nécessaires. Les victoires qu'il avoit remportées en Armenie, en Arabie & en Egypte, lui avoient acquis l'estime & l'amour des Soldats. Il avoit de l'audace & de la fermeté; il étoit patient dans les travaux, & dissolu dans les plaisirs; prodigue de son bien, & avide de celui des autres; il favoit, selon les occasions, être doux & severe, impie & religieux; & en fortifiant par le travail un naturel plein de finesse & de ruses, il

avoit acquis une adresse merveilleuse à cacher les vices qui étoient en lui , & à faire paroître les vertus qui n'y étoient pas. C'étoit lui qui avoit rétabli la discipline dans les troupes , & il y étoit si sévère & si exact , qu'il ne pardonnoit pas la moindre faute , & qu'il s'appelloit lui-même un second Marius.

Il faisoit mourir sans quartier les Soldats qui avoient pris quelque chose par force dans les lieux où ils étoient en garnison. Pendant qu'il commandoit l'armée en Allemagne , quelques Compagnies auxiliaires , ayant surpris , sur les bords du Danube , un corps de trois mille Sarmates fort en désordre , l'attaquerent , & le taillèrent en pieces ; mais Cassius , au lieu de récompenser les Capitaines de ces Compagnies , les fit mettre tous

en croix, en disant qu'ils ne devoient pas combattre sans ordre : car, que savoient-ils si ce n'étoit point là des embûches des ennemis, & s'ils n'exposeroient pas les armes Romaines à recevoir un très-grand affront. Cette cruauté excita une furieuse sédition dans les troupes. Cassius, qui entendit le bruit des Soldats mutinés, sortit nud du lieu où il s'exerçoit ; & s'adressant aux plus hardis, leur dit, d'un ton ferme, & avec un visage menaçant : *Tuez votre Général, si vous l'osez, & à la licence ajoutez le crime.* Cette hardiesse intimida les Soldats, qui ne craignent que quand ils ne sont pas craints, & fit perdre courage aux ennemis, qui jugeant qu'une armée où l'on observoit une discipline si exacte & si rigoureuse, qu'on punissoit même des

Vainqueurs, étoit invincible, ne chercherent plus qu'à faire la paix. Cassius fut encore le premier qui fit couper les mains ou les jarrets aux déserteurs, & qui défendit aux Soldats de porter d'autres provisions, que du lard, du biscuit & du vinaigre. Il faisoit lui-même toutes les semaines la revue de ses Soldats, visitoit leurs armes, & leurs habits, & leur faisoit faire l'exercice : car il disoit *que c'étoit une honte de faire exercer des Athletes & des Gladiateurs, & de ne pas faire exercer des Soldats, qui trouvent le travail bien plus supportable, quand ils y sont accoutumés.* Il leur défendoit sur toutes choses les superfluités & les délices ; & quand il en surprenoit quelqu'un en faute, il le faisoit camper tout un hiver. Cette sévérité pour la discipline

avoit obligé Antonin de lui donner les légions qui s'étoient corrompues en Syrie pendant le voyage de Verus. Voici une lettre que l'Empereur écrivit sur cela à un de ses Lieutenans.

J'ai donné à Cassius les Légions que les débauches de la Syrie & de Daphné avoient entièrement corrompues , & que Cesonius - Vestilianus avoit trouvé comme noyées dans les bains chauds. Je crois que vous approuverez ma conduite , sur-tout connoissant vous-même Cassius pour un homme de la sévérité & de la discipline des anciens Cassius. Car ce n'est que par-là que les Soldats peuvent être gouvernés. Vous savez ce Vers si célèbre du Poëte Ennius : La discipline ancienne , & l'ancienne sévérité sont les seuls soutiens de l'Empire . Faites seulement que les convois

ne manquent pas à mon armée ; & si je connois bien Cassius , je vous réponds qu'ils ne seront pas perdus.

La réponse que ce Lieutenant fit à l'Empereur , sert encore à faire connoître les mœurs & la réputation de Cassius : la voici.

Vous avez très bien fait de donner les Légions de Syrie à Cassius : car rien n'est plus nécessaire à des Soldats corrompus par les délices des Grecs , qu'un Général un peu sévère ; il leur aura bientôt retranché leurs bains chauds , & arraché les essences & les fleurs dont ils se parfument. Les vivres pour l'armée sont prêts , rien ne manque sous un bon Capitaine : car on ne demande & on ne dépense que peu.

Ce Cassius , avec ses mœurs sévères , étoit pourtant Syrien , fils de cet Héliodore , qui , à cause de

sa grande habileté dans la Rhétorique, étoit parvenu à être Secrétaire d'Adrien, & avoit été en suite Gouverneur d'Egypte.

Mais la fortune, qui ne sauroit changer la naissance des hommes, leur donne d'ordinaire l'envie de la déguiser. Cassius ne se vit pas plutôt dans quelque élévation, qu'il s'avisa de se faire descendre de cet ancien Cassius qui conjura contre César : car la conformité des noms fait souvent plus des deux tiers de la preuve. Après avoir fondé sa généalogie sur cette conformité, il voulut l'établir, & la confirmer, en imitant celui dont il se disoit descendu : comme lui, il avoit une haine secrète contre le nom d'Empercur, & disoit *qu'il n'y avoit rien de plus insupportable que ce nom, qui ne pouvoit jamais être*

éteint : car celui qui l'éteignoit le faisoit toujours revivre ; & il se piquoit, comme lui, de vouloir rétablir l'ancienne République. Que les Dieux favorisent seulement le bon parti, disoit-il d'ordinaire ; les Cassius rendront encore à la République toute son autorité. Cette haine, fortifiée par une ambition démesurée, & flattée par quelques prédictions de Devins, qui ne manquent jamais dans ces rencontres, avoit pensé éclater dès le tems même d'Antonin-le-Pieux : Cassius, quoiqu'alors fort jeune, avoit conspiré contre lui ; mais Héliodore, homme plein de sagesse & de gravité, étouffa cette conspiration dès sa naissance, espérant que son fils deviendrait plus sage, & se corrigeroit avec le tems. Cassius, pendant la vie de son pere, fit semblant d'avoir

voir profité de ses avis ; mais cette contrainte ne fit qu'irriter sa passion, qui devint enfin si forte , qu'il ne pouvoit presque plus la cacher. L'Empereur Verus fut le premier qui s'en apperçut dans son voyage de Syrie ; & ravi d'avoir trouvé cette occasion de perdre un homme qui , par ses grands exploits , avoit excité sa jalousie , il en écrivit en ces termes à Antonin.

Cassius aspire à la Royauté , comme cela m'a paru , & comme cela avoit déjà paru sous le regne de mon aïeul votre pere. Je vous prie donc de le faire observer ; tout ce que nous faisons lui déplaît , & il amasse de grandes richesses , il se moque ouvertement de l'amour que nous avons pour l'étude , & nous appelle , vous , une vieille Philosophie ridée , & moi , un petit débauché. Voyez donc ce que vous

avez à faire : je n'ai aucune haine contre lui ; mais prenez bien garde que vous & vos enfans ne vous trouviez mal un jour d'avoir souffert dans vos armées un homme que les Soldats écoutent volontiers, & qu'ils voient avec plaisir.

Antonin imputa ce soupçon à la jalousie de Verus, ou à quelque haine particuliere, & lui répondit.

J'ai lu votre Lettre, qui est plus digne d'un homme soupçonneux & timide, que d'un Empereur, & qui fait tort à notre regne : si les Dieux ont résolu de donner l'Empire à Cassius, il n'est pas en nôtre pouvoir de l'empêcher ; vous savez le mot de notre aïeul Adrien : personne n'a jamais tué son successeur ; & si c'est contre l'ordre des Dieux qu'il aspire à la Royauté, il se perdra lui-même.

sans que nous devenions cruels. Ajoutez à cela, qu'il n'est pas aisé de faire le procès à un homme que personne n'accuse, & qui, comme vous dites, est si aimé des Soldats. D'ailleurs, dans les crimes de leze-Majesté, le Public croit presque toujours qu'on fait injustice à ceux-mêmes qui en sont visiblement convaincus. Avez-vous oublié ce qu'Adrien disoit sur cela : Il n'y a rien de plus malheureux que la condition des Princes : on ne croit jamais qu'on ait conspiré contre eux, que quand on les voit assassinés. Domitien est le premier qui a dit ce beau mot ; mais j'ai mieux aimé vous le citer d'Adrien, parce que les mots des Tyrans n'ont pas tant de poids & d'autorité que ceux des bons Princes. Que Cassius ait donc ses mœurs & ses manières, sur-tout puisqu'il est grand Capitaine.

sévère, vaillant & nécessaire à l'Etat. Car, pour ce que vous insinuez dans votre Lettre, que sa mort peut seule mettre mes enfans en sûreté, que mes enfans périssent, si Cassius mérite plus qu'eux d'être aimé; & s'il est plus expédient pour la République que Cassius vive que les enfans d'Antonin.

L'événement seul fit connoître à l'Empereur que Verus avoit bien jugé des desseins de Cassius, & qu'il l'avoit mieux connu que lui; mais il est ordinaire à la vertu de juger toujours favorablement des autres.

L'amour que les Peuples avoient pour Antonin rendoit bien difficile l'exécution des desseins de Cassius; & quelque appuyé qu'il fût des Peuples d'Egypte & de Syrie, il n'en feroit jamais venu à bout, s'il

ne s'étoit servi de la fausse nouvelle qui courut de la mort d'Antonin. On a prétendu même qu'il avoit supposé cette nouvelle, & que Faustine voyant son mari vieux & cassé par les maladies, & par les fatigues, & son fils Commode trop jeune pour lui succéder, & craignant elle-même de tomber du trône, étoit d'intelligence avec lui, & par un trait de politique fort extraordinaire, avoit réveillé son ambition, en lui offrant son lit avec l'Empire, qu'elle prétendoit conserver par ce moyen à ses enfans. Mais il n'y a pas d'apparence que Faustine eût pris de si fausses mesures, & il ne faut que le caractère seul de Cassius pour la justifier. Quoi qu'il en soit, il publia la nouvelle de cette mort avec toutes les marques d'une affliction très-

sincere, & il y ajouta que l'armée de Pannonie ayant trouvé Commode trop jeune pour être Empereur, elle l'avoit nommé en sa place. Il n'en fallut pas davantage pour se faire confirmer ce titre; & après avoir disposé des principales charges de l'armée, qu'il donna à ses amis, il songea à s'assurer de tout ce qui pouvoit lui faire tête, & soumit en peu de tems tout le Pays depuis la Syrie jusqu'au Mont Taurus. En même tems il écrivit à son fils * qui étoit Gouverneur d'Alexandrie, cette lettre qui étoit comme une espece de manifeste. *Il n'y a rien de plus misérable qu'un Etat qui nourrit dans son sein ces sortes de gens que toutes les richesses du monde ne pourroient assouvir. Marc Antonin est assurément un très-bon*

* Ou à son gendre Druncianus.

homme; mais pour un vain titre de clémence, il souffre ceux dont il n'approuve pas lui-même la vie. Où est ce Cassius dont nous portons inutilement le nom? Où est Caton le Censeur? Où est la discipline de nos Ancêtres? Elle est morte avec ces grands hommes, & aujourd'hui on ne la cherche même plus. Antonin s'amuse à philosopher; il recherche quelle est la nature des élémens, & celle de l'ame; il parle tout le jour de ce qui est honnête & juste, & n'a aucun soin de la République. Vous voyez donc que pour lui faire reprendre son ancienne forme, il faut nécessairement employer le fer & le feu. Quoi, je souffrirois ces Gouverneurs de Provinces, s'il faut appeller Gouverneurs & Proconsuls des gens qui croient que le Sénat & Antonin ne leur ont donné les Provinces, qu'afin qu'ils s'y

enrichissent, & qu'ils y vivent dans les plaisirs ? Vous avez oui dire que le Capitaine des Gardes de notre Philosophe n'étoit qu'un misérable, la veille de son élévation à cette dignité, & que tout d'un coup il est devenu fort riche. D'où pensez-vous que viennent ces richesses, si ce n'est des entrailles de la République, & des biens des particuliers ? Mais, à la bonne heure, qu'ils soient si opulents, le trésor public s'enrichira de leurs dépouilles. Que les Dieux favorisent seulement le bon parti, les Cassius rendront encore à la République toute son autorité.

Martius-Verus, Lieutenant-Général, qui, comme je l'ai déjà dit, avoit eu beaucoup de part aux victoires que Cassius avoit remportées en Arménie, & qui commandoit alors en Cappadoce, dé-

pêcha des Couriers à Antonin. Ce Prince , craignant que Cassius ne trouvât moyen de se saisir de Commode , ou de s'en défaire , écrivit d'abord secrètement à Rome pour le faire venir , & tâchoit cependant de cacher cette nouvelle à ses troupes : mais dès qu'il fut qu'elle étoit divulguée , que le camp en étoit ému , & que les Soldats faisoient des assemblées , il les fit appeller , & leur parla en ces termes. *Mes compagnons , je ne viens ici ni pour me fâcher , ni pour me plaindre : car que sert-il de se fâcher contre la Providence , qui dispose de tout comme il lui plaît ? Peut-être que les plaintes pourroient être plus permises , quand on souffre injustement comme je fais. En effet , n'est-il pas bien fâcheux d'être incessamment jetté , comme par des tempêtes , dans de nouvelles*

guerres ; & bien horrible de se voir engagé à une guerre civile ? Mais n'est-il pas encore & plus fâcheux , & plus horrible de voir qu'il n'y a plus de fidélité parmi les hommes , & qu'un de ceux que je croyois le plus dans mes intérêts , s'est soulevé contre moi , sans que je lui aie jamais fait la moindre injustice , & que j'aie manqué en quoi que ce soit à son égard ? Où est désormais la vertu , qui pourra être en sûreté ? où est l'amitié qu'on trouvera fidelle ? La bonne foi n'est-elle pas morte , & que peut-on espérer des hommes après cela ? Si ce danger ne regardoit que moi seul , je ne m'en mettrois pas fort en peine , car je ne suis pas immortel ; mais comme c'est une révolte publique , que nous sommes tous menacés également , je voudrois bien que Cassius voulût venir ici , & que nous vuidassions tous nos différends devant

vous , ou devant le Sénat , dans les formes ordinaires de la justice. Car , sans combat , de tout mon cœur , je lui céderois l'Empire , si on jugeoit que ce fût une chose utile à l'Etat. Ce n'est que pour l'Etat que je supporte tant de travaux depuis si long-tems , & que je m'expose à tant de fatigues. Ce n'est que pour lui que je vis depuis long-tems éloigné d'Italie , vieux & infirme comme je suis , & que je ne prends ni un seul repas sans chagrin , ni un seul moment de sommeil tranquille. Mais Cassius ne consentiroit jamais à cette proposition : car comment se feroit-il à moi après sa noire perfidie ? Cependant , mes compagnons , prenez courage , les Ciliciens , les Syriens , les Égyptiens & les Juifs n'ont jamais été , & ne seront jamais si vaillans que vous , quand' ils seroient autant au dessus de vous en nombre ,

qu'ils sont présentement au dessous ; Cassius lui-même , tout grand Capitaine qu'il est , & après toutes les grandes actions qu'il a faites , ne doit être compté pour rien : car que peut faire un aigle qui ne mene au combat que des colombes , & un lion qui ne mene que des biches ? D'ailleurs , ce n'est pas Cassius qui a vaincu les Arabes & les Parthes , c'est vous. Et quelque réputation qu'il ait acquise dans cette guerre , n'avez-vous pas Martius-Verus , qui ne lui cede en rien , & qui a autant ou plus contribué que lui à toutes nos victoires ? Mais à l'heure qu'il est , Cassius a peut-être appris que je suis en vie , & s'est repenti de sa témérité : car s'il ne m'avoit pas cru mort , il n'auroit jamais fait cette entreprise. Et quand il y persisteroit encore , dès qu'il apprendra que nous marchons contre lui , la crainte & la

honte lui feront également tomber les armes des mains. La seule chose que j'appréhende, mes compagnons, c'est que Cassius n'ayant pas le front de soutenir notre présence, & de paroître à nos yeux, ne se tue lui-même, ou que quelqu'un sachant que nous allons le combattre, ne nous rende ce méchant office, & ne me ravisse le prix le plus glorieux que je puisse attendre de ma victoire. Quel est donc ce prix ? De pardonner à un ennemi ; de témoigner de l'amitié à un homme qui a violé tous les droits de l'amitié, & de demeurer fidele à un perfide. Cela vous paroîtra peut-être incroyable ; mais vous ne devez pas laisser d'en être persuadés : car enfin, tout ce qu'il y a de bien n'a pas entièrement quitté la terre, & il nous reste encore quelques traces de l'ancienne vertu. Si les Dieux me font la grace de mettre une heureuse fin

à ces désordres, j'aurai la satisfaction de vous faire voir ce qui vous paroît présentement impossible ; & je tirerai au moins ce bien de ce grand mal , c'est que je convaincray les hommes de cette importante vérité , qu'on peut faire un bon usage , même des guerres civiles.

Il écrivit la même chose au Sénat , qui déclara Cassius ennemi public , & confisqua tous ses biens au profit de la Ville , l'Empereur n'ayant pas voulu que ce fût au sien. Commode arriva cependant à l'armée * ; Antonin lui donna d'abord la puissance du Tribunat ; & après avoir tout disposé pour la marche des troupes , il alla en Italie pour prendre l'Impératrice , & ses autres enfans qu'il vouloit mener à ce voyage. Etant arrivé

* *An. de J. C. 175.*

DE MARC ANTONIN. 207
au Mont d'Albe , il écrivit ce billet
à Faustine.

*Verus m'écrivoit la vérité, quand
il me donnoit avis que Cassius vouloit
usurper l'Empire. Je crois que vous
avez oui parler de ce que les Devins
lui ont prédit. Venez donc au Mont
d'Alpe où je vous attends, afin que sous
le bon plaisir des Dieux, nous parlions
de nos affaires, & ne craignez rien.*

Faustine lui fit cette réponse.
*J'irai demain au Mont d'Albe, com-
me vous me l'ordonnez : cependant je
vous exhorte, si vous aimez vos en-
fans, à exterminer tous ces rebelles ;
c'est une méchante coutume à laisser
prendre aux Capitaines & aux Sol-
dats, qui vous opprimeront enfin im-
manquablement, si vous ne les preve-
nez.*

Faustine n'ayant pu partir pour
aller au Mont d'Albe, Antonin lui

écrivit de se rendre à Formies , où il devoit s'embarquer ; mais la maladie de leur fille ainée l'ayant retenue à Rome , elle lui écrivit cette lettre.

Dans la révolte de Celsus , l'Impératrice Faustine ma mere exhortoit Antonin notre pere à avoir , premièrement , de la piété pour les siens , & ensuite pour les étrangers : car un Empereur ne peut pas se dire pieux , quand il n'a pas soin de sa femme & de ses enfans. Vous voyez l'âge & l'état de notre fils Commode ; notre Gendre Pompeianus est vieux & étranger. Voyez donc ce que vous avez à faire de Cassius , & de ses complices. N'épargnez point des traîtres qui ne vous ont point épargné , & qui n'auroient épargné ni moi , ni nos enfans , s'ils étoient venus à bout de leur entreprise. Je vous suivrai incessamment. La ma-

ladie de Fadille m'a empêché d'aller à Formies; mais si je ne puis vous y aller trouver, j'espere de vous joindre à Capoue; le bon air de cette Ville nous remettra moi & mes enfans. Je vous prie d'envoyer à Formies votre Medecin Soteridas: car je n'ai aucune confiance en Sositheus, qui ne sait pas traiter un enfant.

Calphurnius m'a rendu toutes vos lettres bien cachetées: j'y ferai réponse, si mon départ est retardé, & je vous enverrai notre fidele Cœcilius, qui aura ordre de vous apprendre de bouche tout ce que la femme de Cassius, ses enfans & son gendre disent de vous, & que je ne puis écrire.

Cassius, qui étoit trop habile pour ne pas savoir que les grands crimes veulent être executés promptement, travailloit à attirer la Grece dans son parti, pour s'ouvrir plus

sûrement le chemin d'Italie. Prévoyant donc que le crédit & l'éloquence d'Herode lui feroient utiles à ce dessein, il n'oublioit rien pour réveiller dans son esprit tout le ressentiment qu'il croyoit qu'il avoit eu contre Antonin. Mais Herode, sans écouter ses propositions, & sans achever de lire ses lettres, lui fit cette réponse, & la seule qu'il méritoit.

Herode à Cassius : *Tu es fou.* * Cassius ne fut pas plus heureux ailleurs ; il ne put ébranler aucune Ville considérable, ni attirer à son parti que des hommes perdus de dettes & de vices. Ce mauvais succès commença à le décréditer parmi ses Soldats ; & enfin, après avoir plutôt songé qu'il étoit Em-

* Cette réponse étoit en un seul mot *μαῖνη*.

pereur, que l'avoir été effectivement, il fut tué trois mois & six jours après sa révolte. On porta sa tête à l'Empereur, & elle lui fut présentée dans le tems qu'il passoit à Formies, comme on peut le voir par la réponse qu'il fit à la lettre que Faustine lui avoit écrite, après qu'elle eut reçu la nouvelle de la mort de Cassius. *On ne peut témoigner, ma chere Faustine, plus de tendresse & de piété que vous en faites paroître pour moi, & pour nos enfans. J'ai lu & relu à Formies la lettre par laquelle vous m'exhortez à punir les complices de Cassius. Mais pour moi j'ai résolu de pardonner à ses enfans, à sa femme, & à son gendre; & je vais écrire au Sénat, afin que leur proscription ne soit pas trop dure, ni leur punition trop sévere: car il n'y a rien qui rende su*

*recommandable un Empereur Romain , que la clémence. C'est elle qui a élevé Cesar & Auguste au rang des Dieux , & qui a fait mériter le nom de Pieux à notre pere. Enfin , si cette guerre avoit pu se terminer selon mes souhaits , Cassius même n'auroit pas été tué. Soyez donc en repos. * Les Dieu prennent soin de moi , & ma piété leur est agréable. J'ai nommé notre gendre Pompeianus Consul pour l'année prochaine.*

Cette clémence étoit admirée des uns , & condamnée des autres. Un de ces derniers ayant pris la liberté de demander à Antonin ce qu'il pensoit qu'eût fait Cassius s'il eût vaincu , il lui fit cette réponse : *Nous n'avons pas si mal servi les Dieux , & nous n'avons pas vécu de*

* C'est un Vers d'Horace.

maniere que nous ayons dû craindre que Cassius nous vainquît.

Il compta ensuite les Princes qui avoient été chassés ou défaits par des rebelles , ou tués par leurs sujets , & montra qu'ils s'étoient attiré leur malheur par leurs cruautés , ou par leur mauvaise conduite. *En effet , dit-il Néron , & Caligula ont été les seuls auteurs de leur infortune ; Othon & Vitellius n'ont pas eu le courage de regner ; & Galba s'est perdu par son avarice. Il ajouta , qu'on ne trouveroit presque pas de bon Prince qui eût eu un pareil sort , & cita pour exemples Auguste , Trajan , Adrien , Antonin-le-Pieux , qui avoient triomphé de leurs ennemis domestiques , dont la plupart avoient été tués contre les ordres du vainqueur , ou à son insu. Il feroit à souhaiter que cette maxi-*

me fût vraie : mais on n'a que trop éprouvé, dans les siècles suivans, qu'elle ne l'est pas toujours. Antonin écrivit ensuite au Sénat, & voici ce qui nous reste de sa lettre. *En faveur donc de ma victoire, vous avez donné à mon gendre Pompeianus votre agrément pour le Consulat. Il y a déjà long-tems que son âge auroit dû être honoré de cette dignité, s'il ne s'étoit présenté des hommes d'un très-grand mérite, envers lesquels il étoit juste que la République s'acquîtât de ce qu'elle leur devoit. Pour ce qui regarde la révolte de Cassius, je vous prie, & je vous conjure de vous départir de votre sévérité ordinaire, & de ne pas faire ce tort à ma piété & à ma clémence, ou plutôt à la votre, de condamner personne à la mort. Qu'aucun Sénateur ne soit puni, qu'on ne verse le sang d'aucun hom-*

me noble : rappelez les exilés, & que les pros crits jouissent de leurs biens. Plût à Dieu pouvoir aussi retirer du tombeau ceux qui sont morts ! Car je n'approuve nullement la vengeance qu'un Empereur prend de ses injures particulieres : elle paroît toujours trop grande , quelque juste qu'elle soit. C'est pourquoi vous pardonneriez aux enfans de Cassius, à sa femme, & à son gendre. Mais, que dis-je, vous pardonneriez ? Eh, ils n'ont rien fait : qu'ils vivent donc en repos, & qu'ils sentent qu'ils vivent sous le regne de Marc Antonin. Qu'on leur rende le bien de leur famille, qu'ils aient leur or, leur argent, & leurs meubles; qu'ils soient riches sans crainte, & dans un entiere liberté; & que par-tout où ils iront, ils y portent des marques de ma piété & de la vôtre. Ce n'est pas une grande clémence que de pardon-

ner aux enfans & aux femmes des proscrits : je vous prie de faire davantage pour l'amour de moi ; délivrez de la mort , de la proscription , de la crainte , de la haine , de l'infamie ; en un mot , mettez à couvert de toutes sortes d'injures tous les complices qui sont du corps des Sénateurs & des Chevaliers ; & donnez cela à mon regne , afin que dans le crime de leze-Majesté on approuve , ou du moins l'on excuse la mort de ceux qui ont été tués dans le désordre de la guerre.

La lecture de cette lettre fut suivie de mille acclamations , & de mille bénédictions. Cependant l'Empereur , après avoir fait enterrer la tête de Cassius , & témoigné la douleur qu'il avoit de sa mort , continua son voyage , pour achever d'appaiser cette révolte , & de faire
rentrer

rentrer dans leur devoir les peuples , & l'armée d'Orient. Il commença par l'Egypte , & pardonna à toutes les Villes qui avoient pris le parti de Cassius ; il laissa même à Alexandrie une de ses filles , pour gage de son amitié.

En arrivant à Pelusium, il trouva qu'on y célébroit , à l'honneur de Serapis, des fêtes où l'on accouroit de tous les côtés de l'Egypte , & qui donnoient lieu à mille débauches , & à mille excès ; sans craindre donc le murmure des peuples, qui ne souffrent pas volontiers qu'on touche à leur Religion, il abolit ces fêtes , & ordonna que les sacrifices du Dieu seroient faits en particulier par les Prêtres , sans que le peuple y pût assister. Par-tout où il passoit , il alloit dans les Temples , dans les écoles , & dans tous

les lieux publics , & instruisoit les peuples , en s'entretenant familièrement avec eux , & en leur expliquant les plus grandes difficultés de la Philosophie , de sorte qu'il laissa par-tout des marques de sa sagesse.

La première chose qu'il fit en Syrie , ce fut de brûler toutes les lettres qui avoient été trouvées dans le cabinet de Cassius , afin de n'être pas forcé malgré lui de haïr quelqu'un. D'autres prétendent que Martius-Verus , que l'Empereur avoit envoyé devant lui en Syrie , dont il lui avoit donné le Gouvernement , pour le récompenser de sa fidélité , les avoit déjà brûlées de sa propre autorité , disant que cela seroit agréable à l'Empereur ; mais que s'il avoit le malheur de lui déplaire , il ne seroit

pas fâché de mourir pour sauver la vie à tant de gens. Cet exemple de l'amour du prochain est bien rare dans un Païen; mais je ne fais s'il n'est pas aussi rare dans un Courtisan.

Sur la fin de cette année, Antonin fut proclamé *Imperator* pour la huitieme fois; car les médailles joignent ce VIII. titre avec la XXIX. année de sa puissance Tribunitienne.

Faustine mourut dans ce voyage, au pied du mont Taurus. * Antonin fut sensiblement touché de sa mort; & le Sénat croyant qu'elle l'auroit aigri contre les complices de la révolte, & qu'il ne pouvoit recevoir de plus grande consolation que de les voir immoler à sa douleur, augmenta sa sévérité par

* *An. de J. C. 176.*

complaissance & par flatterie , vices qui souvent ne regnent pas moins dans les compagnies les plus illustres , que dans le cœur des particuliers. Mais l'Empereur , averti de cette disposition du Sénat , lui écrivit une seconde fois pour l'assurer que cette sévérité ne feroit qu'irriter sa douleur ; il le pria de ne faire mourir personne , & finit sa lettre par ces paroles : *Si je ne puis obtenir de vous la vie de tous les complices , vous me ferez souhaiter la mort.*

Afin qu'il n'arrivât plus de semblables révoltes , il ordonna qu'à l'avenir personne ne commanderoit dans la Province où il feroit né.

De tous les enfans de Cassius , l'aîné , appelé Mecianus, Gouverneur d'Alexandrie, fut tué dans son gouvernement, le même jour que

son pere le fut en Syrie : Héliodore fut seul envoyé dans une Isle ; les autres furent simplement bannis , & on leur laissa leur bien. Sa fille Alexandra , & son mari Druncianus , eurent la liberté de se retirer où ils voudroient , ou de demeurer à Rome. Antonin leur conserva tous leurs privileges , & eut toujours tant d'égards pour eux , que dans un grand procès qu'ils eurent devant le Sénat , il défendit à leurs parties de leur reprocher ni directement , ni indirectement les malheurs de leur famille , & qu'il en fit condamner à l'amende pour y avoir manqué.

Cependant le Sénat , qui vit qu'il ne pouvoit faire sa cour au Prince par ses cruautés , tâcha de la faire en inventant de nouveaux honneurs pour Faustine. Il ne se

contenta pas de lui élever un temple : il lui fit faire une statue d'or, & ordonna que toutes les fois que l'Empereur iroit au théâtre , on placeroit cette statue dans le lieu d'où l'Impératrice avoit accoutumé de voir les jeux , & que les principales Dames Romaines seroient autour de son siege. Mais voici une espece de flatterie bien plus nouvelle ; il décerna à Antonin & à Faustine des statues d'argent , les fit placer dans le Temple de Vénus , & leur érigea un autel , où il ordonna que toutes les filles de Rome iroient faire des sacrifices le jour de leurs nôces avec leurs fiancés.

Antonin remercia le Sénat de tous ces honneurs ; & de son côté , à l'exemple d'Antonin-le-Pieux , il fonda une société de filles , qu'il

fit élever à ses dépens , & qu'il appella Faustiniennes , & bâtit un Temple à sa femme dans le Bourg où elle étoit morte. Ce Temple eut ensuite un sort digne de la Divinité qui y présidoit : car il fut consacré à l'Empereur Héliogabale, qui étoit le véritable Dieu de l'impureté.

Après avoir rétabli le calme dans l'Orient , Antonin reprit le chemin de Rome. Il fit quelque séjour à Smyrne ; & comme tout le monde l'étoit allé saluer , il se souvint un soir qu'il n'avoit pas vu Aristide , & craignit de l'avoir négligé : car c'étoit une de ses principales maximes de distinguer & d'honorer toujours la vertu , de traiter chacun selon son mérite. Il témoigna son inquiétude à ses Courtisans , & sur-tout aux Quintiliens, qui étoient

Gouverneurs de la Grece. Ils l'assurèrent qu'Aristide n'étoit pas venu ; car ils n'auroient pas manqué de le démêler dans la foule , & de le lui présenter. En effet ils le lui amenerent le lendemain. Dès qu'Antonin le vit , *Aristide* , lui dit-il , *d'où vient que vous avez tant tardé à nous venir voir ?* Je travaillois , répondit Aristide , & vous savez mieux que personne , que quand on travaille , l'esprit ne peut souffrir que rien vienne interrompre sa méditation. L'Empereur , charmé de ce caractère simple & naturel , lui dit : *Quand vous entendrons-nous donc ?* Vous n'avez , repliqua Aristide avec la même liberté , *qu'à me donner aujourd'hui un sujet , & vous m'entendrez demain ; car nous ne sommes pas de ceux qui hasardent leurs discours , mais de ceux qui les travaillent : je*

vous demande seulement la permission de faire entrer tous mes amis. Je la veux, dit l'Empereur. *Mais à condition*, ajouta Aristide, *qu'ils battent des mains tant qu'il leur plaira, qu'ils applaudiront, & qu'ils crieront comme si vous n'étiez pas présent. Oh pour cela*, repartit l'Empereur en souriant, *c'est ce qui dépendra de vous, vous en serez le maître.* Aristide prononça le lendemain l'éloge de la Ville de Smyrne avec beaucoup de succès : nous avons encore cette Oraison parmi ses ouvrages.

De Smyrne l'Empereur alla à Athenes, où il fut initié, selon ses souhaits, aux grands mysteres de Cérès, qui étoit la plus solennelle & la plus religieuse de toutes les dévotions des Païens; car pour y être admis, il falloit avoir tou-

jours mené une vie très-innocente, & n'avoir pas le moindre crime à se reprocher. C'étoit même la coutume de s'y préparer par un examen général qu'on faisoit devant un Prêtre commis pour juger de l'état de ceux qui se présentoient.

Il fit beaucoup d'honneurs aux Athéniens, & établit dans leur Ville des Professeurs de toutes sortes de Sciences, avec de gros appointemens; leur fit à tous des présens magnifiques, & leur accorda beaucoup de privileges & d'immunités. En repassant la mer, il essuya une horrible tempête, où il pensa périr. Dès qu'il fut à Brindes, il quitta l'habit de guerre, & le fit quitter à tous ses Soldats qui, sous son regne, ne furent jamais vus qu'en robe dans l'Italie.

Il fut reçu à Rome avec toutes

les marques de joie. * Et d'abord, parce qu'il avoit été près de huit ans absent, il distribua à tout le peuple huit pieces d'or par tête ; leur remit tout ce qu'ils devoient au Trésor public & particulier depuis soixante ans, fit brûler au milieu de la place tous leurs billets, donna à son fils Commode la robe virile, le fit Prince de la jeunesse, l'associa à l'Empire, triompha avec lui, le nomma Consul pour l'année suivante, & pour honorer son Consulat, suivit à pied son char aux jeux du Cirque. Il se retira ensuite pour quelque tems à Lavinium, entre les bras de la Philosophie, qu'il appelloit *sa mere*, en l'opposant à la Cour, qu'il nommoit *sa marâtre*. Il avoit toujours dans la bouche ces mots de Platon : *Que les peuples se-*

* *An. de J. C. 176.*

roient heureux , si les Philosophes étoient Rois , ou si les Rois étoient Philosophes. Cependant comme il avoit bien qu'un peuple victorieux & paisible, ne peut se passer de spectacles, & que la prudence veut même qu'on l'amuse par des jeux innocens, pour le délasser de son travail, & pour l'empêcher de penser à des nouveautés qui sont toujours funestes à la République, il lui en donna de magnifiques, quoique naturellement il prît lui-même peu de part à ces divertissemens.

Pendant que Rome jouissoit de la présence de son Empereur *, & des délices de la paix que ses travaux lui avoient procurée, Smyrne fut ruinée par le feu, & par un tremblement de terre, qui accabla

* *An. de J. C. 177.*

sous les ruines de ses édifices la plus grande partie de ses habitans. Aristide écrivit sur cela de lui-même à l'Empereur une lettre si touchante , qu'il ne put s'empêcher de pleurer en la lisant , & que sur l'heure même il donna ses ordres , établit les fonds nécessaires , & commit un Sénateur pour faire rebâtir cette Ville, de maniere qu'elle n'eût aucun sujet de regretter son ancienne magnificence. Les habitans de Smyrne , pleins de reconnaissance pour Aristide , lui érigèrent une statue de bronze au milieu de la grande place ; chose assez singuliere , & qui seule peut marquer un siècle heureux. L'honneur qui étoit dû à la seule libéralité du Prince , fut rendu tout entier à l'éloquence de l'Orateur. Antonin récompensa en cette occa-

sion la fidélité de Smyrne, & les services qu'elle avoit rendus : car dans la révolte des Parthes, Atidius-Cornelianus, qui commandoit en Syrie, ayant été chassé & blessé, & ses troupes pillées & mises en fuite, Smyrne les recueillit, enterra Cornelianus, qui mourut de ses blessures, & le peuple se piqua à l'envi de bien traiter les Soldats, & leur donna à tous des habits, des armes & de l'argent, comme Venuse avoit fait autrefois à ceux qui s'étoient sauvés de la défaite de Cannes. Ce que l'Empereur fit pour Smyrne, il l'avoit déjà fait en Italie & ailleurs, pour plusieurs autres Villes qui avoient eu le même sort, Carthage, Ephese & Nicomédie.

Les dépenses de ses spectacles, les présens qu'il fit au peuple, les

sommes immenses qu'il donna pour faire rebâtir les Villes ruinées par les tremblemens de terre & par le feu, & les remises qu'il fit au peuple des impôts dans ses nécessités les plus pressantes, fussent pour détruire le reproche qu'on lui a fait de n'être pas libéral. Il étoit véritablement fort économe, & à l'exemple de son pere Antonin-le-Pieux, il ménageoit avec beaucoup de soin ses finances; mais lorsqu'il s'agissoit de la gloire de l'Etat, ou du soulagement des peuples, il pouffoit ses largesses jusqu'à la prodigalité, persuadé que ce sont les seules occasions où il est permis aux Princes d'être prodigues, & que l'avarice est alors un mal très-dangereux. Il avoit même coutume de dire que les sujets qui voient un Prince libéral en public, & ména-

ger dans son domestique , paient les charges avec plus de joie , parce qu'ils sont convaincus que ses richesses sont la source de leur félicité. Le peu de justice qu'on rendoit sur cela à Antonin, ne doit pas surprendre : les largesses mal entendues des Princes sont les seules que le peuple honore du beau nom de libéralité ; celles que reglent la raison & la prudence passent pour avarice dans son esprit : car il n'a jamais connu la différence qu'il y a entre donner & perdre, & il ne juge des dons que par son avidité. Il est certain que Rome n'avoit jamais eu un Prince si bienfaisant qu'Antonin; aussi fut-il le premier qui bâtit un Temple à la Déesse qui préside aux bienfaits , & qui étoit peut-être la seule vertu à qui les Romains n'avoient point encore rendu de

culte. Mais il n'appartenoit d'introduire ce culte nouveau qu'à celui qui en favoit si parfaitement toutes les cérémonies & tous les usages, & qui les pratiquoit sans aucune interruption. Les médailles marquent qu'il reçut sur la fin de cette année, pour la neuvieme fois, le titre d'*Imperator*, qu'elles joignent avec la XXXI. année de sa puissance Tribunitienne.

Fabia, dont il a déjà été parlé, qui avoit été la maîtresse de Verus, quoiqu'elle fût sa sœur, & qui n'avoit pas moins d'ambition que d'impudence, tâchoit de tirer de ses appas mourans un dernier service, & n'oublioit rien pour obliger Antonin à l'épouser. L'Empereur, qui la connoissoit mieux qu'il n'avoit connu Faustine, & qui

d'ailleurs ne songeoit en aucune maniere à se remarier, résista toujours à ses sollicitations. On a écrit que, pour ne pas donner une marâtre à ses enfans, il prit une concubine. Il n'est pas toujours bien sûr de vouloir réfuter ce qu'on dit des hommes, sous prétexte que cela est contraire à leurs discours; car il n'y a pas toujours une harmonie parfaite entre leurs paroles & leurs actions : mais comme la vie d'Antonin répond parfaitement par-tout à ses maximes, on peut sûrement douter de cette particularité; & il ne faut d'autre marque de sa fausseté que le remerciement admirable qu'il fait aux Dieux dans son premier Livre, de n'avoir pas été élevé plus long-tems auprès de la concubine de son aïeul. Comment auroit-il voulu donner à ses

enfans un exemple qu'il remercie les Dieux de n'avoir pas eu long-tems dans la maison où il fut élevé.

La paix dont on jouissoit alors ne dura pas deux ans. Les Scythes & les Peuples du Nord reprirent les armes, attaquèrent les Lieutenans de l'Empereur, qui n'étoient pas en état de faire une longue résistance. Cela obligea Antonin à se préparer au départ : il alla donc au Sénat, & pour la première fois lui demanda l'argent du trésor public.

Cet argent étoit en son pouvoir, s'il avoit voulu se servir de son autorité; mais il disoit que les Empereurs n'avoient rien à eux en propre, non pas même le palais où ils habitoient, qui appartenoit [ce sont ses termes] au Sénat, & au

Peuple. Il maria * ensuite son fils à Crispine, fille de Brutius-Valens, homme Consulaire; & après avoir fait les nêces sans aucun faste, & comme un simple particulier, il alla dans le Temple de Bellone, & y fit la cérémonie du javelot. Cette cérémonie étoit fort ancienne; & on ne la faisoit que lorsqu'on alloit porter la guerre au de-là de la mer dans des pays fort éloignés. L'Empereur entroit dans le Temple, prenoit le javelot sanglant qui y étoit gardé, & le lançoit par-dessus la colonne qui étoit vis-à-vis dans le Cirque Flaminien.

Les Romains voyant l'Empereur vieux & cassé, prêt à partir pour s'aller encore exposer à tous les dangers d'une nouvelle guerre, & craignant en même tems de se

* *Ann. de J. C. 178.*

voir privés de ce Prince, & de la sagesse qui sembloit ne respirer que par lui, s'assemblerent devant le palais pour le prier de ne les quitter qu'après leur avoir donné des préceptes pour leur conduite, afin que si les Dieux le retiroient, ils pussent, avec ce secours, continuer de marcher dans le chemin de la vertu, où il les avoit fait entrer par son exemple. Antonin, touché de ces bonnes dispositions, passa trois jours entiers à leur expliquer les plus grandes difficultés de la morale, & à leur donner des maximes courtes pour régler toutes leurs actions.

Il partit ensuite avec Commode, au commencement d'Août, & donna le commandement de l'armée à Paternus. Les Scythes perdirent la meilleure partie de leurs

troupes dans le premier combat, qui fut si opiniâtre, qu'il dura depuis le matin jusqu'au soir. L'armée proclama alors pour la dixième fois Antonin *Imperator*.

Il seroit à souhaiter qu'on eût un détail exact de ces dernières campagnes, qui furent si glorieuses à ce Prince; mais comme il ne nous reste aucun Auteur qui en ait écrit, il faut se contenter de savoir que cette guerre ne fut pas moins difficile que les premières; que le Roi des Scythes fit trancher la tête à plusieurs de ses Officiers, suspects d'avoir quelque intelligence avec les Romains; qu'Antonin donna plusieurs combats très-sanglans, où la victoire fut toujours due à sa prudence, & aux grands exemples de valeur qu'il donna à ses troupes; qu'il fut toujours à leur

tête dans les lieux les plus exposés; qu'il bâtit des Forts, où il mit de bonnes garnisons pour tenir le pays en bride, & que dans le tems qu'il alloit ouvrir la troisieme campagne, au commencement de Mars, il fut attaqué à Vienne en Autriche, d'une maladie qui l'emporta en peu de jours *. On prétend que ses Médecins avancèrent sa mort pour faire leur cour à Commode : si cela est vrai, comme Dion l'assure, Antonin avoit plus de raison qu'il ne pensoit de se dire à lui-même, comme il faisoit souvent: *Combien de choses avons-nous qui font desirer notre mort à une infinité de gens ? Ceux que j'ai le plus aimés sont ceux qui veulent que je meure, espérant que ma mort leur procurera peut-être quelque soulagement.* Et il ne manqua

* D'autres disent à Syrmium.

pas de pratiquer en cette occasion le précepte qu'il se donnoit en même tems : *Ne fors pourtant pas de la vie en leur voulant du mal ; mais au contraire , selon ta bonne coutume , témoigne-leur tous les sentimens d'amitié , de douceur & de bienveillance :* car le même Dion rapporte qu'il eut un très-grand soin de cacher la cause de sa mort ; qu'il recommanda son fils à l'armée ; & que quand le Tribun vint à l'ordre , il le lui renvoya , en disant : *Allez au Soleil levant.* Mais la grande jeunesse de Commode , qui n'avoit encore donné aucune marque d'un naturel si vicieux , rend cette particularité peu vraisemblable , & elle est manifestement contredite par Hérodien , qui fait voir que ce Prince ne se corrompit qu'après la mort d'Antonin. La haine qu'il s'attira bien-
tôt

tôt par ses cruautés, fit sans doute qu'on lui imputa volontiers un paricide, afin qu'il n'y eût point de crime, dont il ne se fût noirci; les peuples croyant toujours facilement que les Princes ont fait tout ce que leurs dernières actions font voir qu'ils ont été capables de faire. La maladie d'Antonin fut bientôt désespérée. Dans cette extrémité, qui est ordinairement l'écueil de la fermeté de tous les hommes, ce sage Empereur fit connoître que les vérités dont il avoit toujours fait profession, étoient si profondément gravées dans son cœur, que rien n'étoit capable de les effacer. Mais si, d'un côté, sa soumission aux ordres de la Providence lui faisoit recevoir la mort agréablement, de l'autre, l'amour qu'il avoit pour ses peuples, remplissoit son cœur d'a-

inertume & de crainte. A mesure que sa dernière heure approchoit, il sentoît augmenter ses inquiétudes; & le jour qui précéda celui de sa mort, il le passa dans une continuelle agitation. Les exemples de tous les Princes qui étant montés fort jeunes sur le trône, n'avoient pas eu la force de résister à leurs vices, à leur fortune, & à leurs flatteurs, lui repassoient incessamment dans l'esprit. La vie de Néron & celle de Domitien, augmentoient encore son trouble; & il craignoit que son fils, ne pouvant se soutenir dans un pas si glissant, n'oubliât la bonne éducation qu'il lui avoit donnée, & que laissant perdre toutes les semences de vertu qu'on avoit cultivées avec tant de soin, il ne se plongeât dans toutes sortes de débauches, & ne

devînt enfin le tyran de ses peuples, au lieu d'en être le pere & le protecteur. D'un autre côté, il voyoit ses conquêtes du Nord mal affermies, des peuples enclins à la révolte, & des ennemis qui avoient encore les armes à la main, & qui étoient alors d'autant plus à craindre, qu'ils avoient été souvent vaincus. Il appréhendoit donc, avec beaucoup de raison, que sa mort ne réunît tous ces peuples, & ne les portât à profiter de la jeunesse & du peu d'expérience de son fils, pour effacer la honte de leurs défaites. Combattu par toutes ces pensées, flottant entre la crainte & l'espérance, & l'ame accablée de soins, il commanda qu'on fît entrer ses amis & ses principaux Officiers. Quand il les vit autour de son lit, il fit approcher Commo-

de ; & ramassant le peu qui lui restoit de force , il se mit en son féant , & leur parla en ces termes.

La douleur que vous témoignez de me voir en l'état où je suis , ne me surprend point. La compassion est naturelle aux hommes , & les maux qu'ils voient eux-mêmes , l'augmentent toujours. Mais je suis persuadé que ces larmes que je vois couler , partent pour moi d'une autre source ; & les sentimens que j'ai pour vous , me font raisonnablement attendre de votre part une amitié réciproque. Voici le tems favorable qui va nous donner lieu , à moi de connoître si j'ai bien placé l'estime & la considération que j'ai toujours eues pour vous , & à vous de me témoigner votre reconnoissance , en faisant voir que vous n'avez pas oublié les bienfaits que vous avez reçus de moi. Vous voyez devant vos yeux

mon fils, que vous avez élevé vous-mêmes, & qui venant d'entrer dans l'âge de l'adolescence, comme dans une mer orageuse, a besoin de sages Gouverneurs, de peur qu'emporté par ses passions, comme par des vents impétueux, il n'aille se jeter dans les vices. Au lieu donc d'un pere qu'il va perdre, faites qu'il en retrouve plusieurs en vous; ayez soin de sa jeunesse; donnez-lui les conseils dont il a besoin; représentez-lui que ni toutes les richesses du monde ne sont suffisantes pour remplir le luxe des tyrans, ni que les gardes qui veillent autour de leurs palais, ne sont capables de les défendre contre la haine des peuples. Faites lui remarquer qu'on ne voit de régnes longs & tranquilles, que des Princes qui, au lieu d'exciter la haine par leurs cruautés & par leurs violences, ont au contraire, par

leur douceur , fait naître l'amour dans le cœur de leurs Sujets. Dites-lui sans cesse que ce ne sont jamais ceux qui servent par contrainte , mais ceux qui obéissent volontairement , qui demeurent fideles dans toutes sortes d'épreuves, & qui ne peuvent , en aucune rencontre, être soupçonnés ni de flatterie, ni de dissimulation. Qu'il sache que voilà les seuls qui ne tombent jamais dans la désobéissance , à moins qu'ils n'y soient forcés par les mauvais traitemens. Mais en même tems ne vous laissez point de lui remettre devant les yeux combien il est difficile & nécessaire, dans un pouvoir absolu, de modérer ses desirs, & de leur donner des bornes. Si vous l'instruisez de ces vérités , si vous le faites incessamment ressouvenir de ce qu'il vient d'entendre , avec la satisfaction de former un bon Empereur pour vous ,

& pour tout l'Empire, vous aurez la consolation de rendre à ma mémoire le plus grand de tous les services, puisque vous l'immortaliserez par ce moyen.

En disant ces dernières paroles, il fut surpris d'une foiblesse qui lui ôta l'usage de la voix; il tomba sur son lit, & mourut le lendemain, laissant un regret infini à ceux de son siècle, & un souvenir éternel de sa vertu à la postérité. Dès que la nouvelle de sa mort fut publique, ce fut une affliction générale dans l'armée, & dans toute l'Italie. Jamais on n'avoit vu un si grand deuil, & jamais Rome n'avoit été dans une consternation pareille. Il sembloit que la gloire, que la félicité de l'Empire, que tout fût mort avec Antonin : les uns l'appelloient leur pere, les autres leur frere;

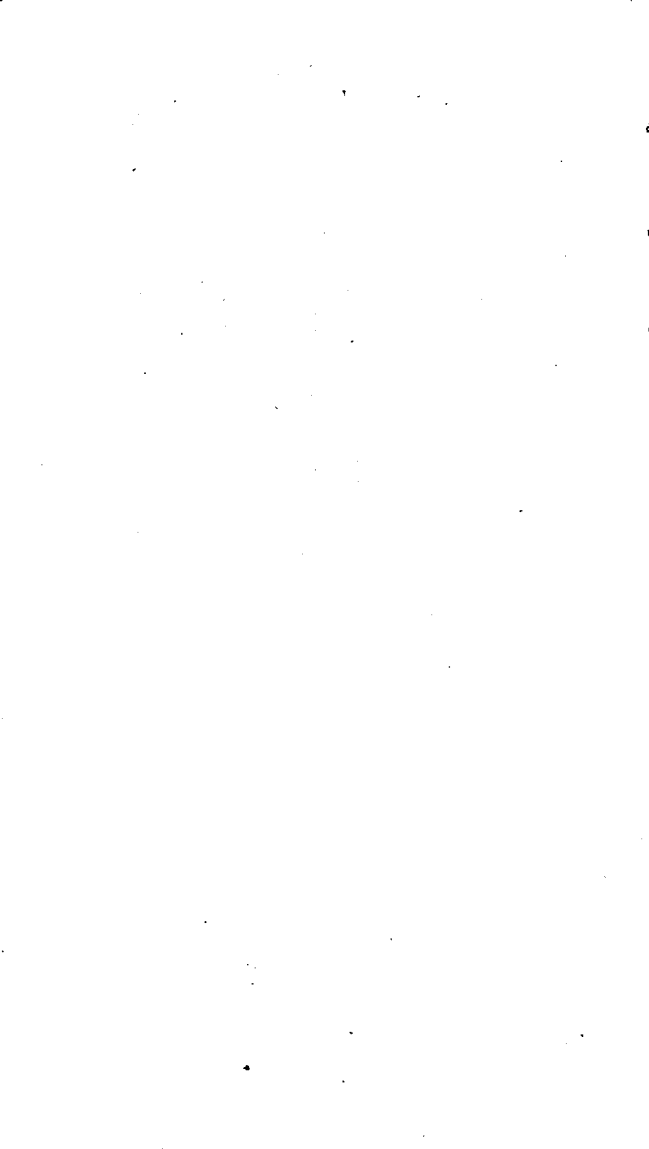
ceux-ci leur vaillant Capitaine ; ceux-là leur bon Empereur , leur Prince prudent , sage , & le modele de toutes les vertus ; & ce qui est très-rare , parmi tant de milliers d'hommes qui lui donnoient tous des louanges différentes , il n'y en avoit pas un seul qui ne dît la vérité. Le Sénat & le peuple l'adorerent avant même que ses funérailles fussent achevées ; & comme si c'eût été peu de chose que de lui élever une statue d'or dans la chambre Julienne * , & de lui décerner tous les honneurs divins , on déclara sacrileges ceux qui n'auroient pas dans leur maison , selon leur fortune , ou un portrait , ou une statue d'Antonin.

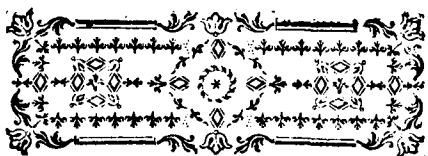
Ainsi mourut , à cinquante neuf ans presque accomplis , le meilleur

* Lieu où le Sénat s'assembloit.

DE MARC ANTONIN. 249
& le plus grand Empereur que
Rome eût jamais eu. Il regna neuf
ans avec son frere, & dix ans tout
seul. Et le plus grand bonheur de
sa vie fut de mourir avant que d'a-
voir connu les méchantes inclina-
tions de son fils, qui fut un monstre
en toute sorte de vices.

FIN.





RÉFLEXIONS
MORALES
DE L'EMPEREUR
MARC ANTONIN.

LIVRE PREMIER.

I. **J'**AI appris de mon aïeul Vertis à avoir de la douceur & de la complaisance.

II. La réputation que mon pere a laissée après lui , & la mémoire que l'on a conservée de ses actions, m'ont enseigné à être modeste , & à n'avoir rien d'efféminé.

III. Ma mere m'a formé à la piété; elle m'a enseigné à être libéral, & non-seulement à ne faire jamais de mal à personne, mais à n'en avoir pas même la pensée. De plus, elle m'a accoutumé à la frugalité, & à fuir le luxe des riches.

IV. Mon bifaïeul m'a enseigné à n'aller point aux Ecoles publiques, à avoir chez moy les plus habiles maîtres, & à connoître qu'en ces sortes de choses on ne sauroit jamais trop dépenser.

V. J'ai l'obligation à mon Gouverneur de ne pas favoriser plus un parti que l'autre dans les courses de chariots, ni dans les combats des gladiateurs; d'être patient dans les travaux, d'avoir besoin de peu, de savoir travailler de mes mains; de ne me mêler point des affaires des autres, & de ne

donner nul accès aux délateurs.

VI. Diognetus m'a appris à ne m'amuser point à des choses vaines & frivoles, à ne point ajouter foi aux Charlatans & aux Enchanteurs, & à ne rien croire de tout ce qu'on dit des conjurations des démons, & de tous les autres sortilèges de cette nature. Il m'a fait voir que je ne devois point nourrir des cailles, ni être attaché à ces sortes de divertissemens & de superstitions. J'ai appris de lui à souffrir qu'on parle de moi avec une entière liberté, & à m'appliquer entièrement à la Philosophie. C'est lui qui est cause que j'ai eu pour Maîtres, premièrement, Bacchius, ensuite Tandasis, & après cela, Meccianus; que je me suis accoutumé à écrire des dialogues dès mon enfance, à n'avoir pour me cou-

cher qu'un petit bois de lit couvert d'une peau, & à imiter en tout la maniere des Philosophes Grecs.

VII. Rusticus m'a fait voir que j'avois besoin de corriger mes mœurs, & d'en prendre soin ; que je devois éviter l'orgueil des Sophistes ; ne point écrire sur les sciences ; ne point faire de harangues pour le plaisir ; ne pas chercher à faire admirer au Peuple ma patience & l'austérité de ma vie ; n'étudier ni la rhétorique ni la poétique, & ne pas m'attacher à l'élégance du discours ; n'être point en robe dans ma maison , & ne rien faire qui sentît le faste ; écrire mes lettres d'un style simple, & tel que celui de la lettre qu'il écrivit à ma mere, lorsqu'il étoit à Sinuesse ; être toujours prêt à pardonner à ceux qui m'auroient offensé , & à les rece-

voir toutes les fois qu'ils voudroient revenir à moi ; lire avec application ; ne pas me contenter d'entendre superficiellement les choses , & ne pas croire facilement les grands parleurs. Enfin, je lui ai l'obligation de m'avoir fait connoître les Commentaires d'Epictete , dont il me fit présent.

VIII. J'ai appris d'Appollonius à être libre & ferme dans mes desseins ; à ne suivre jamais que la raison, même dans les plus petites choses ; à être toujours égal dans les douleurs les plus aiguës , dans la perte des enfans , & dans les longues maladies. J'ai connu , par son exemple, qu'on peut être en même tems sévere & doux ; il m'a fait voir qu'il ne faut avoir ni chagrin , ni emportement , quand on enseigne les autres , & que la moindre

de toutes les vertus, c'est la science, & la facilité que l'on a à la communiquer. Enfin, j'ai appris de lui, de quelle manière il faut recevoir les bienfaits de ses amis, sans ingratitude, & sans bassesse.

IX. Sextus m'a enseigné, par son exemple, à être doux, à gouverner ma maison en bon père de famille; à avoir une gravité simple, sans affectation; à vivre conformément à la nature; à tâcher de deviner & de prévenir les souhaits & les besoins de mes amis; à souffrir les ignorans & les présomptueux, qui parlent sans penser à ce qu'ils disent, & à m'accommoder à la portée de tout le monde : ce qu'il pratiquoit si heureusement, que quoiqu'il eût dans le commerce plus de douceur & de complaisance que les flatteurs mêmes, il ne

laissoit pas de conserver de l'autorité, & de s'attirer le respect qui lui étoit dû. Personne n'a jamais été plus propre que lui à trouver & à ranger méthodiquement les préceptes nécessaires pour la conduite de la vie ; il n'a jamais donné la moindre marque de colere, ni d'aucune autre passion : cependant, au milieu de cette espece d'insensibilité qu'il avoit contractée, il ne laissoit pas d'être capable d'une véritable amitié. Il jouissoit d'une fort grande réputation, sans la moindre vanité ; & il possédoit une science universelle, sans aucune ostentation.

X. J'ai appris d'Alexandre le Grammairien , à ne dire point d'injures dans la dispute, & à ne reprocher, ni un barbarisme , ni un solécisme , ni aucune autre faute.

contre la langue ; mais à proposer adroitement la question comme elle doit être proposée, en faisant semblant de répondre, ou d'appuyer ce qu'on a dit, ou de vouloir aider à rechercher la vérité de la chose, sans se mettre en peine des mots, ou enfin par quelque autre maniere d'avertissement indirect, mais qui n'ait rien de rude.

XI. Fronton m'a fait connoître que les Rois sont environnés d'envieux, des fourbes & d'hypocrites, & que ceux qu'on appelle les nobles, sont sans affection.

XII. Alexandre le Platonicien m'a appris qu'on ne doit jamais, sans la dernière nécessité, dire ni écrire à personne: je n'ai pas le tems de faire telle ou telle chose, ni alléguer les affaires dont on est accablé, pour s'empêcher de rendre à

tout le monde tous les bons offices que le lien de la société exige de nous.

XIII. Catulus m'a appris que nous ne devons jamais mépriser les plaintes de nos amis, quelque injustes qu'elles puissent être ; mais au contraire qu'il faut tâcher, par toutes sortes de voies, de guérir leurs soupçons , & de regagner leur confiance ; qu'il faut toujours dire du bien de ses précepteurs , comme faisoient Domitius & Athénodotus , & aimer véritablement ses enfans.

XIV. Je dois aux enseignemens de mon frere Severus, l'amour que j'ai pour mes parens, pour la vérité & pour la justice. C'est lui qui m'a fait connoître Thrasea, Helvidius, Caton, Dion & Brutus, & qui m'a donné l'envie de gouver-

ner mon Etat avec des Loix toujours égales pour tout le monde , & de regner de maniere que mes fujets aient une entiere liberté. C'est de lui que j'ai appris à avoir pour la Philosophie un fidele attachement , fans que rien m'en puisse jamais détourner ; à être bienfaisant & libéral ; à avoir toujours de l'espérance , à ne soupçonner jamais que mes amis puissent manquer d'amitié pour moi ; à ne leur cacher en aucune rencontre le fujet qu'ils pourroient me donner de me plaindre d'eux , & à faire en sorte qu'ils n'aient jamais la moindre peine à deviner mes sentimens fur ce qui m'est agréable ou défagréable. Enfin , c'est lui qui m'a appris , par son exemple , à être sincere & naturel.

XV. Maximus m'a fait voir qu'il

faut être le maître de soi-même ,
& ne se laisser jamais emporter à
ses passions ; conserver du courage
dans les maladies & dans tous les ac-
cidents de la vie les plus fâcheux ;
avoir les mœurs aisées, & mêlées de
douceur & de gravité ; expédier ses
affaires sans se plaindre & sans être
chagrin. Il étoit d'une probité si
reconnue , que quoi qu'il dît , on
étoit persuadé que c'étoient ses vé-
ritables sentimens ; & quoi qu'il fît,
que c'étoit sans aucun mauvais des-
sein. Il n'admiroit jamais rien , il
n'étoit surpris ni étonné de rien ; il
agissoit sans précipitation & sans len-
teur ; on ne voyoit jamais sur son
visage aucune marque d'irrésolu-
tion , d'abattement, de chagrin , de
colere ou de défiance. Il aimoit à faire
du bien & à pardonner ; il haïssoit
le mensonge, & il avoit un naturel si

heureux, & un esprit si droit & si juste , qu'on voyoit bien que ces rares qualités étoient plutôt en lui des présens de la nature, que des fruits de l'étude & du travail. Jamais il n'a donné lieu de soupçonner qu'il méprisât quelqu'un, ou qu'il s'estimât plus que les autres. Enfin, il aimoit la raillerie ; mais c'étoit une raillerie qui n'avoit rien ni de bas , ni de piquant.

XVI. La vie de mon pere a toujours été pour moi une leçon continuelle de clémence & de fermeté inébranlable dans les desseins formés après une mûre délibération. Il étoit insensible à la vaine gloire qui accompagne ce qu'on appelle ordinairement les honneurs ; il aimoit le travail assidu ; il étoit toujours prêt à écouter favorablement ceux qui avoient à proposer

quelque chose qui pouvoit être utile à l'Etat : aucune considération ne pouvoit l'empêcher de traiter chacun selon son mérite, & selon les qualités qu'il reconnoissoit en lui. Il savoit user à propos de sévérité & d'indulgence : il avoit renoncé de bonne heure à l'amour. Il étoit modeste, civil & honnête ; il laissoit à ses amis la liberté de manger, ou de ne point manger avec lui ; il n'exigeoit point d'eux qu'ils l'accompagnassent dans ses voyages ; & ceux que la nécessité de leurs affaires avoient empêché de le suivre, le retrouvoient toujours le même pour eux, à son retour. Dans les conseils il recherchoit, avec un très-grand soin & une patience infinie, ce qu'il falloit faire ; & jamais, pour avoir plutôt fini, il ne se contentoit des pre-

miers expédiens qu'on lui proposoit. Il avoit une amitié toujours égale pour ses amis, dont il ne se lassoit jamais, & dont il n'étoit jamais entêté. En quelque état qu'il se trouvât, il étoit toujours content, & paroissoit toujours gai. Il prévoyoit de loin ce qui pouvoit arriver, & dans les choses de la plus petite conséquence, il donnoit les ordres nécessaires, sans aucune ostentation. Il s'opposoit de tout son pouvoir aux acclamations du peuple, & à toutes les autres marques de flatterie. Il conservoit avec soin ses revenus, qui sont les nerfs de l'Empire; & il modéroit, autant qu'il lui étoit possible, ses dépenses ordinaires, sans se mettre en peine des plaintes & des reproches que cette exactitude lui attiroit. Il n'étoit point superstitieux dans le culte

culte qu'il rendoit aux Dieux , & ne tâchoit point de gagner la faveur du peuple par des présens , par des flatteries & par des douceurs ; mais il étoit modéré en tout, toujours ferme , toujours égal , & aussi attaché à toutes les bienféances , qu'ennemi déclaré de toutes les nouveautés. Pour les commodités de la vie, qu'une grande fortune ne manque jamais de donner, il en jouissoit avec beaucoup de liberté & sans aucun faste ; mais avec la même simplicité dont il savoit en jouir , il savoit aussi s'en passer. Il s'est toujours conduit de maniere que personne n'a jamais pu dire de lui qu'il fût un Sophiste , un diseur de bon mots , un homme qui sentît l'école ; au contraire , il a toujours passé pour un homme sage, consommé dans

les affaires , entièrement éloigné des bassesses & de la flatterie , & très-capable non-seulement de se conduire , mais aussi de conduire les autres. Il honoroit les véritables Philosophes , & supportoit ceux qui ne l'étoient pas. Il étoit d'un commerce aisé & agréable , & d'une conversation enjouée & plaisante , mais qui ne fatiguoit jamais. Comme un homme qui n'étoit point attaché à la vie , il avoit un soin médiocre de sa personne , sans rechercher la bonne grace , & sans la mépriser ; & ce qu'il avoit de plus en vue, c'étoit de se mettre en état de n'avoir besoin que rarement ni de Médecins , ni de toutes leurs drogues. Il cédoit sans envie à ceux qui excelloient ou en éloquence , ou dans la connoissance de l'Histoire , de la Morale & des

Loix, ou de quelqu'autre science que ce pût être, & leur accordoit sa protection, afin qu'ils pussent acquérir la gloire qu'ils devoient attendre. En toutes choses il suivoit exactement les coutumes de nos peres, & n'affectoit point de faire paroître que son but étoit de les imiter. Il n'étoit ni impatient, ni inquiet, & il ne se lassoit jamais ni d'être dans un même lieu, ni de travailler long-temps à une même affaire. Dès que les violens maux de tête, auxquels il étoit fort sujet, étoient passés, il reprenoit tout aussi-tôt, & avec une nouvelle vigueur, ses occupations ordinaires. Il avoit peu de secrets, & ceux qu'il avoit regardoient toujours l'Etat. Il faisoit paroître beaucoup de prudence & de modération dans les spectacles qu'il donnoit, dans

tous les ouvrages publics , & dans les largeſſes qu'il faisoit au peuple ; & en toutes choses, il regardoit plutôt à ce qu'il falloit faire, qu'à la gloire qui lui en pouvoit revenir. Il ne se mettoit jamais dans le bain à une heure indue ; il n'aimoit pas à bâtir ; il n'étoit ni délicat pour sa bouche , ni soigneux d'avoir de beaux esclaves. Les robes qu'il portoit ordinairement à sa maison de Lorium , étoient faites dans le village prochain. A Lanuvium il n'avoit le plus souvent qu'une tunique , & quand il prenoit un manteau pour aller à Tusculum, il se croyoit obligé d'en faire des excuses. Voilà quelles étoient ses manieres. Il n'avoit rien de rude , rien d'indécent , rien d'outré ; enfin , rien qui passât les bornes d'une juste modération : & tout ce qu'il faisoit , c'étoit avec

tant de suite, tant d'ordre, tant de fermeté, & il y avoit un si grand rapport entre toutes ses actions, qu'il sembloit toujours qu'il avoit eu du temps pour s'y préparer. On pourroit lui appliquer ce qu'on a dit de Socrate, qu'il savoit également se passer & jouir des choses dont la plus plupart des hommes ne peuvent, ni se passer sans foiblesse, ni jouir sans emportement; & il n'y a pas de plus grande marque d'une ame forte & invincible, que de pouvoir se posséder dans l'un & dans l'autre de ces deux états. Il fit paroître encore une constance merveilleuse dans la maladie de Maximus.

XVII. Je dois remercier les Dieux de m'avoir donné de bons aïeux, un bon pere, une bonne mere, une bonne sœur, de bons précep-

teurs , de bons domestiques , de bons amis , & tout ce qu'on peut souhaiter de bon ; de m'avoir fait la grace de ne rien faire qui ait pu les déobliger , quoique je me sois trouvé quelquefois en de certaines dispositions où quelque chose de semblable auroit bien pu m'échapper , si l'occasion s'en fût présentée ; mais, par un bienfait tout particulier des Dieux , il ne s'est jamais offert aucune de ces occasions qui auroient pu me faire tomber dans ce malheur.

Je leur ai encore l'obligation de ce que je n'ai pas été élevé plus long-tems auprès de la concubine de mon aïeul , & de ce que j'ai préservé ma jeunesse de toutes sortes de taches. C'est par un effet de leur bonté que j'ai eu pour pere un Prince qui seul auroit pu me guérir

de toute sorte d'orgueil , & me faire connoître qu'un Empereur peut vivre de maniere qu'il n'aura besoin ni de gardes , ni d'habits d'or & de pourpre , ni d'avoir la nuit dans son palais , de ces flambeaux soutenus par des statues , ni de toutes les autres choses qui marquent le faste ; mais qu'il peut être habillé simplement , & vivre en tout comme un particulier , sans pourtant manquer ni de vigueur , ni de courage pour se faire obéir dans les choses où le bien de l'Etat demande qu'il se serve de son pouvoir. Que j'ai eu un frere dont les grande qualités & les bonnes mœurs pouvoient me donner une noble émulation , & qui ne manquoit pour moi ni de respect , ni de tendresse , & des enfans de corps & d'esprit bien fait. Je dois en-

core rendre graces aux Dieux de n'avoir pas permis que j'aie fait un plus grand progrès dans la rhétorique, dans la poétique, & dans toutes les autres sciences de cette nature, qui m'auroient peut-être retenu par leurs charmes, si j'y eusse mieux réussi. De ce que j'ai élevé de bonne heure ceux qui ont eu soin de mon éducation, aux dignités & aux emplois qu'ils m'ont paru souhaiter; & de ce que sous prétexte qu'ils étoient jeunes, je ne les ai pas renvoyés en les flattant de l'espérance que je les avancerois dans un autre tems. Enfin, de ce que j'ai connu Apollonius, Rusticus & Maximus. C'est par une grace toute particuliere de ces mêmes Dieux, que je me suis souvent appliqué à connoître véritablement quelle est la vie la plus con-

forme à la nature ; de sorte qu'il n'a pas tenu à eux, à leurs inspirations, ni à leurs conseils, que je ne l'aie suivie ; & si je ne puis encore vivre selon ces regles , c'est ma faute : cela vient de ce que je n'ai pas obéi à leurs avertissemens, ou plutôt, si je l'ose dire , à leurs ordres & à leurs préceptes. Qu'un corps aussi foible & aussi valétudinaire que le mien, a pu résister à toutes les fatigues que j'ai essuyées. Que je n'ai point eu de commerce criminel avec Benedicte ni avec Theodotus, & que j'ai été guéri de bonne heure de toutes les amours qui avoient surpris mon cœur. Qu'ayant été souvent en colere contre Rusticus, je n'ai rien fait dont je pussé me repentir dans la suite. Que ma mere ayant à mourir fort jeune, a pourtant passé ses dernie-

res années avec moi. Que toutes les fois que j'ai voulu assister quelque pauvre, ou d'autres gens qui avoient besoin de mon secours, on ne m'a jamais répondu que je n'avois point de fonds pour le faire. Que je ne suis jamais tombé dans la nécessité de recevoir ce même secours des autres. Que j'ai une femme si douce & si complaisante, pleine de tendresse pour moi, & d'une merveilleuse simplicité de mœurs. Que j'ai trouvé des Précepteurs habiles pour mes enfans. Une grande marque encore du soin des Dieux pour moi, c'est que dans mes songes ils m'ont enseigné des remèdes pour mes maux, & particulièrement pour mes vertiges & pour mon crachement de sang, comme cela m'arriva à Gayette & à Crisse. Qu'ayant une très-

grande passion pour la Philosophie, je ne suis tombé entre les mains d'aucun Sophiste. Que je ne me suis point amusé à lire leurs livres, ni à démêler les vaines subtilités de leurs raisonnemens, ni à vouloir pénétrer dans la connoissance des choses célestes. Tous les avantages dont je viens de parler ne peuvent venir que des Dieux & de la Fortune.

Ceci a été écrit dans le Camp au pays des Quades, sur le bord du fleuve Granua.





JE M'ADRESSE

SUR

LE PREMIER LIVRE.

Réflexions de l'Empereur Marc Antonin.] On a expliqué en vingt manières le Titre de ce Livre; mais il me paroît qu'elles sont toutes mauvaises. Le Grec dit : *Douze Livres de l'Empereur Marc Antonin à soi-même*, Τα εἰς ἑαυτὸν; ce qui ne peut jamais signifier ici, ni *de soi-même*, ni *pour son usage*. Ce sage Empereur a voulu marquer par ce titre, que ces douze livres ne sont qu'un recueil de Réflexions qu'il faisoit en se parlant à lui-même, en s'adressant à lui. En effet, Antonin ne parle jamais qu'à lui dans tout l'ouvrage, & cette manière de s'entretenir soi-même est la plus courte, ou, pour mieux dire, la seule voie pour se corriger de ses défauts, & pour guérir son ame de tous

les vices qui la corrompent. On ne sauroit donner une idée plus juste de cette méthode d'Antonin, qu'en la comparant à ce qu'Horace dit qu'il faisoit lui-même, en se servant de sa raison.

*Neque enim , cum lectulus aut me
Porticus exceptit , desum mihi. Rectius hoc
est :*

*Hoc faciens , vivam melius : sic dulcis
amicis*

*Occurram ; hoc quidam non bellè. Num-
quid ego illi*

*Imprudens olim faciam simile ? hæc ego
mecum*

Compressis agito labris.

Car quand je suis dans mon lit , ou que je me promene sous les portiques , je mets à profit tout ce tems-là ; cela est mieux fait , dis-je en moi-même ; en suivant cette maxime , je vivrai plus heureux ; je me rendrai par-là plus agréable à mes amis : un certain homme ne s'est pas bien trouvé d'avoir fait ceci ; serois-je assez malheureux pour commettre jamais une telle faute ? Voilà les ré-

flexions que je fais en moi-même ; & c'est précisément aussi ce que faisoit Marc Antonin. Le peu de loisir que lui pouvoit laisser le soin d'un grand Empire , étoit employé à ces sortes de conversations , qu'il écrivoit sur le champ , afin de s'en mieux souvenir , & afin qu'elles servissent de témoins contre lui-même , s'il lui arrivoit jamais de violer quelqu'un des engagements qu'il y avoit pris.

I. *J'ai appris de mon aïeul Verus.]* C'est d'Annius-Verus , qui fut trois fois Consul , Gouverneur de Rome , & mis au rang des Sénateurs , par les Censeurs Tite & Vespasien. Antonin ayant perdu son pere fort jeune , fut élevé dans la maison de cet Annus-Verus son aïeul. Mais une chose qui me paroît bien remarquable , c'est qu'un Empereur , d'une noblesse si ancienne , ne parle pourtant ici que de son pere , de son aïeul & de son bifaïeul , & laisse là les autres ancêtres , dont la plupart des hommes sont si entêtés.

II. *La réputation que mon pere a laissée après lui , & la mémoire que l'on a conservée*

de ses actions.] Il étoit fort jeune quand son pere Annius-Verus mourut , & il pouvoit à peine se souvenir de l'avoir vu. Mais la mémoire de sa vertu avoit été pour lui un flambeau qui l'avoit toujours éclairé. Cet Annius-Verus reçoit ici de son fils un honneur que peu d'enfans peuvent rendre à leurs peres : car peu de peres vivent de maniere qu'après leur mort, leur vertu puisse servir de guide à leurs enfans. Il n'y a pourtant rien de plus glorieux à un pere , que d'assurer ainsi l'éducation de ses enfans , quoi qu'il lui arrive. On peut, après sa mort, lui appliquer ce mot de l'Ecclésiastique : *Mortuus est pater eorum, & quasi non est mortuus.* Leur pere est mort, & il est comme n'étant point mort.

III. *Ma mere m'a formé à la piété.*] Il ne donne pas cette louange à sa mere pour en exclure son pere & son aïeul. Mais, comme ordinairement les meres commencent l'éducation de leurs enfans , c'est à elles aussi à jeter d'abord dans leur cœur & à faire germer cette heureuse semence, qui est la source de toutes les autres ver-

tus. La mere d'Antonin étoit Domitia-Calvilla-Lucilla, fille de Calvisius-Tullus, qui fut deux fois Consul.

De plus, elle m'a accoutumé à la frugalité, & à fuir le luxe des riches.] Cette louange me paroît aussi grande, ou, si j'ose le dire, plus grande même que la première. Il n'y a presque point de Dames de qualité qui n'élevent leurs enfans à la piété. Quand elles ne le feroient pas par raison, elles le feroient par bienféance & par coutume : mais il n'y en a pas qui les accoutument à la frugalité & à fuir le luxe. Elles sont presque toutes comme la femme de Strepfiade, dans Aristophane, qui disoit à son fils en le caressant : *Mon fils, quand tu seras grand, il faut que tu fasses des courses de chevaux, & que, vêtu d'or & de pourpre, tu entres triomphant dans la ville ; comme ton oncle Mégacles.*

IV. *Mon bisaïeul.*] Il est question de savoir de quel bisaïeul il parle ; si c'est du paternel ou du maternel. On s'est déclaré pour le premier, mais sans aucun fondement. Le premier, Annus-Verus, bisaïeul d'Antonin, étoit mort long-tems avant

que cet Empereur fût en âge de pouvoir rien apprendre de lui. Il parle assurément de son bifaïeul maternel Catilius-Verus, qui l'avoit adopté, & dont il porta le nom.

M'a enseigné à ne point aller aux écoles publiques.] Quelques critiques prétendent qu'il faut lire dans le texte tout le contraire : *M'a enseigné à aller aux écoles publiques* ; & ils fondent cette correction sur ce que Capitolin dit de Marc Antonin : *frequentavit declamatorum scholas publicas* ; il alloit entendre les Déclamateurs dans leurs écoles. Mais pour moi , je crois que l'on s'est trompé. Tous les jeunes gens de cette qualité, & de plus grands Seigneurs encore, alloient aux écoles publiques ; & il me paroîtroit extraordinaire que cet Empereur eût voulu louer Catilius-Severus de l'avoir porté à faire une chose que tout le monde faisoit comme lui. Il n'y a pas d'apparence. Catilius-Severus , qui étoit un homme fort sage, & d'une grande austérité de mœurs, ne voulut pas que son petit-fils allât aux écoles publiques , parce qu'il étoit persuadé

dé qu'elles corrompoient plus le cœur ; qu'elles ne formoient l'esprit ; & contre la coutume de ce tems , il voulut qu'il fût élevé chez lui , & qu'on n'épargnât rien pour avoir les plus habiles maîtres. Capitolin n'a parlé sans doute que de ce qu'Antonin faisoit quelquefois étant Empereur , & Antonin parle ici de ce qu'il faisoit étant écolier & simple fils-de-Préteur. Et ce qui me confirme dans cette pensée , est ce que rapporte Philostrate , qu'un Philosophe , appelé Lucius , voyant Marc Antonin qui étoit déjà Empereur , aller chez Sextus , s'écria en levant les mains au Ciel : *O Dieu ! l'Empereur des Romains déjà vieux , avec le portefeuille sous son bras , s'en va à l'école comme les enfans !*

Et à connoître qu'en ces sortes de choses on ne sauroit trop dépenser.] Il seroit à souhaiter que la plupart des peres voulussent profiter de ce précepte : car il n'y a point de dépense à laquelle ils aient tant de regret , qu'à celle qu'ils font pour l'éducation de leurs enfans , quoique ce soit le seul bien qu'ils soient sûrs de leur laisser ,

& le seul que leurs enfans ne puissent jamais perdre.

V. *J'ai l'obligation à mon Gouverneur.*] Je crois avoir lu quelque part le nom de ce Gouverneur ; & si je ne me trompe, il s'appelloit *Charilaüs*. Mais je fais bon gré à Marc Antonin de ne l'avoir pas nommé. Il l'a traité comme son pere & comme son aïeul. En effet, il n'étoit pas moins connu. Il n'en use pas ainsi à l'égard de ses maîtres, parce qu'il en avoit plusieurs.

De ne pas favoriser plus un parti que l'autre, &c.] Le Grec dit : *de n'être partisan du vert ni du bleu, ni du Thrace, ni du poursuivant.* Dans les courses de chariots, il y avoit d'ordinaire quatre factions, qui étoient distinguées par les couleurs. La blanche, la rouge, la verte & la bleue ; & il y avoit de différentes sortes de Gladiateurs, les Thraces, les Mirmillons, les Samnites & les Poursuivans : *Secutores, &c.*

De savoir travailler de mes mains.] On trouve aujourd'hui ces sortes d'occupations indignes des Princes. En Grece & à Rome, les plus grands hommes ont

pourtant su travailler de leurs mains , & Homere n'a pas cru que ce fût une chose indigne de ses héros. Mais chaque tems a ses manieres.

A ne rien croire de tout ce que l'on dit des conjurations des démons.] Il semble que Marc Antonin ait enveloppé les exorcismes des Chrétiens dans les superstitions païennes , que Diognetus lui avoit appris à ne pas croire. Mais comment accorder cette incrédulité avec l'histoire que Baronius rapporte de Lucile , fille de cet Empereur , laquelle étant tourmentée par un démon dans le voyage qu'elle fit pour aller trouver Verus en Syrie , en fut délivrée par l'Evêque de Hiérapolis , qui reçut de l'Empereur une aumône de trois mille boisseaux de bled par an , pour nourrir les pauvres de son église ?

Et de tous les autres sortilèges de cette nature.] C'est-à-dire , de tous les secrets de la magie , dont Lucien a su si bien se moquer dans son Dialogue de *l'Incrédule & du Menteur*.

Il m'a fait voir que je ne devois point nourrir des cailles.] Les Romains nourrissoient

des cailles, pour les faire combattre ensemble, & pour juger de l'avenir par le succès de ces combats. Ils avoient pris des Grecs cette superstition. On peut voir Pollux, dans le Chapitre VII du Livre IX.

Bacchius, Tandafis & Mecianus.] Les deux premiers noms sont inconnus. On a voulu en substituer d'autres en leur place, & peut-être sans raison. Pour Mecianus, c'est sans doute L. Volutius-Mecianus, cet habile Jurisconsulte, qui enseigna le droit à Antonin.

Que je me suis accoutumé à écrire des Dialogues dès mon enfance.] Il regarde cela comme une grande obligation qu'il avoit à Diognetus, parce que ces sortes d'ouvrages sont plus simples & plus familiers que les autres, & qu'ils accoutument à être plus naturel. C'est ce qui donna lieu à Cassius d'appeller cet Empereur le *Dialogiste*.

A n'avoir pour me coucher qu'un petit bois de lit couvert d'une peau.] Casaubon prétend qu'Antonin parle ici de certains petits lits de repos, où l'on travailloit. Mais

ce ne feroit pas là une grande austérité. Il parle assurément d'un lit à se coucher.

VII. *Rusticus m'a fait voir que j'avois besoin de corriger mes mœurs.*] Voilà une belle leçon , & qu'on peut encore donner aux plus sages & aux plus parfaits , comme Rusticus la donnoit à Antonin. Ceux qui croient n'avoir plus besoin de corriger leurs mœurs , sont dangereusement malades.

Que je devois éviter l'orgueil des Sophistes.] Les Sophistes étoient en ce tems-là pour la Philosophie, ce que les Hérétiques, les faux Docteurs & les hypocrites, sont aujourd'hui pour la Religion. Par une fausse apparence de science, ils trompoient les simples. C'est contre cette espece de faux Philosophes, que Socrate combat si souvent dans Platon.

Ne point écrire sur les sciences.] Ces sortes d'ouvrages sur les sciences ne peuvent pas manquer de déplaire à un homme qui cherche la vérité : car par là il s'en éloigne, au lieu de s'en approcher. Il est au-delà du but. Il s'agit de faire, & non pas d'écrire.

Ne point faire de harangues pour le plaisir.] C'est ainsi que j'explique περὶ πρῶτων λόγων , des discours faits sur des sujets feints , pour s'exercer & pour faire admirer son éloquence. Les Latins ont appelé ces discours , *suasorias & hortatorias orationes*.

Ne pas chercher à faire admirer au peuple ma patience & l'austérité de ma vie.] Les Philosophes Païens croyoient , aussi-bien que les Chrétiens , qu'il falloit mortifier le corps pour dompter ses desirs & les réduire sous le joug de la raison. C'est pourquoi ils pratiquoient de fort grandes austérités , jeûnoient & veilloient beaucoup , souffroient le chaud & le froid ; & il y en avoit qui , pendant les plus violentes chaleurs , dans la soif la plus ardente , se contentoient de mettre un peu d'eau dans leur bouche , & la rejettoient en même tems. Les véritables Philosophes pratiquoient tout cela sans aucun faste & pour eux seulement ; au lieu que les autres n'avoient en vue que l'admiration du Peuple.

N'être point en robe dans ma maison.]

C'étoit une marque d'orgueil que de porter chez soi la robe qu'on portoit en public. Voilà pourquoi les gens sages étoient chez eux en simple tunique ; & quand il faisoit froid, ils prenoient le manteau. Antonin-le-Pieux en usoit ainsi, selon la remarque de Capitolin. Sur quoi Casaubon s'étonne de ce qu'Antonin a mieux aimé tenir de Rusticus ce qu'il pouvoit avoir de son pere. La seule réponse qu'on peut faire, c'est que Marc Antonin avoit appris cela de Rusticus, avant que d'avoir pu profiter de l'exemple d'Antonin-le-Pieux.

Ecrire mes Lettres d'un style simple, & tel que celui de la lettre.] Cette simplicité de style rendoit les Lettres d'Antonin admirables, comme on peut en juger par celles que l'on a rapportées dans sa vie. Aussi Philostrate dit, que ceux qui lui paroissent avoir le mieux réussi dans le genre épistolaire parmi les Philosophes, c'étoient Tyanus & Dion ; parmi les grands Capitaines, Brutus ; & parmi les grands Empereurs, Antonin ; dans les Lettres duquel, outre la simplicité & la justesse des termes,

termes , on remarque la constance & la fermeté de ses mœurs.

Les Commentaires d'Epictete , dont il me fit présent.] C'est ce qui me persuade qu'Epictete étoit mort avant le regne de Marc Antonin ; & je crois qu'on pourroit le prouver d'ailleurs.

VIII. *J'ai appris d'Apollonius.*] C'est le Philosophe Apollonius de Chalcis , qu'Antonin-le-Pieux fit venir d'Athenes pour être Précepteur de notre Empereur , & sur lequel Démonax dit ce bon mot , quand il le vit partir avec ses disciples : *Voilà Jason & ses Argonautes* , pour lui reprocher qu'il alloit à la Cour pour s'y enrichir , comme Jason alloit à Colchos pour la toison d'or.

IX. *Sextus m'a enseigné à être doux.*] C'est le Philosophe Sextus , petit-fils de Plutarque. On vouloit que ce fût Sextus-Empiricus , Pyrrhonien , dont on a encore les Dissertations contre les autres sectes de Philosophes. Mais il étoit mort quelque tems auparavant , & ce qui est dit ensuite ne lui convient point du tout.

A vivre conformément à la nature.] An-
Tome I. N

Antonin appelle vivre conformément à la nature, être tellement soumis aux ordres de Dieu, qu'on ne pense & ne fasse jamais rien qui ne lui soit agréable, & qui ne soit conforme aux regles qu'il nous prescrit.

Personne n'a jamais été plus propre que lui à trouver & à ranger méthodiquement les préceptes pour la conduite de la vie.] C'étoit l'occupation des premiers Philosophes, qui, ne voulant travailler qu'à réformer les mœurs, s'appliquoient entièrement à mettre en ordre des maximes courtes, qui étoient comme un abrégé de la sagesse. Tels étoient les ouvrages de Solon, de Pythagore, de Phocilide & de Théognis.

X. *Alexandre le Grammairien.*] Il étoit de Cottaie, ville de Phrygie. C'étoit un homme d'un savoir infini & d'un grand mérite. Il avoit fait d'excellens Commentaires sur Homere. Aristide fit son oraison funebre, où il est très-bien loué. Mais la louange que lui donne ici Antonin, est au dessus de tout.

XI. *Fronton m'a fait connoître, &c.*]

C'est Cornelius-Fronto , Orateur Latin.

Que les Rois sont environnés d'envieux , de fourbes & d'hypocrites.] Le Grec , en cet endroit , peut aussi signifier , *que les Tyrans sont pleins d'envie , de fraude & d'hypocrisie.* Si c'est là le véritable sens , Marc Antonin a voulu marquer ici cette maxime de Fronton , pour s'en souvenir toujours , & pour s'empêcher de tomber dans un état qui l'exposeroit à être dévoré par tous ces monstres inséparables de l'injustice. Mais l'autre sens m'a paru d'un plus grand usage.

XII. *Alexandre le Platonicien.*] C'étoit sans doute Alexandre de Séleucie , qui fut député de son pays auprès d'Antonin-le-Pieux , & que Marc Antonin fit ensuite son Secrétaire pour les lettres grecques. Philostrate a écrit sa vie : c'étoit un homme éloquent ; mais il étoit sur-tout recommandable par son abondance & par la facilité qu'il avoit à s'exprimer. Car lorsqu'il avoit prononcé quelque discours , il le redisoit sur le champ en d'autres termes. Hérode le Sophiste , pour une seule louange qu'il en avoit reçue , lui donna

un jour dix Valets , dix chevaux , dix Échançons , dix Secrétaires , qui avoient l'art d'écrire par abréviation ; vingt talens d'or , beaucoup d'argent , & deux jeunes enfans du bourg de Cotytte.

Qu'on ne doit jamais , sans la dernière nécessité , dire , ni écrire à personne : Je n'ai pas le tems de faire telle ou telle chose.] Ce précepte est divin. On seroit trop heureux qu'il n'y eût qu'un véritable accablement d'affaires qui empêchât les hommes de rendre à leur prochain ce qu'ils lui doivent. Mais il n'y a rien de plus ordinaire que de voir des gens qui , dans un fort grand loisir , & au milieu d'une ennuyeuse oisiveté , pour se dispenser de rendre le plus léger service , supposent des embarras qu'ils n'ont point , & joignent à l'inhumanité un honteux mensonge.

XIII. Catulus.] Cinna-Catulus , Philosophe Stoïcien.

Comme faisoient Domitius & Athenodorus.] Ces noms me sont inconnus. Il y a de l'apparence que c'étoient deux hommes qui s'étoient rendus fort célèbres par la reconnoissance qu'ils avoient tou-

jours témoignée à leurs précepteurs.

Et aimer véritablement ses enfans.] Cela dit plus qu'on ne pense. Tel croit aimer ses enfans, qui ne les aime pas véritablement, & qui n'aime que lui-même. Cet amour véritable dont parle Marc Antonin, est bien rare, & elle engage à bien des choses, que l'on néglige aujourd'hui plus que jamais.

XIV. *Je dois aux enseignemens de mon frere Severus.*] Les critiques ont cru qu'il falloit lire ici, *de mon frere Verus*. Mais ce Verus étoit trop jeune pour avoir pu enseigner toutes ces belles choses à Antonin. D'ailleurs, il est parlé de lui dans l'article XVII. Je crois donc qu'Antonin parle ici de Claudius-Severus, Philosophe Péripatéticien, qu'il appelle apparemment son frere, à cause de la tendresse qu'il avoit pour lui. Peut-être même que du côté de sa mere, il avoit quelque parent qui portoit le nom de son Bisaïeul, qui se nommoit *Catilius-Severus*. Quoi qu'il en soit, il est constant que Verus n'a nulle part à ceci.

C'est lui qui m'a fait connoître Thrasea,

Helvidius.] C'étoit Severus qui lui avoit fait lire l'histoire de Thrasea-Petus , & de son gendre Helvidius , dont Néron fit mourir le premier , & exila l'autre , comme Tacite le raconte dans le xvi. Livre de ses Annales.

Caton, Dion & Brutus ,] dont on lit les vies dans Plutarque. Nous avons encore aujourd'hui une lettre que Platon écrivoit à ce Dion.

De gouverner mon Etat avec des loix toujours égales pour tout le monde.] Il est impossible que la justice subsiste sans cette égalité de loix. Aussi sont-elles descendues du ciel , & il ne dépend pas des hommes de les changer à leur fantaisie , & de leur faire approuver ou pardonner , dans une occasion , ce qu'elles condamnent dans une autre. Sophocle a fort bien dit , que *dans les loix il y a un Dieu puissant qui triomphe de l'injustice des hommes , & qui ne vieillit jamais.*

Et de regner de maniere que mes Sujets aient une entiere liberté.] Antonin n'est pas le premier qui ait su allier la Royauté avec la liberté des sujets. Avant lui, Nerva

avoit été loué d'avoir fait ce délicieux mélange : *Quod res olim diffociabiles miscuerit, principatum & libertatem* ; & Trajan d'avoir augmenté cette facilité de l'Empire. Car je ne veux pas gâter ce beau mot de Tacite , *Imperii facilitatem* , en le traduisant.

A ne soupçonner jamais que mes amis puissent manquer d'amitié pour moi.] Ce principe est fort beau & fort bon ; mais cet Empereur le pouffoit peut-être trop loin , & c'est sans doute ce qui l'empêchoit de voir les déportemens de Faustine.

XV. *Maximus.*] Claudius-Maximus, Philosophe Stoïcien , qui étoit mort quand Antonin écrivit ceci , comme cela paroît par la suite & par le troisieme Livre , où il dit : *Secunda a enterré son mari Maximus.*

Expedier ses affaires sans se plaindre, & sans être chagrin.] Cette maxime est excellente pour tout le monde ; mais sur-tout pour les Princes , & pour ceux qui sont à la tête des affaires.

Il n'admiroit jamais rien.] Et par consé-

quent il étoit fans defir & fans crainte. On peut voir la v 1. Epitre du 1. Livre d'Horace , & ce qui a été remarqué fur cette heureufe *inadmiration*.

XVI. *La vie de mon pere.*] Il parle d'Antonin - le - Pieux , qui étoit fon pere adoptif. Ce Chapitre eft parfaitement beau , & donne une grande idée de ce Prince. Il feroit à fouhaiter qu'il fût plus lu.

Il laiffoit à fes amis la liberté de manger ou de ne point manger avec lui.] Ces paroles ont befoin de commentaire pour être entendues en ce tems , où les manieres de la Cour font fi différentes de celles de ces tems-là. Parmi les plus grandes marques de hauteur & de mépris que les Princes pouvoient donner , on comptoit celle de manger feul , qui paroiffoit infupportable. Mais l'autre extrémité où ils tomberent enfuite , le fut encore plus : car en faifant l'honneur à ceux qu'ils aimoient , de les recevoir à leur table , ils leur en firent un devoir & une néceffité ; de forte qu'ils n'ofioient manquer à un feul repas fans permission , ni même de-

mander cette permission, de peur de déplaire. Antonin-le-Pieux fut un des premiers, qui, connoissant qu'il n'y avoit rien de plus inhumain que de convertir cet honneur en servitude, délivra ses Courtisans & ses amis d'un joug qui ne pouvoit être que fort-pesant. Marc Antonin suivit son exemple. Il recevoit ses amis à sa table, quand ils vouloient y aller, & que leurs affaires le leur permettoient.

Il n'exigeoit point d'eux qu'ils l'accompagnassent dans ses voyages.] Marc Antonin imita si bien cette indulgence, qu'il dispensa Galien, son meilleur Médecin, de le suivre à une de ses expéditions contre les Marcomans, & qu'il lui accorda la priere qu'il lui fit de le laisser à Rome, comme Galien nous l'apprend lui-même dans un de ses Traités.

Il avoit une amitié toujours égale pour ses amis, dont il ne se lassoit jamais, & dont il n'étoit jamais entêté.] Antonin remarque cela comme une chose fort extraordinaire. En effet il n'y a rien de plus rare que de trouver des hommes qui ne soient pas

ou entêtés ou ennuyés de leurs amis.

Il conservoit avec soin ses revenus, & il modéroit, autant qu'il lui étoit possible, ses dépenses.] Une marque certaine que la libéralité & la magnificence ne sont pas des vertus proprement royales, c'est qu'elles s'ajustent parfaitement avec la tyrannie. Quelle gloire donc pour des Souverains, que de paroître avec éclat par des dépenses excessives ? Il n'y a rien de plus digne d'un grand Prince, que de régler ses dépenses domestiques, persuadé qu'elles n'ajoutent rien à sa grandeur, & de bien ménager ses revenus, dont il doit être un dispensateur sage & prudent, qui veut pouvoir toujours fournir aux besoins de son Etat, sans fomenter, par des largesses mal-entendues, les vices de son peuple.

On n'a jamais pu dire qu'il fût un Sophiste, un diseur de bons mots, un homme qui sentît l'Ecole.] Ces trois défauts sont fort ordinaires à ceux qui ont eu une méchante éducation, & qui sont tombés entre les mains de méchants maîtres. Les Princes n'y sont pas sujets aujourd'hui, parce qu'ils ne s'appliquent point aux Sciences.

Le mot grec que j'ai traduit, un diseur de bons mots, signifie proprement un flatteur, un adulateur, qui fait le plaisant, & qui réjouit les autres, *vernula, scurra.*

Pour un homme sage, consommé dans les affaires, entièrement éloigné des bassesses de la flatterie.] Ces trois caractères sont directement opposés aux trois défauts dont il vient de parler. L'homme sage est opposé au Sophiste ; l'homme éloigné des bassesses de la flatterie est opposé au diseur de bons mots, c'est-à-dire, au bouffon & à l'adulateur ; & l'homme consommé dans les affaires, l'est à l'homme qui sent l'Ecole, & qui est accoutumé à parler sans dessein, sans sujet & sans raison.

Il honoroit les véritables Philosophes, & supportoit ceux qui ne l'étoient pas.] La dernière disposition est un effet & une suite de la première. Car un homme ne peut honorer les véritables Philosophes, s'il ne les connoît ; & il ne peut les connoître sans savoir cette maxime très-importante, que nul n'est privé de la vérité que malgré lui. Or, tout homme qui est privé de quelque bien malgré lui, mérite bien plus

notre compassion & nos soins, que notre mépris & notre haine.

Il ne se mettoit jamais dans le bain à une heure indue.] Dans ce seul trait il y a deux louanges considérables. La première regarde la tempérance. Car il y avoit des gens si dérégles, qu'ils se jettoient dans le bain avant & après le repas. On peut voir ce qui a été remarqué sur ce passage de la VI. Epitre du I. Livre d'Horace :

-----*crudi tumidique lavamur ;*

& la seconde regarde la bonté qu'Antonin avoit pour ses domestiques & ses Courtisans : car , en prenant toujours le bain à la même heure , ou plutôt à l'heure destinée pour le bain , qui étoit la huitième ou la neuvième heure , c'est-à-dire , à deux ou trois heures après midi , il suivoit leur commodité , & ne les obligeoit pas à rien déranger dans leur façon de vivre ordinaire.

Il n'aimoit pas à bâtir.] Antonin veut donner par-là une grande louange à son pere. Cependant, je ne fais si c'est plutôt un défaut qu'une vertu dans un Prince d'aimer les bâtimens. S'il en est des Prin-

ces comme des particuliers, qui se détruisent en construisant, pour me servir de ce mot de Lucullus, c'est un défaut sans contredit; mais si cela n'est point, & que même un Prince qui bâtit, répande par-là ses richesses dans tout son État, & les distribue à une infinité de gens qui n'y auroient aucune part sans leur travail, c'est une vertu. Cependant je remarquerai qu'ici Antonin parle des bâtimens que les Princes font pour leur usage, & non pas de ceux qu'ils font pour le public. Car ces derniers ont toujours été loués de tout le monde. Antonin-le-Pieux ne bâtit qu'un palais à Lorium, où il avoit été élevé; mais il fit plusieurs édifices publics à Rome & ailleurs.

Ni délicat pour sa bouche.] L'expression Grecque est remarquable : *Il n'étoit ni inventif pour le manger, &c.* C'est-à-dire, qu'il n'employoit ni son tems, ni son esprit à inventer de nouveaux ragoûts. Antonin se moque par-là de certains Princes qui, uniquement oecupés du soin de leur table, ne travailloient qu'à y raffiner & à devenir plus habiles en sauces que leurs Officiers mêmes.

XVII. *Je dois remercier Dieu.*] Ce Chapitre est très-remarquable. Voilà Antonin persuadé que tout le bien que les hommes peuvent faire vient de Dieu, & qu'ils ne peuvent rien par eux-mêmes.

Une bonne sœur.] Annia-Cornificia, qui fut mariée à Quadratus.

Et tout ce qu'on peut souhaiter de bon.]

Antonin parle ainsi, parce qu'il n'y a rien de plus ordinaire aux hommes que de demander à Dieu des choses qui leur sont mauvaises. Aussi Socrate n'approuvoit rien tant que cette prière des Lacédémoniens : *Grand Dieu, donnez-nous les choses qui nous sont bonnes, quoique nous ne vous les demandions pas, & refusez-nous celles qui nous sont mauvaises, quoique nous vous les demandions.*

De ce que je n'ai pas été élevé plus long-tems auprès de la concubine de mon aïeul.] Il y a là une honnêteté & une bienséance merveilleses. Antonin remercie les Dieux de ce qu'il n'a pas été long-tems auprès de la concubine de son aïeul, parce que les mauvais exemples domestiques sont pernicieux aux enfans. Dès leurs plus

tendres années, on ne leur doit rien faire voir que de sage & de saint. Quoique le concubinage fût permis ou souffert, il étoit pourtant honteux dès le tems même de Numa, qui, par cette raison, défendit aux concubines de toucher à l'autel de Junon, & ordonna à celles qui en approcheroient d'immoler tout échevelées une brebis, pour réparer cette profanation.

Qu'il n'aura pas besoin ni de gardes, ni d'habits d'or & de pourpre.] La véritable grandeur des Princes ne consiste ni dans leurs gardes, ni dans toute la pompe qui les environne & qui les suit. Elevés au dessus des autres hommes, ils ne peuvent croître qu'en se rabaissant, & ils ne sont jamais si sûrs de leur grandeur, que quand ils la quittent.

Ni d'avoir la nuit dans son Palais de ces flambeaux soutenus par des statues.] Antonin parle ici des statues qui étoient dans les palais des Princes & des grands Seigneurs, & qui soutenoient de grands flambeaux pour éclairer pendant la nuit. Cette sorte de magnificence étoit fort ancienne : car Homere en parle dans le v 11. Liv. de l'Odyssée.

sée, en décrivant le palais d'Alcinoüs : *Il y avoit sur de magnifiques pedestaux de jeunes enfans d'or, qui tenoient dans leurs mains des flambeaux pour éclairer pendant la nuit ceux qui étoient à table. C'est ce passage que Lucrece a traduit dans ces beaux vers du I. Livre :*

*Si non aurea sunt juvenum simulacra per
ædes ,
Lampadas igniferas manibus retinentia
dextris ,
Lumina nocturnis epulis ut suppeditentur.*

Mais qu'il peut être habillé simplement, & vivre en tout comme un particulier, &c. Car c'est ce qu'Antonin-le-Pieux pratiquoit parfaitement. Capitolin dit de lui : Imperatorium fastigium ad summam civilitatem deduxit. Nec omnino quidquam de vitæ privatae qualitate mutavit. Il civilisa, s'il faut ainsi dire, la majesté de l'Empire, & mena toujours la vie d'un simple particulier, sans y rien changer. Cependant jamais Empereur n'eut plus de majesté ni plus d'autorité auprès des étrangers mêmes : sans troupes

& sans places fortes, il donnoit ses ordres aux Rois, & les Rois lui obéissoient.

Que j'ai un frere.] Il parle de Lucius-Verus, son frere d'adoption, & avec qui il avoit partagé l'Empire. Il loue les bonnes mœurs de ce frere, & la complaisance qu'il avoit pour lui, parce qu'en effet Verus se contrefit les premieres années, lui témoigna beaucoup de tendresse, & lui rendit tous les respects qu'il auroit pu attendre, je ne dis pas d'un Prince, mais d'un sujet. Il parut aussi assez attaché à la Philosophie. Antonin dissimula toujours les débauches où il tomba dans la suite, ou les imputa à sa jeunesse, & voulut même les excuser. Il ne faut donc pas s'étonner qu'après sa mort il ait voulu couvrir des fautes qu'il avoit si bien cachées durant sa vie. Capitolin lui donne sur cela cette belle louange : *Tantæ autem sanctitatis fuit Marcus, ut Veri vitia & celaverit & defenderit, quum ei vehementissimè displicerent.* La sainteté d'Antonin étoit si grande, qu'il cacha toujours les vices de son frere, & les excusa, quoiqu'ils lui déplussent extrêmement. Mais, dira-t-on, la sincérité

& la piété ne sont-elles pas un peu blessées dans ce remerciement qu'il fait aux Dieux ? Point du tout. Quand les hommes, simples comme Antonin, viennent à perdre un homme avec qui ils ont vécu, qu'ils ont aimé, & dont ils sont mécontents, tout leur ressentiment & toute la haine qu'ils avoient pour lui, s'enferment dans le même tombeau, & leur première tendresse se réveille & se renouvelle. Cela est naturel, & il y a peu de gens qui ne puissent l'avoir éprouvé.

Des enfans de corps & d'esprit bienfaits.]
 Antonin avoit eu de Faustine trois fils, Commode, Verus & Antonin; & trois, ou selon d'autres, quatre filles, Lucille & Fadilla : on ignore le nom des deux dernières. Tous ces enfans étoient fort beaux & fort bien faits. Lucille étoit, comme sa mère, un prodige de beauté, & Commode étoit le plus beau Prince du monde. Antonin ignoroit alors les défordres de sa fille, & son fils ne se corrompit qu'après sa mort.

De n'avoir pas permis que j'aie fait un plus grand progrès dans la Rhétorique &

dans la Poétique.] Les Stoïciens méprisoient toutes ces sciences, & les regardoient comme des choses vaines qui ne sont que pour l'ostentation, & qui éloignent les hommes du chemin qu'ils doivent suivre, & qui mene à Dieu. Dans leurs principes, comme dans les nôtres, il n'y a qu'une chose nécessaire, & qui nous doive occuper.

De sorte qu'il n'a pas tenu à eux, à leurs inspirations, ni à leurs conseils.] Antonin reconnoît ici que Dieu agit incessamment en nous, ou par des mouvemens secrets, ou par des conseils qu'il nous donne ; de sorte que quand nous faisons le mal, nous refusons ses lumieres, & rejettons son secours.

De ce que je n'ai pas obéi à leurs ordres & à leurs préceptes.] Ce passage est beau, & Antonin marque par-là qu'il sentoît bien ce que Dieu fait pour les hommes. Dieu ne se contente pas de les avertir ; de simples avertissemens ne satisferoient pas sa tendresse : ils marqueroient une sorte d'indifférence que Dieu n'a point ; il nous donne des ordres & des préceptes, &

c'est ainsi que les peres en usent envers leurs enfans.

Qu'un corps aussi foible & aussi valétudinaire que le mien.] Dans sa jeunesse il étoit assez robuste; car il combattoit armé, & tuoit à la chasse les plus grands sangliers. Mais son application aux affaires & à l'étude, son austérité & ses abstinences le rendirent si infirme, qu'il n'eut pas un moment de santé pendant son regne. Aussi l'Empereur Julien le représente dans ses Césars, les yeux enfoncés, les joues tirées, & le corps aussi luisant & aussi transparent que l'air le plus pur.

Avec Benedicta & avec Theodotus.] Ces deux personnes sont également inconnues. C'étoient apparemment de ces personnes corrompues, dont les Cours des Empereurs étoient ordinairement pleines.

Qu'ayant été souvent en colere contre Rusticus, je n'ai rien fait.] Antonin reconnoît que ce n'est que par le secours de Dieu qu'il s'est modéré dans sa colere (ce qui mérite d'être remarqué,) & il l'en remercie comme d'un fort grand bonheur. En effet, la colere est, de toutes les pas-

sions, celle qui précipite les Princes dans les malheurs les plus terribles.

Que je ne suis jamais tombé dans la nécessité de recevoir ce même secours des autres.]

Antonin ne se contente pas de reconnoître que c'est par un bienfait de Dieu qu'il a toujours eu de quoi assister les pauvres ; il ajoute que c'est par une grace particulière qu'il n'est pas tombé dans la même nécessité. Car il étoit convaincu que la pauvreté & les richesses sont également des dons de Dieu, qui les distribue comme il lui plaît, & à qui il lui plaît.

Que j'ai une femme si douce & si complaisante, pleine de tendresse pour moi, & d'une merveilleuse simplicité de mœurs.] Antonin ne connut jamais les dérèglemens de sa femme ; & cela ne doit pas paroître bien surprenant, si l'on considère, d'un côté, la simplicité d'Antonin, & de l'autre, l'esprit de Faustine, qui n'avoit pas moins d'adresse que de beauté, & qui avoit pris l'Empereur par toutes les démonstrations extérieures d'une tendresse qui paroissoit d'autant plus grande, qu'elle étoit fausse. La moitié moins auroit suffi pour trom-

per un homme beaucoup plus défiant & plus soupçonneux qu'Antonin. Si après cela on s'opiniâtre à s'étonner de cette ignorance, j'y consens, persuadé que tel s'en étonne qui est encore dans le même cas. Car tout est plein de ces exemples, & il n'y a rien dont les femmes soient plus capables, que de cette dissimulation. On pourroit dire qu'Antonin ne s'excuse pas sur cette ignorance dans les Césars de l'Empereur Julien ; car il ne pousse le reproche qu'on lui fait d'avoir trop aimé une débauchée, que par cette maxime d'Achille dans le ix. Livre de l'Illiade : *Tout homme de bien & de bon sens aime sa femme, & en a soin ;* & par l'exemple de ses prédécesseurs, qui avoient fait les mêmes honneurs à leurs femmes, quoiqu'elles n'eussent pas été plus sages. Mais apparemment que Julien a été bien aise de donner ce tour à la défense d'Antonin, afin de trouver moyen d'envelopper dans cette satire la femme d'Adrien, celle de Vespasien, & celle d'Auguste même.

Que j'ai trouvé des précepteurs habiles

pour mes enfans.] Hérodien n'a pas oublié de marquer, au commencement de son histoire, que le principal soin d'Antonin fut de chercher par-tout les plus savans hommes, pour les mettre auprès de ses enfans. Il donna à Commode Onesicritus, Antistius-Capella, Attejus-Sanctus pour Précepteurs, & pour Gouverneur Pitholaüs.

C'est que dans mes songes ils m'ont enseigné des remedes pour mes maux.] Rien n'est plus commun dans les Anciens que les remedes indiqués aux malades dans leurs songes ; & cela étoit si généralement reçu dans l'Antiquité, qu'on alloit coucher dans les Temples, croyant que les Dieux se communiquoient là plus volontiers, & révéloient aux malades, pendant leur sommeil, les choses qui pouvoient opérer leur guérison. Et c'est le reproche qu'Isaïe fait aux Païens : *In sepulcris & specubus dormiunt propter somnia. Ils couchent dans les tombeaux & dans les cavernes de leurs Idoles, pour avoir des songes.* Mais je ne m'arrêteroïs pas beaucoup aux coutumes des peuples toujours crédules &

superstitieux, si des gens très-sages & très-dignes de foi n'avoient parlé de ce qui leur étoit arrivé dans leurs songes, d'une maniere qui ne permet presque pas d'en douter. Aristide témoigne qu'il a été très-souvent guéri par des remedes qui lui avoient été révélés en songe. Synesius assure que, par le même secours, il avoit évité de très-grands dangers. On fait ce que Socrate dit de ses songes. Mais, dit-on, les songes ne sont que des illusions qui naissent des vapeurs de l'estomac, & l'Écriture sainte nous défend d'y croire. Cela est vrai de la plupart des songes; mais cela n'empêche pas qu'il n'y en ait de véritables, & nous n'en saurions douter. Ce sont les songes que Dieu envoie comme il lui plaît, & à qui il lui plaît. Aussi l'Auteur de l'Ecclésiastique dit : *Nisi ab Altissimo fuerit emissa visitatio, ne dederis in illis cor tuum? multos enim errare fecerunt somnia, & exciderunt sperantes in illis. Si les songes ne sont envoyés de Dieu, n'y mets point ton cœur: car ils ont trompé une infinité de gens; & ceux qui s'y sont attendus, ont été déçus dans leurs espérances.*

Homere

Homere avoit reconnu cette vérité, quand il disoit :

Il y a des songes qui viennent de Dieu.

Comme cela m'arriva à Gayette & à Chryse.] Je ne doute pas que ce ne soit le véritable sens de ce passage, que de sçavans hommes ont voulu corriger de vingt façons, toutes indignes d'Antonin. Chryse étoit une ville de la Troade, & sous la protection d'Apollon. Il en est parlé dans Homere.

Je ne suis tombé entre les mains d'aucun Sophiste.] Ce bonheur est d'autant plus grand, qu'il y avoit beaucoup de Sophistes parmi les Stoïciens. Car la plupart de ces Philosophes, en voulant toujours dire quelque chose de nouveau, & contrarier les autres, tomboient le plus souvent dans des sophismes & des absurdités. On n'a qu'à lire les Traités que Plutarque a faits sur cette matiere.

Ni à vouloir pénétrer dans la connoissance des choses célestes.] Car il n'y a rien de plus éloigné de la véritable Philosophie, que cette connoissance, dont les hommes font tant les vains,

Que des Dieux & de la Fortune.] La Fortune n'est point ici cette Divinité aveugle dont tout le monde parle, & que personne ne connoît. C'est la destinée, le *fatum* des Stoïciens, c'est-à-dire, la providence divine, qui, selon ses vues éternelles, a réglé chaque chose, & lui a marqué son tems.

Ceci a été écrit dans le camp au pays des Quader.] Ce fut sans doute dans une des dernières expéditions d'Antonin, après la mort de Verus. Cette souscription & celle du Livre suivant sont bien remarquables : car elles nous apprennent le bon usage que cet Empereur faisoit de son tems dans ses expéditions les plus difficiles, & en présence même de l'ennemi.

Fin du premir Livre.



RÉFLEXIONS

MORALES

DE L'EMPEREUR
MARC ANTONIN.



LIVRE SECOND.

I. **I**L faut se dire le matin quand on se leve : Aujourd'hui j'aurai affaire à un importun, à un ingrat, à un brutal, à un fourbe, à un envieux, à un méchant homme. Tous ces vices ne viennent à ces gens-là, que de l'ignorance où ils sont du bien & du mal. Mais pour moi, qui, après avoir examiné la nature de l'un & de l'autre, ai connu que

le bien n'est autre chose que ce qui est honnête , & le mal que ce qui est honteux , & qui , après avoir soigneusement réfléchi sur la nature de ceux qui pêchent , ai vu qu'ils sont tous mes parens , non seulement par le sang , mais par l'esprit , & par cette portion de la Divinité dont ils sont participans , je ne ferois jamais ni être offensé par aucun d'eux , car il n'est pas en leur pouvoir de me faire tomber dans aucun vice ; ni me fâcher contre un homme qui m'est si proche , ou le haïr : car nous sommes nés pour nous aider les uns les autres , comme les pieds , les mains , les paupieres , les dents. Il est donc contre la nature de se nuire les uns aux autres , & c'est nuire que d'avoir de la haine ou de l'aversion.

II. Tout ce que je suis , c'est un

peu de chair, un peu d'esprit, & une ame. Quitte donc les livres ; ne te travaille plus tant ; tu n'en as pas le loisir ; mais reconnoissant que tu commences déjà à mourir, n'aie que du mépris pour cette chair qui n'est qu'un peu de sang mêlé avec de la poussiere, des os, une peau & un tissu de veines, de nerfs & d'arteres. Considere ensuite ce que c'est que tes esprits ; un vent qui n'est pas toujours le même, & que l'on attire & rejette incessamment par la respiration. Il ne reste que la troisieme partie, qui est l'ame. Fais donc réflexion : Tu es vieux ; ne souffre plus qu'elle soit esclave, ne souffre plus qu'elle soit emportée par des mouvemens contraires à sa nature, comme une marionnette est remuée par des ressorts étrangers. Ne souffre plus qu'elle

se fâche de ce que les destinées lui ont envoyé , ni qu'elle veuille éviter ce qu'elles lui préparent.

III. Tout ce qui vient des Dieux , porte les marques de leur providence ; ce que l'on impute même au hafard & à la fortune , se fait , ou par la nature , ou par la liaison & l'enchaînement des causes que la Providence régit ; toutes choses prennent de-là leur cours. De plus , il y a une nécessité absolue que tu ne faurois changer , & il en revient une utilité pour tout l'Univers , dont tu fais partie. Or , ce qui est utile au Tout , & qui contribue à sa conservation , est en même tems utile à chacune de ses parties , & l'Univers n'est pas moins conservé & entretenu par les divers changemens des êtres composés , que par les changemens des élé-

de Marc Antonin. LIV. II. 319
mens. Que cela te suffise ; que ce
soient là tes maximes & tes regles :
mais défais-toi de cette soif insa-
tiable de livres , afin que tu ne for-
tes pas de la vie en murmurant ,
mais avec une véritable joie , &
en remerciant les Dieux de tout
ton cœur.

IV. Souviens-toi depuis quel tems
tu remets à faire ces réflexions , &
combien de fois tu as refusé de te
servir des occasions que les Dieux
t'ont présentées. Il est pourtant déjà
tems de connoître de quel monde
tu fais partie , & que tu es descendu
de cet Esprit qui gouverne l'Uni-
vers. Souviens-toi aussi que le tems
de ta vie est limité , & que si tu ne
t'en sers pour te rendre tranquille ,
il s'envolera , t'emportera avec lui ,
& ne reviendra jamais.

V. A toute heure applique-toi

fortement , & comme homme & comme Romain , à faire avec gravité , avec douceur , avec liberté & avec justice tout ce que tu fais , & à éloigner toutes les autres pensées qui pourroient t'en détourner. Or, le moyen le plus sûr de les éloigner , c'est de faire chaque action comme si elle devoit être la dernière de ta vie , sans témérité , sans aucune révolte contre la raison , sans déguisement , sans amour-propre , & avec un parfait acquiescement aux ordres des Dieux. Tu vois le petit nombre de choses qu'on a à pratiquer pour mener une vie heureuse & divine : car les Dieux ne demanderont rien davantage à celui qui suivra ces règles.

VI. Tu te déshonores , mon ame , tu te déshonores : cepen-

dant, tu n'auras pas toujours le tems de t'honorer toi-même : car la vie de chacun s'enfuit , & la tienne s'est presque entièrement écoulée, pendant que tu négliges d'avoir du respect pour toi, & que tu fais consister ta félicité dans les jugemens des autres.

VII. Pourquoi les choses du dehors t'occuperoient-elles ? Fais-toi du loisir pour apprendre quelque chose de bon & d'honnête , & cesse de courir çà & là , comme si tu étois agité par un tourbillon. Il y a encore un autre abus à éviter : c'est que la plupart des actions de ceux qui travaillent le plus en ce monde , ne sont qu'une laborieuse oisiveté , & des niaiseries d'enfant , parce qu'ils n'ont pas un but certain , auquel ils dirigent toutes leurs pensées & tous leurs efforts.

VIII. Il arrive bien difficilement qu'on soit malheureux pour ne pas favoir ce qui se passe dans le cœur des autres : mais il est impossible qu'on ne le soit , si l'on ignore ce qui se passe dans son propre cœur.

IX. Il faut avoir toujours devant les yeux quelle est la nature de l'Univers , & quelle est la tienne ; quel rapport a celle-ci avec celle-là , & quelle partie de quel tout elle est , & se souvenir qu'il n'y a personne qui puisse t'empêcher de dire & de faire des choses convenables à cette nature , dont tu es une portion.

X. Théophraste , dans la comparaison qu'il a faite des péchés , autant qu'il est possible de les comparer , en suivant les vues générales , décide en grand Philosophe , que ceux qui viennent de la con-

cupifcence , font plus grands que ceux qui viennent de la colere : car celui que la colere fait agir , semble réfister à fa raifon , malgré lui , & avec une fecrette douleur : mais celui qui obéit à fa concupifcence , vaincu par la volupté , paroît plus intempérant & plus efféminé dans fes fautes. C'eft donc avec beaucoup de raifon , & avec une vérité qui fait honneur à la Philofophie , qu'il a ajouté que le crime qu'on fait avec plaifir , eft plus grand & plus puniffable que celui qu'on fait avec douleur & avec trifteffe. En effet, celui qui eft en colere , refsemble beaucoup plus à un homme qui a reçu quelque offenfe , & que fa douleur force à fe venger ; au lieu que le voluptueux fe porte de fon propre mouvement à l'injuftice , pour affouvir fa paffion.

XI. Fais & pense chaque chose, comme pouvant sortir de la vie à chaque moment. S'il y a des Dieux, ce n'est pas une chose bien fâcheuse que de quitter le monde, car ils ne te feront aucun mal; & s'il n'y en a point, ou qu'ils ne se mêlent pas des affaires des hommes, qu'ai-je affaire de vivre dans un monde sans Providence & sans Dieux? Mais il y a des Dieux, & ils ont soin des hommes; & ils ont donné à chacun le pouvoir de s'empêcher de tomber dans de véritables maux: & si dans toutes les autres choses qui arrivent nécessairement, il y avoit aussi des maux qui fussent de ce nombre, les Dieux y auroient pourvu, & nous auroient donné les moyens de les éviter: mais ce qui ne peut même rendre l'homme pire qu'il n'est, comment pour-

roit-il rendre la vie de l'homme plus malheureuse ? Car si la nature avoit souffert ce désordre , ce seroit donc , ou parce qu'elle l'auroit ignoré , ou parce que l'ayant connu , elle n'auroit pu ni le corriger , ni le prévenir. Or , il est absurde de penser que la nature qui gouverne le monde , ait fait ou par ignorance , ou par impuissance , une si lourde faute , que de permettre que les biens & les maux arrivent indifféremment & sans distinction , aux bons & aux méchans : la mort & la vie , l'honneur & le déshonneur , la douleur & le plaisir , la pauvreté & les richesses ; toutes ces choses n'étant par elles-mêmes ni honteuses , ni honnêtes , arrivent également aux bons & aux méchans. Elles ne peuvent donc être ni de véritables maux , ni de véritables biens.

XII. Il est d'une nature intelligente de penser avec quelle vitesse tout s'évanouit ; que l'Univers absorbe bientôt tout les corps , & que le tems en efface incontinent la mémoire ; quels sont tous les objets sensibles , & particulièrement ceux qui nous attirent par la volupté , ou qui nous rebutent par la douleur ; & ceux auxquels l'orgueil des hommes a attaché un éclat si généralement vanté ; combien tous ces objets sont vils , méprifables , honteux , sujets à la corruption & à la mort même. Elle doit penser encore qui sont ceux dont les opinions & les suffrages donnent la réputation , & dispensent la gloire ; ce que c'est que la mort , & se souvenir que si l'on considère cette mort en la séparant dans son imagination des fauf-

ses idées qu'on y attache , on trouvera que ce n'est autre chose qu'un ouvrage de la nature. Or, de craindre un ouvrage de la nature, c'est être enfant ; & non seulement c'est un ouvrage de la nature , mais un ouvrage même qui lui est utile. Sur-tout elle doit bien considérer de quelle maniere l'homme est uni à la Divinité , par quel endroit il en fait partie, & ce que deviendra cette partie , quand elle aura quitté le corps.

XIII. Il n'y a rien de plus misérable qu'un homme qui veut tout connoître , & tout embrasser , & qui , non content de sonder les abymes de la terre , veut encore , par ses conjectures , pénétrer dans l'esprit des autres hommes , sans se souvenir qu'il lui doit suffire de connoître cette Divinité qu'il a au dedans de lui , & de lui rendre le culte

qui lui est dû. Le culte qu'elle demande , consiste à la tenir libre de passion , à la garantir de la témérité , & à faire qu'elle ne soit jamais fâchée de ce que font les Dieux ou les hommes : car ce que font les Dieux mérite nos respects , à cause de leurs vertus ; & ce que font les hommes mérite notre amour , à cause de la parenté qui est entre nous. Il arrive quelquefois aussi qu'il mérite en quelque manière notre compassion , à cause de l'ignorance où ils sont des biens & des maux : car cette ignorance est un aveuglement aussi pitoyable que celui qui empêche de discerner le blanc & le noir.

XIV. Quand tu aurois à vivre trois mille ans , & trente mille encore par-dessus , souviens-toi que l'on ne perd d'autre vie que celle

que l'on a, & qu'on n'a que celle qu'on doit perdre. Il n'y a donc point de différence entre la plus longue & la plus courte vie : car le tems présent est égal pour tout le monde, quoique celui qui est passé ne le soit pas. Or, le tems qu'on perd en perdant la vie, n'est qu'un moment : car personne ne peut perdre ni le passé, ni l'avenir. En effet, comment seroit-il possible d'ôter à quelqu'un ce qu'il n'a pas ? Il faut donc se souvenir de ces deux points; l'un, que de toute éternité toutes choses sont semblables, qu'elles sont toujours un cercle, & qu'il n'y a point de différence entre voir les mêmes choses pendant vingt ou trente ans, & les voir pendant un tems infini; & l'autre, que celui qui vit le plus long-tems, & celui qui meurt fort

jeune , font tous deux la même perte; car ils ne perdent que le tems présent, qui est le seul dont ils jouissent : personne , comme je l'ai déjà dit , ne pouvant jamais perdre ce qu'il n'a pas.

XV. Tout n'est qu'opinion. Cela est assez clairement prouvé par ce que Monime , Philosophe Cynique, en a écrit dans ses Ouvrages. L'utilité de ce qu'il dit est assez sensible , si on n'en prend que ce qui est conforme à la vérité.

XVI. L'ame de l'homme se déshonore en plusieurs manieres, dont voici les principales. Elle se déshonore , lorsqu'elle devient , autant qu'il est en son pouvoir , comme une espece d'abcès & d'enflure dans le corps du monde : car d'être fâché de ce qui arrive , c'est se retirer & se séparer de la natu-

re universelle, qui comprend & enferme en elle-même toutes les natures de tous les êtres particuliers. Elle se déshonore quand elle a de l'aversion pour quelqu'un, & qu'elle va contre lui pour lui nuire, comme cela arrive dans la colere. Elle se déshonore, lorsqu'elle se laisse vaincre par la volupté & par la douleur. Elle se déshonore, lorsqu'elle use de dissimulation, & que dans ses paroles, ou dans ses actions, elle emploie la feinte ou le mensonge. Elle se déshonore, lorsqu'elle ne rapporte à aucun but ses actions ni ses mouvemens, mais qu'elle agit témérairement, sans dessein & sans suite; car, jusques aux moindres choses, tout doit être rapporté à une fin: or, la fin que tout homme raisonnable doit se proposer, c'est de suivre la raison

& les loix de cet Univers, qui est la plus ancienne des Villes & des Républiques.

XVII. Tout le tems de la vie de l'homme n'est qu'un point ; la matiere dont il est composé, n'est qu'un changement continuel ; ses sens sont émouffés & incertains ; son corps n'est qu'une corruption ; l'esprit qui l'anime qu'un vent subtil ; sa fortune qu'une nuit obscure, & sa réputation qu'un fantôme. Pour tout dire, en un mot, ce qui est du corps a la rapidité d'un fleuve ; ce qui est de l'esprit, est une fumée & un songe ; la vie un combat perpétuel & un voyage dans une terre étrangere ; enfin, la réputation dont l'homme se flatte après sa mort, n'est qu'un oubli. Qu'est-ce donc qui peut le conduire heureusement dans une route si dif-

ficile? C'est la Philosophie seule. Cette Philosophie consiste à conserver son ame entiere & pure, toujours maîtresse de la volupté & de la douleur; à ne permettre jamais qu'elle fasse rien témérairement, qu'elle use de dissimulation, ni qu'elle s'éloigne de la vérité, & à faire en sorte qu'elle soit toujours suffisante à elle-même, qu'elle n'ait jamais besoin qu'un autre fasse quelque chose, ou qu'il ne la fasse pas; de plus, qu'elle reçoive tout ce qui lui arrive comme venant du même lieu d'où elle est sortie; qu'elle attende toujours la mort avec un esprit tranquille, & comme sachant bien que cette mort n'est autre chose que la dissolution des élémens dont chaque animal est composé. Car s'il n'arrive jamais rien de fâcheux aux élémens mê-

mes qui souffrent ces changemens continuels , & qui ne font que passer toujours de l'un à l'autre , pourquoi appréhenderoit-on la dissolution & le changement de tout le corps , puisque ce changement & cette dissolution sont selon la nature. Or , tout ce qui est selon la nature ne peut être un mal.

Ceci a été écrit à Carnunte.





REMARQUES

SUR

LE LIVRE SECOND.

QU'ILS sont tous mes parens, non-seulement par le sang, mais par l'esprit.] Car tous les hommes étant formés d'une même terre, & toutes les ames venant de la même source, il s'ensuit delà nécessairement qu'ils sont tous parens, & par le sang & par l'esprit, & plus encore par ce dernier que par l'autre.

Par cette portion de la Divinité, dont ils sont participans.] Les Stoïciens croyoient que l'ame étoit une partie de la Divinité, cômme si Dieu étoit un être divisible, & qui eût des parties. Les Manichéens renouvelèrent ensuite cette erreur, qui a été solidement réfutée par les Sts. Peres, qui ont enseigné que l'ame étoit une créature, & non pas une partie de Dieu :

Creaturam non partem Dei, ab illo factam, non de illo ; & cette doctrine est si bien établie, que ce langage des Stoïciens ne peut plus être dangereux, & que nous pouvons même nous en servir selon nos principes, en faisant entendre que notre ame est une portion de la Divinité, & une Divinité, par l'espérance que nous avons qu'elle en sera adoptée, comme dit St. Augustin : In ejus genus adoptandam mirabili dignatione gratiæ non parili dignitate naturæ.

Car il n'est pas en leur pouvoir de me faire tomber en aucun vice.] Il n'y a rien de plus vrai que ce principe, ni qui s'accorde mieux avec ce que J. C. nous a enseigné.

Et c'est nuire que d'avoir de la haine ou de l'aversion.] Cette conséquence est d'une vérité constante. Ce n'est pas l'exécution qui fait le mal, c'est la volonté. La Religion nous l'enseigne. C'est pourquoi Saint Jean dit que, quiconque hait son frere, est homicide, & qu'il demeure dans la mort. Epître I. C. III.

II. Quitte donc les livres, ne te travaille plus

plus tant , tu n'en as pas le loisir.] La plupart des hommes font pour les livres & pour les sciences , ce que Marthe fait dans l'Evangile pour préparer tout ce qui lui paroïssoit nécessaire. Ils s'empressent & se troublent dans le soin de beaucoup de choses : mais il n'y en a qu'une seule nécessaire ; & quand on la connoît , les livres sont inutiles ; & ce n'est pas tant un secours & une aide , qu'un obstacle & qu'un embarras.

Comme une marionnette est remuée par des ressorts étrangers.] Cette belle comparaison est prise du premier Livre des Loix de Platon , où un Athénien dit : Les passions font dans nos corps ce que les petites cordes font dans les marionnettes. Elles nous remuent , & nous font faire des mouvemens tout contraires , selon qu'elles sont opposées entre elles.

III. *Se fait par la nature , ou par la liaison & l'enchaînement des causes que la Providence régit.]* Antonin n'est pas de ceux qui opposent la nature à Dieu , & qui enseignent qu'elle produit tout au hasard & par elle-même , sans l'aide d'aucun esprit.

intelligent qui la gouverne ; en un mot ; qu'elle est l'ouvrage , & non pas l'instrument dont Dieu se sert. Cet Empereur reconnoît , au contraire , qu'elle obéit aux ordres du Souverain , & que dans tout ce qu'elle produit , elle suit les loix de la Providence. Ainsi cet *ou* du texte n'est pas une particule disjonctive , mais copulative. Elle explique la pensée d'Antonin , qui n'est point du tout de faire la nature indépendante ; mais servante & soumise , telle que la véritable Religion nous la donne , en nous enseignant que les cheveux de notre tête sont comptés , & qu'il n'en tombe pas un que par la volonté de Dieu.

De plus, il y a une nécessité absolue que tu ne saurois changer.] Cette absolue nécessité n'est point ici la fatale destinée , *fatum* : car la fatale destinée n'est que le décret de la Providence. Ainsi Antonin ne diroit que ce qu'il a déjà dit. Ce sage Empereur se dit à lui-même trois raisons qui doivent le porter à souffrir tout ce qui lui arrive. La première , qu'il y a une Providence qui gouverne tout , & qui par conséquent a soin des hommes ; la

seconde, que c'est une nécessité indispensable de souffrir ce qu'elle a ordonné ; & qu'ainsi il n'y a que la patience à opposer à cette nécessité absolue ; & la troisieme, que ce qui lui arrive, est utile à tout l'Univers, dont il est une petite partie : ce n'est donc pas un mal. Tout cela est fort bon pour un Païen : mais aujourd'hui nous avons de plus fortes & de meilleures raisons pour nous encourager à souffrir les maux de cette vie : car, sans les déguiser, & sans leur faire perdre leur nom, la Religion nous enseigne que nous devons être bien aises de souffrir, parce que nos souffrances ne peuvent jamais être comparées avec la gloire qu'elles produiront.

Que par les changemens des élémens.]

Car les Philosophes enseignent que la terre se change en eau, l'eau en air, l'air en feu, &c. Voyez la remarque sur le chapitre 48. du Livre IV.

Mais défais-toi de cette soif insatiable des livres, afin que tu ne sortes pas de la vie en murmurant.] Ceux qui sont si avides de science, & qui, en matiere de livres, ne disent jamais, *c'est assez*, ne peuvent pres-

que sortir de la vie sans murmure : car la mort les surprend toujours, & vient rompre quelque grand dessein, & il arrive alors inmanquablement ce que Salamon dit dans l'Ecclésiaste : *In multa sapientia multa fit indignatio ; & qui addit scientiam, addit & laborem* C. 1. v. ult.

IV. *Et combien de fois tu as refusé de te servir des occasions que les Dieux t'ont présentées.*] Nous avons encore plus de sujet qu'Antonin de nous faire ce reproche : car Dieu ne se lasse point de nous présenter les occasions de nous repentir ; il nous y exhorte sans cesse, & nous entendons tous les jours sa voix ; mais nous méprisons les richesses de sa patience, de sa bonté & de sa longue attente.

Il est pourtant déjà tems de connoître de quel monde tu fais partie.] C'est-à-dire, de connoître le rapport que la nature de ton corps a avec celle de l'Univers : car cette connoissance te préparera à n'être ni surpris ni étonné de quoi que ce soit qui lui arrive.

Et que tu es descendu.) C'est-à-dire, ton ame est descendue.

Et que si tu ne t'en fers pour te rendre tranquille.) Pour acquérir cette tranquillité pure, qui consiste à n'obéir à aucune passion, & à ne tomber dans aucun vice.

V. *Tu vois le petit nombre de choses qu'on a à pratiquer pour mener une vie heureuse & divine.*) Cela paroissoit peu de chose aux Stoïciens, qui avoient une grande idée des forces de la nature ; mais Antonin n'en jugeoit pas ainsi. Il reconnoissoit que les forces de la nature viennent de Dieu, & avec ce secours, qui ne manque jamais à ceux qui tâchent de faire le bien, il trouvoit tout facile.

VI. *Tu te déshonores mon ame.*) Cette expression est prise du cinquieme Livre des Loix de Platon, qui dit que personne n'honore son ame comme il faut. On peut voir ce qui est remarqué sur le chap. x'v de ce même Livre.

VII. *Fais-toi du loisir pour apprendre quelque chose de bon & d'hannête.*) Il dépend toujours de nous de nous faire ce loisir, & les affaires que nous alléguons ne seront pas une bonne excuse.

Et cesse de courir çà & là, comme si tu

étois agité par un tourbillon.) Rien ne peint mieux la vie des hommes qui tracassent toujours dans le monde, & vont & viennent sans savoir pourquoi, plus chargés de leur oisiveté, que de leurs affaires. Ennius a bien dit sur cette inquiétude vagabonde :

*Imus huc, hinc, illuc. Cum illuc ventum;
ire illinc lubet.*

*Incertè errat animus; præter propter vita;
vivitur.*

*Nous allons là, de là nous allons ailleurs;
& quand nous y sommes, il nous tarde d'en
partir. Notre esprit erre sans savoir où il va,
ni où il veut être, & la vie se passe ainsi sans
dessein & sans but.*

(Parce qu'ils n'ont pas un but certain.)
Les Stoïciens, à l'exemple de Socrate, se sont plus attachés que les autres Philosophes à faire voir que le fondement de la vertu & de tous les devoirs de la vie civile, consiste à avoir un but certain; & ce but étoit pour eux l'utilité publique, à laquelle ils disoient que le sage devoit

toujours viser, comme Antonin s'en explique dans la suite.

VIII. *Mais il est impossible qu'on ne le soit, si on ignore ce qui se passe dans son propre cœur.*) On peut appliquer à cela ce vers d'Homere, que Socrate avoit toujours dans la bouche :

Que tout ce qui se fait de bien & de mal pour nous, se fait chez nous.

& il s'en servoit pour détourner les hommes de toutes les sciences inutiles & de toutes les vaines curiosités, pour les porter à l'étude de la morale & au seul examen de leur propre cœur.

X. *Théophraste dans la comparaison.*) Voilà Antonin déclaré contre l'égalité des péchés que ceux de sa secte avoient toujours soutenue si opiniâtrément & avec tant d'injustice. Mais ce n'est pas la seule chose où il s'est éloigné des sentimens outrés des premiers Stoïciens.

XI. *Car ils ne te feront aucun mal.*) Comme les Stoïciens n'avoient aucune idée ni de peines ni de récompenses éternelles après la mort, & que le plus grand

caractere qu'ils reconnoissoient en Dieu ; étoit une bonté infinie , ils étoient persuadés qu'après cette vie on n'avoit rien à craindre, & que c'étoit une chose entièrement opposée à la nature de Dieu , de faire du mal. La véritable Religion a tiré les hommes d'une sécurité si pernicieuse , en leur apprenant que nul ne pourra subsister devant la justice de Dieu, si Dieu ne lui fait miséricorde.

Et ils ont donné à chacun le pouvoir de s'empêcher de tomber dans de véritables maux.) Car Antonin ne reconnoît pour véritables maux que les péchés & les vices ; & quand il dit que Dieu a donné le pouvoir de s'empêcher de tomber dans le vice, il s'éloigne encore du sentiment des autres Stoïciens , qui prétendoient que l'homme avoit, par lui-même, cette force sans le secours de Dieu. Mais quoique ce sentiment d'Antonin soit plus épuré que celui des autres Philosophes de la même secte , il pourroit encore induire à l'erreur que les Pélagiens adopterent ensuite , si on ne l'expliquoit favorablement. Car il sembleroit que cet Em-

pereur eût voulu dire, que Dieu ayant donné aux hommes le franc arbitre, ils peuvent éviter le mal, & faire le bien, par leur propre choix, & par leur seule volonté, sans aucun nouveau secours : ce qui est faux & impie ; & ce n'a pas été le sentiment d'Antonin, puisqu'il reconnoît ailleurs un nouveau secours à chaque moment & à chaque bonne action. Il a donc voulu dire que Dieu a donné à l'homme le pouvoir d'éviter le vice, & que ce pouvoir est entretenu & comme renouvelé à tous momens, & cela est conforme aux vérités que la Religion nous enseigne.

Car si la nature avoit souffert ce désordre) La Nature est ici cet esprit intelligent qui gouverne l'Univers, c'est-à-dire, Dieu.

Ou parce que l'ayant connu, elle n'auroit pu ni le corriger, ni le prévenir.) Antonin écrit ici pour réfuter certains Philosophes qui soutenoient que la matière étoit si foible & si corrompue, que Dieu n'avoit pu la rétablir. Ce sentiment est impie, &

les Saints Peres l'ont combattu dans leurs écrits.

Or il est absurde de penser que la Nature.)
Ce raisonnement est très-solide. Ou Dieu n'a pu empêcher ce désordre, ou il l'a ignoré. S'il l'a ignoré, il est aveugle ; ou si l'ayant connu, il n'a pas voulu y remédier, il est envieux ; & s'il ne l'a pu, il est impuissant. Or, on ne peut dire ni l'un ni l'autre sans un sacrilege horrible, & sans une détestable impiété.

Elles ne peuvent donc être ni de véritables maux, ni de véritables biens.) Cette conséquence est sûre, & la Religion nous enseigne cette vérité, que les maux produisent des biens infinis à ceux qui aiment Dieu, & que les biens sont une source de maux pour ceux qui n'ont pas la crainte.

XII. *Il est d'une nature intelligente.)*
Qu'il y a peu de ces natures intelligentes ! Si on pratiquoit ce qu'Antonin enseigne dans ce chapitre, on se procureroit une véritable liberté.

Et ceux auxquels l'orgueil des hommes a attaché un éclat si généralement vanté. Comme les dignités, les emplois, les charges,

la naissance , & toutes les autres choses dont les hommes sont si entêtés.

Qui sont ceux dont les opinions & les suffrages donnent la réputation , & dispensent la gloire.) Rien ne seroit plus propre à corriger un ambitieux , que de penser qui sont ceux dont il brigue les suffrages : car il auroit honte de sa bassesse & de sa lâcheté , de vouloir être estimé par des esclaves qu'il n'estime point , & qui ne sauroient légitimement s'estimer eux-mêmes.

En la séparant dans son imagination , des fausses idées qu'on y attache.) D'ordinaire les hommes ne craignent pas tant la mort , que l'appareil qui l'accompagne. Ils sont tous comme ces malades foibles , qui craignent plus les opérations de la chirurgie , quand ils voient déployer plusieurs instrumens.

Mais un ouvrage même qui lui est utile.) Car le monde ne s'entretient que par ces changemens , & on peut dire que nous ne vivons que par la mort : *Mortibus vivimus* , comme disoit un ancien.

XIII. *Veut encore , par ses conjectures ,*
P 6

pénétrer dans l'esprit des autres hommes:)

Antonin ne parle pas ici de la fausse vanité de ceux qui prétendent connoître les hommes par la physionomie. Il parle de la curiosité qui est naturelle à tous, & qui fait que nous travaillons bien plus à deviner ce que les autres pensent, qu'à favoir ce que nous pensons.

Il arrive quelquefois aussi qu'il mérite en quelque maniere notre compassion.) Antonin met cette restriction, *en quelque maniere*, pour ne pas choquer trop ouvertement le dogme des Stoïciens, *que la compassion est un vice*. Nous verrons ailleurs ce qu'il en pensoit.

XIV. *Quand tu aurois à vivre trois mille ans.)* Ce raisonnement d'Antonin est sûr. Il est absurde de dire qu'il y a un tems passé & un tems futur : c'est même une contradiction dans les termes. Il n'y a donc que le tems présent, & par conséquent la vie est égale pour tout le monde. Mais, dit-on, un jeune homme qui meurt à vingt ans, perd plus que celui qui meurt à quatre-vingts, car il perd l'espérance d'un avenir plus long.

Plaisante objection ! comme si la vie se mesuroit par l'espérance, c'est-à-dire, comme si on mesuroit une chose qui est, par une autre qui n'est point. D'ailleurs, peut-on faire la moindre comparaison des choses qu'on espere en cete vie, avec celles qu'on attend après la mort ? N'est-ce pas dans l'autre vie que subsistent véritablement les choses que nous ne voyons ici qu'en songe, & comme à travers d'épaisses ténèbres, qui les déguisent ou qui les cachent ? La mort ne peut donc que convertir en réalités toutes nos espérances, & c'est de quoi beaucoup de Philosophes Païens ont été très-perfuadés.

Quoique celui qui est passé, ne le soit pas.) Il ne l'est pas par le nombre, mais il l'est par l'existence : car il ne peut pas y avoir de différence de ce côté-là entre les choses qui ne sont plus, ou qui sont englouties dans un infini qui les rend égales. C'est pourquoi Saint Jérôme disoit fort bien : *Entre celui qui a vécu dix ans, & celui qui en a vécu mille, après qu'ils sont morts tous deux, tout le tems passé est égal. La seule différence qu'il y a, c'est que le vieil-*

l'ard est plus chargé de péchés que le jeune.
Epit. III. Car les péchés subsistent indépendamment du tems.

XV. *Tout n'est qu'opinion.*) Antonin veut dire que nos sens & nos lumières nous trompent, & que nous ne sommes émus & conduits que par l'opinion que nous avons des choses, & nullement par les choses mêmes. Ce qui est vrai. *Nous nous imaginons savoir, & nous ne savons rien, ou nous ne savons pas comme il faut.*

1. Cor. 8.

Monyme, Philosophe Cynique.) Disciple de Diogene & de Cratès.

Si on n'en prend que ce qui est conforme à la vérité.) Ce sage Empereur ajoute cela, pour donner aux esprits un antidote contre le poison répandu dans les Ouvrages de Monyme, qui, pour faire douter les hommes des vérités les plus constantes, rendoit sa these si générale, qu'il y renfermoit les choses spirituelles, & toute la Religion.

XVI. *L'ame de l'homme se déshonore en plusieurs manieres.*) Antonin a eu en vue le commencement du Livre V. des Loix

de Platon, qui dit que l'homme déshonore son ame, quand il s'occupe du soin d'amasser des richesses; quand il a pour elles de la complaisance; qu'il se croit tout permis, & qu'il s'abandonne aux voluptés, quand, au lieu de s'accuser de ses péchés, il les rejette sur les autres; quand il commet des actions qui doivent être suivies du repentir; quand il ne souffre pas courageusement les travaux, les blessures, &c. quand il estime cette vie comme un grand bien; quand il préfère la beauté à la vertu; car c'est préférer la terre au ciel; quand il ne fuit pas de tout son pouvoir ce que la loi condamne, & ne recherche pas ce qu'elle approuve, &c.

Elle se déshonore lorsqu'elle use de dissimulation, & que dans ses paroles ou dans ses actions elle emploie la feinte ou le mensonge.) Les Païens ont eu plus de respect pour la vérité, que beaucoup de Chrétiens, qui croient qu'il est permis d'user de feinte, de dissimulation & de mensonge. Cicéron dit, dans le III. Livre des Offices: *Ex omni vita simulatio & dissimu-*

latio tollenda est. La feinte & la dissimulation doivent être bannies de tout commerce. *Et ratio igitur postulat, ne quid insidiosè, ne quid simulatè, ne quid fallaciter.* La raison veut donc qu'on n'emploie jamais ni la fraude, ni la feinte, ni la surprise. Entre tous les Païens, même les plus corrompus & les plus aveugles, on n'en trouvera pas un seul qui se soit avisé de fau-
ver le mensonge & la mauvaise foi par le pernicious secours des équivoques, & des restrictions.

Qui est la plus ancienne des Villes & des Républiques.) Cet endroit me fait souvenir d'un beau passage de Plutarque, qui dit, en quelque endroit de ses Morales, que Dieu, qui a tout créé, qui est tout-puissant, souverainement juste, & ouvrier très-parfait, comme dit Pindare, a créé le monde comme une ville commune aux hommes & aux Dieux, afin qu'ils y habitent avec la justice & la vertu.

XVII. *Tout le tems de la vie de l'homme n'est qu'un point.*) On ne sauroit trouver quelque part que ce soit un plus beau

portrait de l'homme. Il est bien difficile de le bien lire & d'avoir encore de la vanité.

La matiere dont il est composé, n'est qu'un changement continuel.) C'est pourquoi Platon faisoit cette admirable définition de l'homme par rapport au corps : *L'homme est ce qui n'est point.* Je ne fais si tout le monde la goûtera : pour moi, j'en suis charmé. Socrate & les Platoniciens avoient puisé ce sentiment dans la doctrine de Parménide, qui avoit enseigné, que dans la nature, ou dans l'Univers, il y a deux parties; l'une inconstante, vagabonde, sujette au changement, & qui sans cesse est autrement, disposée; c'est-à-dire, la matiere, qu'il appelle par cette même raison, sujette à l'opinion; & l'autre toujours durable, incorruptible, toujours semblable à soi-même, & exempte de toute sorte de changement; en un mot, qui est toujours, & toujours une : & c'est la partie intelligente, c'est-à-dire, Dieu; & cela s'accorde parfaitement avec le nom que Dieu prend dans l'Ecriture sainte : *Je suis celui qui suis.*

Exod 3. 14. parce qu'à lui seul appartient proprement l'être permanent, & que toutes les autres choses changeant perpétuellement, & passant toujours d'un être à un autre, sont & ne sont pas.

Enfin la réputation dont l'homme se flatte après sa mort, n'est qu'un oubli.) Car la plus grande réputation comparée à l'éternité, n'est qu'un moment, & pas même un moment.

C'est la Philosophie seule.) La Philosophie, proprement prise, n'est que la connoissance des choses divines & humaines, la Religion.

Qu'elle soit toujours suffisante à elle-même.) Elle ne le peut sans le secours de Dieu.

Qu'elle n'ait jamais besoin qu'un autre fasse quelque chose, ou qu'il ne la fasse pas.) Antonin voudroit rendre l'homme sage trop indépendant, s'il parloit ici des choses temporelles, & des secours que les hommes se doivent les uns aux autres; aussi n'est-ce pas son sens; il ne parle que de ce qui regarde le véritable bonheur, qui ne sauroit jamais dépendre de l'action d'autrui.

Que cette mort n'est autre chose que la dissolution des élémens, dont chaque animal est composé.) C'étoit l'opinion des Platoniciens, qui l'avoient prise d'Empédocle, que la naissance & la durée des corps n'étoient que l'union & l'assemblage des premiers principes, & la mort leur séparation; & qu'ainsi, comme rien ne naissoit, c'est-à-dire, qu'il n'y avoit point de création nouvelle, rien ne périssoit non plus; il n'y avoit ni procréation de rien, ni réduction à rien; & cela est vrai pour la matiere, depuis que le monde a été tiré du néant.

Fin du second Livre.





RÉFLEXIONS

MORALES

DE L'EMPEREUR

MARC ANTONIN.



LIVRE TROISIEME.

NON - seulement il faut penser que notre vie se consume chaque jour, & devient plus courte ; mais encore , il faut considérer que si on vit long-tems , on n'est pas assuré de conserver la même force d'esprit & le jugement nécessaire pour la contemplation & pour l'intelligence des choses divines & humai-

nes: car, dès le moment qu'on tombe en enfance, on conserve bien les facultés de transpirer, de se nourrir, d'imaginer, de désirer, & toutes les autres de cette nature; mais de se servir de soi-même, de remplir ses devoirs, d'examiner la vérité de ses préjugés, & d'être en état de juger s'il est tems de quitter la vie; enfin, tout ce qui demande une raison mâle & bien exercée, tout cela est déjà éteint en nous. Il faut donc se hâter, non-seulement parce qu'on approche tous les jours plus près de la mort; mais aussi, parce que la connoissance & l'intelligence des choses nous abandonnent souvent avant que nous mourions.

II. Il faut considérer que les choses qui arrivent fortuitement, ou nécessairement aux êtres que la

nature produit, ont quelque chose d'agréable & de charmant, comme ces parties du pain, qui, dans le four s'entrouvrent & se séparent : car ces mêmes parties, que la force du feu a séparées & défunies contre le dessein du Boulanger, ne laissent pas de donner certaine grace au pain, & d'exciter à le manger. Tout de même les figues les plus mûres se rident & se fendent, & ce qui approche de la pourriture, donne de la beauté aux olives qui commencent à mûrir. Les épis qui baissent la tête, la férocité du lion, l'écume du sanglier, & plusieurs autres choses semblables, si on les regarde séparément, n'ont rien qui approche de la beauté : cependant, parce qu'elles accompagnent les êtres que la nature produit, elles leur donnent de l'agrément, & plai-

sent aux yeux. Par la même raison, si quelqu'un a l'esprit assez fort & assez profond pour contempler & connoître toutes les choses qui arrivent dans cet Univers, il n'en trouvera presque pas une, non pas même de celles qui arrivent en conséquence & à la suite des autres, qui n'ait ses graces particulieres, & qui ne serve à relever la beauté du tout dont elle fait partie. Ainsi, il ne verra pas avec moins de plaisir les bêtes féroces vivantes, qu'il les verroit dans les ouvrages des Statuaires & des Peintres. Il trouvera que les vieilles & les vieillards ont leur beauté aussi-bien que les jeunes gens, & il verra avec les mêmes yeux les uns & les autres. Enfin, il découvrira dans une infinité de semblables sujets, des beautés qui ne sont pas sensibles à tout

tout le monde , mais seulement à ceux qui sont accoutumés à la nature & à ses ouvrages.

III. Hypocrate , après avoir guéri plusieurs maladies , est mort lui-même de maladie. Ceux qui ont fait profession de prédire la mort aux autres , ont enfin subi leur destinée. Alexandre , Pompée , César , après avoir détruit de fond en comble tant de Villes , & défait tant de milliers d'hommes dans les combats , sont enfin morts à leur tour. Héraclite ayant si long-tems discouru sur l'embrasement qui devoit consumer le monde , a fini par les eaux qui ont rempli ses entrailles , & il est mort tout couvert de fumier. Démocrite est mort mangé des poux , & c'est une autre espèce de vermine qui a fait mourir Socrate.

A quoi aboutissent tous ces discours ? Tu t'es embarqué , tu as fait ta course ; tu es abordé où tu devois aller ; fors du vaisseau. Si tu en fors pour arriver à une autre vie , tu y trouveras des Dieux ; & si tu es privé de tout sentiment , tu cesseras d'être sous le joug des douleurs & des voluptés , & de servir à un vase si fort au dessous de ce que tu es : car ici , sans contredit , la partie qui sert est plus excellente , puisque c'est l'esprit , cette Divinité qui est au dedans de toi , au lieu que l'autre n'est que du sang & de la poussière.

IV. Ne consume point le tems qui te reste à vivre , à penser aux autres , quand cela n'est d'aucune utilité pour le public : car ces pensées te priveront d'une autre chose qui t'est plus importante ; je veux

dire, qu'ayant l'esprit occupé de ce que celui-ci, ou celui-là fait, pour quoi il le fait, de ce qu'il dit, de ce qu'il pense, ou de ce qu'il veut entreprendre; toutes ces choses te feront errer hors de toi-même, & t'empêcheront d'être attentif à conduire & à observer ta propre raison. Il faut donc éviter toutes les pensées vaines & inutiles, sur-tout celles que la curiosité & la malice font naître. Tu dois aussi t'accoutumer à ne penser aucune chose, sur quoi, si quelqu'un te demandoit tout d'un coup ce que tu penses, tu ne puisses répondre avec liberté, & sur le champ : je pensois cela & cela; afin que par-là tu fasses connoître que tu n'as rien dans le cœur qui ne soit pur, simple, bon, & qui ne convienne à un homme qui est né pour la société, qui rejette

entièrement les pensées de luxe & de volupté, qui méprise les vaines disputes, l'envie, les soupçons, & enfin, tout ce que tu ne pourrois avouer sans honte. Un homme comme celui-là, qui ne remet point de jour à autre à se rendre plus parfait, doit être regardé comme le Prêtre & comme le Ministre des Dieux, servant toujours la Divinité qui est consacrée au-dans de lui comme dans un temple. C'est cette Divinité propice qui le rend indomptable à la volupté, invulnérable à la douleur, insensible aux injures & aux violences, & inaccessible aux vices & à tous les desirs déréglés. C'est elle qui le rend un vaillant athlète dans le plus grand de tous les combats qu'il faut soutenir, pour ne se laisser vaincre par aucune de ses pas-

sions ; qui lui donne une justice , dont il est entièrement pénétré. C'est elle enfin , qui lui fait recevoir avec plaisir tout ce qui lui arrive par les ordres de la Providence , & qui l'occupant tout entier, ne lui laisse le tems de penser à ce que les autres pensent , disent ou font , que dans des nécessités pressantes , & lorsqu'il y va de l'intérêt du public. Car il ne s'occupe qu'à faire les choses qui sont de lui , & il ne pense qu'à celles qui lui sont assignées par la nature universelle. Il tâche de perfectionner la beauté de celles-là , & il est convaincu de la bonté de celles-ci. Car , ce qui est destiné à chacun , lui est convenable & utile , & tend avec lui à la même fin. Il se souvient qu'il y a une étroite union & parenté entre tous les êtres raisonnables , & qu'il

est de la nature de l'homme d'avoir soin de tous les hommes. Il ne recherche pas l'estime de tout le monde indifféremment, mais seulement de ceux qui vivent conformément à la nature ; & pour ceux qui vivent d'une autre maniere, il a toujours devant les yeux quels ils sont dans leur domestique, en public, le jour, la nuit, & dans quelles compagnies ils sont confondus, & pour ainsi dire, embourbés. Enfin, il ne fait aucun cas de plaire à des gens qui ne se plaisent pas à eux-mêmes.

V. Ne fais rien malgré toi, rien que tu ne rapportes à l'utilité publique, rien que tu n'aies auparavant bien examiné, & rien enfin par caprice, ou par passion. N'embellis point tes pensées par la beauté & l'élégance du discours ; évite de trop parler, & ne te mêle point de

de Marc Antonin. LIV. III. 367
beaucoup d'affaires. Que le Dieu,
qui est au dedans de toi, conduise
& gouverne un homme mâle, un
bon vieillard, un citoyen, un Ro-
main & un Empereur, qui s'est lui-
même si bien mis en état, qui n'at-
tend que le son de la trompette pour
sortir de la vie, sans aucun retarde-
ment. N'aie jamais recours au ser-
ment, ni au témoignage d'autrui,
pour confirmer tes paroles. Qu'il
paroisse toujours de la gaieté sur ton
visage. Accoutume-toi à te passer
du service des autres, & du repos
qu'ils te peuvent procurer. En un
mot, sois ferme & droit par toi-
même, & n'aie point d'autre ap-
pui.

VI. Si dans la vie, tu trouves
quelque chose de meilleur que la
justice, la vérité, la tempérance &
la force d'esprit, en un mot, qu'une

ame, contente d'elle-même dans tout ce qu'elle fait selon les regles de la raison, & satisfaite de sa destinée, dans tout ce qui lui arrive contre son gré ; si tu trouves, dis-je, quelque chose de meilleur, attache-toi de tout ton cœur à ce bien inestimable, & jouis de ce trésor que tu as trouvé. Mais si tu ne vois rien de meilleur que cette partie de la Divinité, qui a son temple au dedans de toi, qui se rend toujours la maîtresse de tous ses mouvemens, qui examine avec soin toutes ses pensées, qui, comme disoit Socrate, se délivre de la tyrannie des passions qui agitent les sens, qui est toujours soumise aux Dieux, & qui a toujours soin des hommes : si toutes les autres choses te paroissent petites & méprisables auprès d'elle, ne donne place à au-

de Marc Antonin. LIV. III. 369
cune : car t'y étant une fois soumis, il ne dépendra plus de toi de t'en défaire, pour t'attacher uniquement à ce bien qui t'est véritablement propre, & qui est à toi. Il n'est pas juste que rien d'étranger vienne tenir tête à ce véritable bien, qui est l'unique Auteur de la société & de la raison. Je dis, rien d'étranger, comme les applaudissemens du Peuple, les principautés, les richesses & les voluptés : car pour peu que nous donnions entrée à tout cela, & qu'il nous paroisse fortable, il prend d'abord le dessus, & nous entraîne avant que nous y prenions garde. Choisis donc librement & simplement tout ce qui te paroît le meilleur, & t'y attache de toutes tes forces. Ce qui est meilleur, c'est ce qui est utile, & voici une regle sûre pour le discerner.

Tout ce qui t'est utile , en tant que tu es animal raisonnable , c'est ce qu'il faut retenir ; & tout ce qui ne t'est utile qu'en tant que tu es simplement animal , c'est ce qu'il faut rejeter. Conserve seulement ton jugement libre & dégagé de toutes sortes de préjugés , afin qu'il puisse faire sûrement cette différence.

VII. Garde-toi bien d'estimer jamais comme utile une chose qui te forcera un jour à manquer de foi , à violer la pudeur , à haïr , soupçonner , ou maudire quelqu'un , à être dissimulé , à désirer des choses qui demandent des murailles ou des voiles pour être cachées. Celui qui n'estime que son ame , c'est - à - dire , son propre génie , & le sacré culte qu'on rend à ses vertus , ne fait rien qui sente la tragédie. Il ne s'aban-

donne point aux gémiffemens ; il ne demande , ni la folitude , ni le grand monde ; & ce qui eft encore plus confidérable , il vit fans crainte & fans defir. Il ne fe met point en peine quel tems il a encore à jouir de la vie ; il eft toujours prêt à la quitter , comme à faire toute autre action honnête & vertueufe ; enfin , fon unique foin , pendant qu'il eft fur la terre , c'eft de tenir toujours fon ame en état de faire tout ce qui eft propre à l'homme & utile à la fociété.

VIII. Dans l'ame d'un homme tempérant , & purgé de toutes les pañions , il n'y a jamais , ni meurtre , ni corruption cachée ; jamais la Parque ne le furprend , & ne tranche fa vie avant qu'elle foit complete , comme fi c'étoit un Comédien qui fe retirât avant qu'il

eût achevé de jouer sa piece. De plus , il n'y a ni bassesse , ni orgueil , rien de forcé , ni de déchiré , rien qui craigne la censure , ni qui cherche l'obscurité.

IX. Respekte & cultive ton imagination , car tout dépend d'elle , afin qu'elle n'engendre point dans ton esprit des opinions contraires à la nature , & indignes de la raison. Or , ce que la nature & la raison demandent , c'est que tu retiennes ton consentement , que tu aimes les hommes , & que tu obéisses aux Dieux. Rejettant donc tous autres soins , ne t'attache qu'à ces trois choses , & souviens-toi que le seul tems qu'on vit , c'est le présent , qui n'est qu'un point ; tout le reste du tems est , ou passé , ou incertain. La vie de chacun n'est donc qu'un moment ; le lieu où il a passé , qu'un

petit coin de terre ; & la réputation la plus durable, qu'une chimere qui s'évanouit bientôt, & qui passe successivement à des hommes, qui, mourant presque dès qu'ils sont nés, bien loin d'avoir le tems de connoître ceux qui sont morts avant eux, n'ont pas celui de se connoître eux-mêmes.

X. A toutes les regles que je t'ai données, tu peux encore ajouter celles-ci : c'est de faire toujours une définition, ou une description exacte de tout ce qui peut tomber dans la pensée, de sorte qu'on voie précisément la matiere, que l'on connoisse toutes ses parties séparément, & qu'on sache son véritable nom, & le nom des choses dont il est composé, & dans lesquelles il fera dissous. Car, il n'y a rien qui rende l'ame si grande, que d'exa-

miner, avec méthode & avec vérité, tout ce qui peut arriver dans la vie, & d'y faire une telle attention, que l'on connoisse d'abord quelle partie du monde cela regarde, à quel usage il est destiné, de quelle considération il est par rapport à l'Univers & par rapport à l'homme, qui est le citoyen de cette Ville céleste, dont toutes les autres Villes ne sont que comme les hôtelleries & les maisons. Qu'est-ce donc qui frappe présentement mon imagination ? de quoi est-il composé ? quel doit être le tems de sa durée ? quelle vertu faut-il lui opposer ? La douceur ? la force ? la vérité ? la fidélité ? la simplicité ? la frugalité ? la sagesse ? Sur chaque accident, il faut donc dire : cela vient de Dieu ; c'est une suite des causes établies par sa Providence, ou un effet du

hasard. C'est l'action d'un homme qui vient de même lieu que moi, qui participe à la même raison, & qui ignore ce qui est propre & convenable à sa nature. Mais moi, je ne l'ignore pas : c'est pourquoi je me comporte envers lui humainement & justement, suivant les loix naturelles de la société; & dans toutes les choses indifférentes, je tâche d'en juger de même, & de donner à chacune son véritable prix.

XI. Si tu fuis la droite raison dans tout ce que tu fais, & qu'il te fuffise de t'en acquitter avec soin, avec douceur & avec courage, sans y joindre rien d'étranger, & en conservant ton esprit pur & net, comme si tu devois le rendre sur l'heure; en un mot, si tu es uniquement appliqué à ce que tu fais,

fais rien craindre , & content de faire une action qui est selon la nature , & de dire la vérité en tout , tu vivras bien. Or , il n'y a personne qui puisse t'empêcher de le faire.

XII. Comme les Médecins tiennent toujours prêts sous la main tous les instrumens nécessaires pour les opérations imprévues qu'ils peuvent avoir à faire , aie de même tout prêts les préceptes qui te peuvent aider à connoître les choses divines & humaines , & à faire la plus petite chose , en te souvenant toujours du lien qui lie les unes avec les autres. Car tu ne feras jamais bien aucune chose purement humaine , si tu ne connois les rapports qu'elle a avec les choses divines ; ni aucune chose divine , si tu ne fais toutes les liaisons qu'elle a avec les choses humaines.

XIII. N'erre & ne tracasse pas davantage ; tu n'auras le tems de lire , ni les commentaires de ta vie , ni les faits des anciens Grecs & Romains , ni les recueils que tu as faits des anciens Auteurs , & que tu as mis à part pour t'en servir dans ta vieillesse. Hâte-toi donc de parvenir à ta fin , & renonçant à toutes tes vaines espérances , aide-toi toi-même , si tu as autant de soin de toi , qu'il t'est permis d'en avoir.

XIV. Les hommes ne savent pas toutes les différentes significations qu'ont ces mots , *dérober , semer , acheter , se reposer , voir ce qu'il faut faire* ; c'est ce qui ne se voit pas avec les yeux du corps , mais avec certains autres yeux.

XV. Nous avons un corps , une ame animale , & un esprit intelligent. Les sens appartiennent au

corps, les mouvemens & les appétits à l'ame, & les opinions à l'esprit. Imaginer quelque chose, se faire une image d'un objet, cela nous est commun avec les animaux; être remué & agité par ses passions, comme une marionnette par ses ressorts, cela nous est commun avec les bêtes les plus féroces, avec tous les efféminés & avec les monstres, comme Phalaris & Néron; suivre son esprit pour guide dans toutes les actions extérieures qui paroissent des devoirs utiles, cela aussi nous est commun avec les Athées, avec ceux qui abandonnent leur patrie, & avec ceux qui commettent toutes sortes de crimes quand leurs portes sont bien fermées. Si donc toutes ces choses nous sont communes avec tout ce que je viens de dire, la

seule qui reste, & qui est le propre de l'homme de bien, c'est d'aimer & d'embrasser tout ce qui lui arrive & qui lui est destiné; de ne point profaner, ni troubler par une foule d'imaginations & d'idées, ce génie, qui est consacré dans son cœur comme dans un temple; mais de se le conserver toujours propice, & de lui obéir comme à un Dieu, en ne disant jamais rien que de vrai, & en ne faisant rien que de juste. Que si tous les hommes s'opiniâtrent à ne vouloir pas croire qu'il vit simplement, modestement, & tranquillement, il ne se fâche pas contre eux, & il ne laisse pas de continuer le chemin qui le mène à la fin de sa vie, à laquelle il faut arriver pur, tranquille, libre, détaché de tout, en se conformant à sa destinée, sans violence, & de tout son cœur.



REMARKQUES

SUR

LE TROISIEME LIVRE.

I. NON seulement il faut penser que notre vie se consume chaque jour.) Antonin exhorte les hommes, par les motifs les plus pressans, à tout quitter, pour s'adonner entièrement à l'étude de la sagesse; avant que l'âge vienne leur ôter ou affoiblir leur raison.

Dès le moment qu'on tombe en enfance.)
Cela est fondé sur le proverbe qui ne se trouve que trop souvent véritable : *Vieillards deux fois enfans.*

Et d'être en état de juger s'il est tems de quitter la vie.) Les Stoïciens croyoient qu'il étoit d'un homme sage, de quitter la vie dans les nécessités pressantes, ou lorsqu'il se voyoit en état de ne pouvoir plus remplir ses devoirs. Il est étonnant

qu'Antonin n'ait pas réformé une opinion si injuste & si contraire à la raison & à la nature même, sur-tout Socrate lui ayant appris que Dieu nous a mis dans ce monde comme dans un poste que nous ne devons jamais quitter sans sa permission.

Il faut donc nous hâter.) Il veut dire qu'il faut se hâter de connoître & d'apprendre. Mais, dira-t-on, à quoi sert-il d'apprendre quand on est si près de la mort? Cela sert à ne pas la craindre, & à sortir de la vie avec plus de tranquillité.

II. *Il faut aussi considérer que les choses qui arrivent.*) Antonin combat ici le sentiment de ces athées, qui voyant dans la nature plusieurs choses qui leur paroissent ou difformes ou inutiles, ou même nuisibles, prétendent tirer de là des conséquences sûres, qu'il n'y a point de Dieu, ou que s'il y en a, il ne se mêle point du tout des affaires des hommes, & laisse aller le monde au hasard. Il leur apprend donc que ces mêmes choses ne sont rien moins que ce qu'ils prétendent,

& qu'elles ont leurs graces & leurs beautés, en ce qu'elles sont ou les suites ou les accompagnemens des êtres où elles se trouvent. Antonin n'a eu garde de tomber dans le ridicule des anciens Stoïciens, qui soutenoient qu'il n'y avoit rien d'inutile dans le monde; qu'une puce servoit à nous éveiller, & une souris à nous rendre soigneux, comme Chrysippe l'avoit écrit dans ses livres.

Ou fortuitement, ou nécessairement.) Antonin n'admet point de hasard. Il appelle nécessaires les choses qui sont toujours les suites des autres; & *fortuites*, celles qui arrivent ou contre le dessein de l'ouvrier, ou sans aucune nécessité apparente, quoiqu'elles viennent des causes que la Providence conduit.

Si quelqu'un a l'esprit assez fort & assez profond pour contempler & connoître.) En effet, il n'y a que les esprits profonds qui soient capables de parvenir à cette connoissance des causes & des effets des êtres que la nature produit.

Qu'il les verroit dans les ouvrages des Statuaires & des Peintres.) Aristote écrit,

dans le Chap. IV. de sa Poétique, que naturellement les hommes aiment si fort l'imitation, qu'ils voient dans la peinture, avec un très-grand plaisir, les objets qu'ils n'oseroient regarder dans la nature. Antonin a égard ici à cette vérité.

Il trouvera que les vieilles & les vieillards ont leur beauté.) Antonin a réduit ici dans ses justes bornes un sentiment outré des Philosophes de sa secte, qui préféroient la laideur & la vieillesse à la jeunesse & à la beauté, & qui soutenoient qu'il n'y avoit que cela d'aimable, & que l'amour qu'on avoit pour une laide personne, cessoit dès qu'elle devenoit belle. Ce paradoxe leur attiroit la raillerie des honnêtes gens, qui les comparoient à des moucherops qui fuient le bon vin, & qui n'aiment que le vinaigre.

III. *A fini par les eaux qui ont rempli ses entrailles, & est mort tout couvert de fumier.*) Héraclite étant hydropique, demanda à ses Médecins s'ils ne pourroient pas convertir cette inondation en sécheresse. Les Médecins lui ayant répondu qu'ils n'avoient aucun secret pour cela,

il se mit dans du fumier au Soleil ; croyant que la chaleur de ce fumier dissiperait l'eau dont il étoit plein. Ce remède ne réussit pas , & il mourut dans le fumier. Antonin lui donne ici un ridicule qui est bien sensible. Ce Philosophe s'amuse à discourir de l'embrasement du monde , chose très-éloignée , & qui ne le touche en rien , & il ne voit pas qu'il va périr par un déluge d'eau , dont il fera lui-même la source.

Démocrite est mort mangé des poux.) Antonin est le seul qui parle ainsi de la mort de Démocrite. L'opinion commune est qu'il se fit mourir lui-même , voyant que la vieillesse lui affoiblissoit l'esprit.

C'est une autre espèce de vermine qui a fait mourir Socrate.) Il parle des accusateurs de Socrate , & du peuple qui le fit mourir. J'ai vu des gens du monde qui étoient choqués de cette expression , & qui la traitoient de turlupinade. C'est leur faute ; rien n'est plus sérieux. Comme les Philosophes ont comparé les Tyrans aux lions & aux tigres , ils ont aussi comparé le peuple aux animaux les plus dégoûtans

de Marc Antonin. Liv. III. 383
dégoûtans & les plus vils; & il faut être
accoutumé à leur langage.

A quoi aboutissent tous ces discours ?)
Tout ce qu'Antonin vient de dire sent
l'homme qui craint la mort, & qui tâche
de se raffermir par des exemples. Or,
tous ces exemples sont inutiles, & ne font
rien à notre fait. Il n'est pas question de
savoir ce qui est arrivé aux autres. Il
s'agit de connoître que la vie étant un
voyage que les uns achevent plutôt, les
autres plus tard, quand on est au port,
il est ridicule de souhaiter d'être encore
le jouet des vents & des tempêtes. Voilà
le sens de cette demande : *A quoi aboutis-*
sent tous ces discours ?

IV. *Quand cela n'est d'aucune utilité*
pour le public.) Car nous devons em-
ployer toutes nos pensées & tous nos
talens à l'utilité publique, parce que ce
sont des dons de Dieu, & que, comme
dit Saint Paul, le S. Esprit n'a été donné
à chacun que pour ce qui est utile à tous. 1.
Cor. 12.

Ta propre raison.) C'est-à-dire, ton

Tome I.

R

esprit, ton ame, qui est ce que tu as de pur.

Tu dois aussi t'accoutumer à ne penser aucune chose, sur quoi si quelqu'un te demandoit, &c.) Ce précepte me paroît divin ; il n'y a que les Saints qui puissent le mettre en pratique. Et à quel degré de sainteté ne faut-il pas même être parvenu, pour pouvoir toujours dire tout ce que l'on pense, sans jamais rien dire dont on doive rougir ?

Doit être regardé comme le Prêtre & comme le Ministre des Dieux, servant toujours la Divinité.) Cette pensée est grande & noble, & les Chrétiens en pourroient faire aujourd'hui un heureux usage, s'ils vouloient se regarder comme les Prêtres & les Ministres du S. Esprit qui habite dans leurs cœurs, lui rendre le culte qui lui est dû, & ne l'affliger jamais par aucun désordre. Saint Pierre dit formellement que nous sommes le temple spirituel & les saints Prêtres pour offrir des victimes spirituelles. S. Pierre. 1. 1.

Il tâche de perfectionner la beauté de celles-là, & il est convaincu de la bonté de celles-

ci.) On ne peut rien voir de plus parfait. Voilà l'état où doit être un véritable Chrétien ; être convaincu que tout ce qui lui arrive, lui est bon, & travailler à faire que tout ce qui vient de lui, soit beau, c'est-à-dire, juste & agréable à Dieu.

Il ne recherche pas l'estime de tout le monde indifféremment.) Socrate prouve , dans le Criton , que ceux qui préfèrent l'estime du peuple à celle des Sages, corrompent cette partie d'eux-mêmes, qui ne vit que par la justice, & que l'injustice seule détruit. Mais pour bien savoir celui de qui nous devons rechercher l'estime, voici une règle qui ne trompe point : comme un athlète ne recherche pas l'approbation des spectateurs, mais celle de ses juges ; ainsi un véritable Chrétien, dont toute la vie n'est qu'un combat, n'attend pas sa louange des hommes, mais de Dieu.

Il a toujours devant les yeux quels ils sont dans leur domestique, en public, le jour, la nuit.) Si on suivoit bien cette idée d'Antonin, & qu'on examinât de près la vie de la plupart des hommes, on rougiroit

de leur estime, & on se consoleroit aisément de leur mépris.

Dans quelles compagnies ils sont confondus, & pour ainsi dire embourbés.) Antonin considère, avec raison, les méchantes compagnies comme des bourbiers, où la plupart des hommes achevent de se corrompre.

Il ne fait aucun cas de plaire à des gens qui ne se plaisent pas à eux-mêmes.) Je suis charmé de cette définition des fous & des vicieux : ils ne sauroient se plaire. On peut leur dire ce que Tiresias dit à Œdipe dans *Sophocle* : *Les gens de votre naturel sont insupportables à eux-mêmes.* En effet, le vice est une corruption de l'ame & une sédition intestine qui fait combattre le vicieux contre lui-même, le choque, le trouble, le travaille, ne lui laisse pas un seul moment de repos, & l'empêche de jouir même de ses prospérités apparentes.

V. *N'embellis point tes pensées par la beauté & l'élégance du discours.*) Chrysippe avoit écrit, dans le premier Livre de sa Rhétorique : *Non seulement il faut*

négliger la collision des voyelles, pour ne penser qu'à ce qui est plus grand & de plus grande importance ; mais il faut encore laisser passer certains défauts, & certaines obscurités, & faire même des solécismes dont d'autres rougiroient. Le même Philosophe disoit pourtant, dans un autre endroit du même Livre, que non seulement il falloit embellir son discours par des ornemens honnêtes & simples, mais qu'il falloit même avoir soin de ses gestes, de sa voix & de la composition du visage & des mains. Je ne fais si cette contradiction pourroit être accordée. Ce qu'il y a de certain, c'est que les Stoïciens méprisoient fort l'éloquence, & la croyoient indigne de faire les soins du sage, qui n'est, comme dit Epictète, *ni parole, ni diction.*

N'ait jamais recours au serment ni au témoignage d'autrui pour confirmer tes paroles.) Il n'y avoit presque que de l'orgueil dans les raisons qui portoient les Stoïciens à défendre le serment, & à condamner ceux qui avoient recours au témoignage d'autrui pour confirmer leurs

paroles. Car ils prétendoient que le sage méritoit d'être cru par lui seul, sans aucun serment. En effet, comme dit Eschyle, ce n'est pas le serment qui rend l'homme croyable, c'est l'homme qui rend croyable le serment. Mais la véritable Religion, qui nous enseigne à ne point jurer en vain, & pour des choses de néant, à cause de la sainteté & de la Majesté du nom de Dieu, & qui veut que nos paroles soient *oui* & *non*, nous enseigne aussi que le serment est permis & louable même en certaines occasions. C'est la fin des différends de tous les hommes, & Dieu même a bien voulu confirmer ses promesses par le serment. Ce qu'il y a à dire, c'est qu'il n'en faut user qu'avec beaucoup de retenue, & lorsqu'on ne peut s'en empêcher sans blesser la charité. Aussi Epictète ne l'avoit-il pas condamné absolument, car il s'étoit contenté de dire : *N'aie jamais recours au serment, si tu peux t'en empêcher ; & si tu ne le peux, ne t'en fers que le moins qu'il te sera possible.* Les Anciens remar-

de Marc Antonin. Liv. III. 391
quent qu'Hercule ne jura qu'une seule fois
dans toute sa vie.

En un mot, sois ferme & droit par toi-même, & n'aie point d'autre appui.) Cela est fort bon, d'empêcher les hommes de mettre leur confiance dans les créatures; mais en même-tems il faut enseigner à ne présumer rien d'eux-mêmes, & à n'attendre leur force que de Dieu; & c'étoit le sentiment d'Antonin, qui, en établissant le libre arbitre, n'ôtoit rien à la grace & au secours du ciel.

VI. Si dans la vie tu trouves quelque chose de meilleur.) Tout cet article me paroît admirable, & l'insinuation dont Antonin use, est bien plus efficace que les préceptes tout nuds. Car il n'y a rien que les hommes aiment tant que d'avoir la liberté de choisir. Il semble que Saint Paul ait voulu s'accommoder à cette inclination qui nous est si naturelle, quand il nous dit : *Epreuvez toutes choses, & retenez ce qui est bon.*

Tout ce qui t'est utile en tant que tu es animal raisonnable.) Que cette regle est belle, & de combien de faux plaisirs sé-

vreroit-elle les hommes , s'ils y faisoient réflexion !

VII. *Ne fais rien qui sente la Tragédie.*) C'est une expression pleine de force & de sens. C'est pour dire qu'il ne tombe jamais dans aucune de ces passions violentes & outrées qui regnent dans les Tragédies, & qu'il n'y ait en lui que simplicité & vérité.

VIII. *Dans l'ame d'un homme tempérant & purgé de toutes les passions.*) Purger les passions chez les Stoïciens, c'est-à-dire, les chasser, les emporter toutes sans qu'il en reste une seule. Mais Aristote entend par purger les passions, les réduire à la médiocrité, de manière qu'elles soient toujours soumises à la raison.

Jamais la Parque ne le surprend, ni ne tranche sa vie avant qu'elle soit complète.) En effet, il n'y a que nos passions vicieuses qui nous font croire que quand nous mourons, notre vie n'est pas encore complète. Cette réflexion d'Antonin, qui ne paroît rien d'abord, est très-judicieuse & très-solide.

Ni de déchiré.) Ce terme est expres-

fif. Il y a du déchiré dans un homme , quand il se fépare des autres hommes , & qu'il rompt le lien de la fociété. On peut voir le chap. 35. du Livre VIII.

I X. Respecte & cultive ton imagination.)

Car c'est l'imagination qui produit les opinions Ainsi on peut dire que c'est elle qui gouverne la vie des hommes. Par l'imagination, Antonin entend ici la partie supérieure de l'ame , l'esprit intelligent.

C'est que tu retiennes ton consentement.)

Car toutes les choses terrestres étant douteuses, incertaines, & entièrement inconnues à l'homme , le sage n'en doit point juger. Tout au plus il doit imiter la retenue des Philosophes Cyrénaïques, qui, abandonnant le dehors , & se renfermant uniquement dans leur sentiment, n'affuroient jamais d'une chose, *cela est*, & disoient toujours, *il semble*. Mais c'est ce qu'Antonin ne vouloit pas même se permettre, & avec raison : car dès que nous donnons lieu à ce seul *il semble*, c'en est assez pour nous rendre malheureux.

Et qui passe successivement à des hommes, qui mourant presque dès qu'ils sont nés , &c.) Ces

cinq ou six dernières lignes font une image admirable. Il y a une rapidité si grande, que l'imagination même ne sauroit presque l'égal.

X. *Cár il n'y a rien qui rende l'ame si grande.*) Ce n'est que la fausse opinion que nous avons des choses, qui nous rend inquiets, lâches, injustes & faciles à vaincre, par les douleurs comme par les voluptés. Au lieu que l'examen qu'Antonin recommande ici, nous faisant connoître véritablement ce que c'est qui nous arrive, nous apprend en même-tems à le mépriser.

Qu'est-ce donc qui fappe présentement mon imagination?) En donnant la règle, il donne en même-tems l'exemple & la met en pratique. Si sur chaque accident on suivoit cette méthode, on ne seroit plus l'esclave de ses passions.

Ou un effet du hasard.) C'est-à-dire, de ce qu'on appelle vulgairement le hasard, & qui n'est qu'une providence plus cachée. Cela a déjà été expliqué.

C'est l'action d'un homme.) Ce qu'un tel vient de me faire, &c. Antonin faisoit

de Marc Antonin. Liv. III. 395
ses réflexions sur chaque accident qui lui
arrivoit.

XI. *Tu vivras bien.*) Dans le langage
de Zénon , comme dans celui de Platon
& d'Aristote, *vivre bien*, c'est *vivre heureux*.

Or, il n'y a personne qui puisse l'empê-
cher de faire.) Cette conclusion est ad-
mirable. Antonin ne s'amuse pas à la
prouver , car c'est une vérité trop con-
stante.

XII. *Aie de même tout prêts les précep-
tes qui te peuvent aider.*) C'étoit la mé-
thode des Stoïciens. Ils enseignoient à
leurs disciples à réduire toute la morale
en préceptes & en maximes , afin qu'on
les eût toujours sous la main , pour s'en
servir dans les occasions.

*Du lien qui les lie les uns avec les au-
tres.*) Car la divinité , l'humanité sont si
naturellement & si essentiellement unies ,
qu'on ne peut connoître l'une sans l'autre ,
ni les séparer sans les ignorer toutes deux.
Le précepte qu'Antonin donne ici , est
un des plus importants de tout son Livre.
C'est le fondement de la justice & de
l'équité.

XIII. *Ni les Commentaires de ta vie.*) C'est ainsi que j'ai traduit *υπομνηματισαί* es, à cause de la suite. Car Antonin avoit fait l'histoire de sa vie, qu'il laissa à son fils. Ce Livre est perdu.

Hâte-toi donc de parvenir à ta fin.) La fin de l'homme c'est de servir à l'utilité publique, en faisant du bien, & en pratiquant les vertus. Mais les hommes font d'ordinaire, sur cette pratique, ce que les avarés font sur les richesses. Ils entassent préceptes sur préceptes, & ne s'en servent jamais.

Aide-toi toi-même, si tu as autant de soin de toi qu'il t'est permis d'en avoir.) Cela est fort bien dit. Nous attendons tout des autres, comme si rien ne dépendoit de nous : mais il faut s'aider. Toutes les lumières des autres ne nous sauvent point, il faut que nous travaillions nous-mêmes pour nous nourrir de la vérité.

Qu'il t'est permis d'en avoir.) Aujourd'hui nous devons dire, qu'il t'est ordonné d'en avoir.

XIV. *Les hommes ne savent pas toutes les différentes significations qu'ont les mots,*

dérober, semer, acheter.) Cet article est plus difficile à entendre qu'aucun de ceux que nous avons vus. Antonin veut dire que tous les mots ont véritablement une signification ordinaire & commune, qui étant marquée, s'il faut ainsi dire, au coin de l'usage, peut être apperçue des yeux du corps; de manière que chaque mot n'est pas plutôt prononcé, que chacun voit & entend, sans aucune réflexion, ce qu'il signifie; mais qu'outre cette signification, ils en ont encore d'autres, qui sont plus cachées, & qui ne peuvent être apperçues que par les yeux de l'esprit. Il n'y a que les spirituels qui les puissent entendre. Par exemple, tout le monde fait que *dérober* signifie *prendre le bien d'autrui*: mais peu de gens savent que se priver de la justice, induire les autres dans l'erreur, être médisant, impie, &c. sont autant de manières de *dérober*. On peut dire de même de tous les autres termes. Cette vérité est si importante, que ce n'est que l'ignorance où les hommes sont de toutes ces différentes significations de mots, qui a produit toutes les hérésies

qui ont déchiré l'Eglise. On a regardé les textes de l'Ecriture avec les yeux du corps, & point du tout avec ceux de l'esprit. Or, la lettre tue, & l'esprit seul vivifie.

XV. *Nous avons un corps, une ame animale, & un esprit intelligent.*) C'est la même division que Saint Paul fait dans une de ses Epitres : *Que votre esprit, votre ame & votre corps soient conservés sans tache pour l'avènement de votre Seigneur* 1. Thess. 5. L'ame n'est autre chose ici que l'ame inférieure & sensitive, & l'esprit est la source de nos volontés & de nos pensées. La division qu'Antonin fait dans cet article, me paroît admirable & d'une très-grande utilité.

Les sens appartiennent au corps.) Car les sens ne sont remués que par les esprits animaux, qui sont eux-mêmes des corps.

Les mouvemens & les appétits de l'ame.) Parce que c'est l'ame inférieure & sensitive qui desire, & qui est émue par les objets.

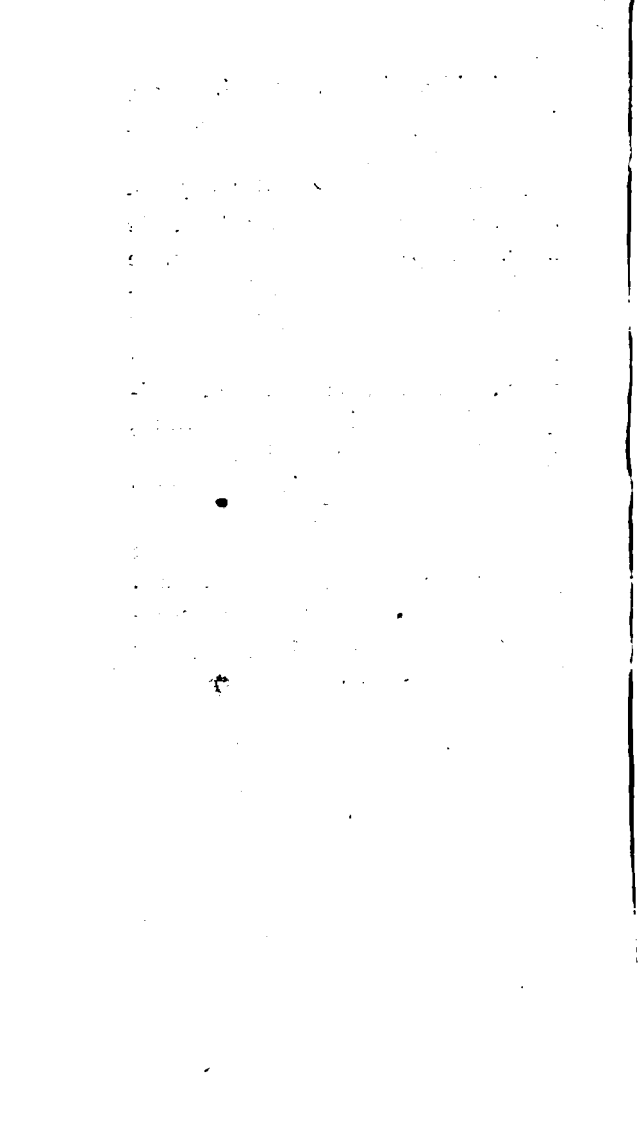
Et les opinions de l'esprit.) A l'esprit, c'est-à-dire, à l'ame supérieure & intel-

ligente, qui juge & qui donne ou refuse son consentement.

Suivre son esprit pour guide dans les actions extérieures qui paroissent des devoirs utiles.) Ce passage est remarquable. Ce n'est pas la pratique des devoirs qui constitue l'homme de bien, mais la fin qu'il se propose dans cette pratique. Car un athée, un traître, un débauché, pratiquent souvent tous les devoirs extérieurs, quand ils leur paroissent utiles.

De ne point profaner ni troubler par une foule d'imaginations & d'idées.) Dans cette foule d'imaginations & d'idées il ne peut y avoir que mensonge & que désordre. Or, le mensonge & le désordre sont incompatibles avec le Saint Esprit qui habite dans nos cœurs.

Fin du troisieme Livre.





RÉFLEXIONS

MORALES

DE L'EMPEREUR
MARC ANTONIN.



LIVRE QUATRIEME.

I. **Q**UAND la partie supérieure de nous-mêmes fuit sa nature, elle est disposée sur tous les accidens, de maniere qu'elle change d'objet sans peine, & va à ce qui est possible & qui lui est présenté. Car elle n'a aucune prédilection pour aucune chose du monde; & quand elle

se porte à ce qui lui a paru le meilleur, c'est toujours avec exception; & de tous les obstacles qui la traversent, elle en fait l'objet & la matière de son action, comme le feu qui se rend le maître de tout ce que l'on jette dedans. Des matières entassées éteindraient une petite lampe; mais un feu bien allumé & bien ardent se les rend propres, les consume dans un moment, & n'en devient que plus fort.

II. Ne fais jamais rien légèrement, & sans y employer toutes les règles de l'art.

III. Les hommes souhaitent des lieux de retraite à la campagne, sur le rivage de la mer, sur les montagnes; & c'est ce que tu souhaites toi-même avec beaucoup d'empressement. Or cela n'est pardon-

nable qu'aux ignorans. A toute heure n'est-il pas en ton pouvoir de te retirer au dedans de toi ? L'homme n'a nulle part de retraite plus tranquille, ni où il soit avec plus de liberté, que dans sa propre ame, sur-tout s'il a au dedans de lui de ces choses précieuses, qu'on n'a qu'à regarder pour être dans une parfaite tranquillité. J'appelle tranquillité le bon ordre & la bonne disposition de l'ame. Retire-toi donc souvent dans une si délicieuse retraite; reprends-y de nouvelles forces, & tâche de t'y rendre toi-même un homme nouveau; aies-y toujours sous ta main certaines maximes courtes & principales qui, se présentant à toi, suffiront à dissiper tous tes chagrins, & à te renvoyer en état de ne te fâcher d'aucune des choses que tu

vas retrouver dans le monde. Car de quoi te fâcherois-tu ? De la malice des hommes ? Si tu te souviens bien de cette vérité, que les animaux raisonnables sont nés les uns pour les autres ; que c'est une partie de la justice que de les supporter, & que c'est toujours malgré eux qu'ils pechent ; si tu penses combien de gens, qui ont eu des inimitiés capitales, des soupçons, des haines, des querelles, sont morts enfin & réduits en cendre, tu cesseras de te tourmenter. Mais peut-être seras-tu fâché des choses qui arriveront selon l'ordre de la nature universelle. Remets-toi d'abord dans l'esprit ce dilemme : ou c'est la providence qui règle tout, ou c'est le hasard ; ou pense même aux argumens par lesquels on t'a prouvé que l'Univers est comme une

Ville. Mais les choses purement corporelles te toucheront : tu n'as qu'à faire cette réflexion, que notre ame, quand elle s'est bien recueillie en elle-même, & qu'elle connoît bien son pouvoir, ne se mêle point du tout avec nos esprits tourmentés par la douleur, ou flattés par la volupté, & tu n'as qu'à appeler à ton secours tout ce que tu as oui dire de ces deux passions, & que tu as reçu pour vrai. Quoi donc, fera-ce le desir de la gloire qui te déchirera ? Pense avec quelle rapidité toutes choses tombent dans l'oubli ; remets-toi devant les yeux le chaos & l'abyme infini du tems qui te suit & qui te précède, la vanité des acclamations & des applaudissemens, l'inconstance & le peu de jugement du peuple qui croit te louer, la pe-

titeffe du lieu où se bornent toutes louanges : car toute la terre n'est qu'un point ; & tout ce qui est habité, n'en est qu'une très-petite partie. Combien se trouvera-t-il de gens dans ce petit coin de terre , qui te loueront ? & quelle efpece de gens fera-ce ? La feule chofe que tu as donc à faire, c'est de te retirer dans cette petite partie de toi-même, que je t'ai indiquée. Sur-tout, ne te tourmente point, & ne fois point opiniâtre ; mais fois libre, & regarde toutes chofes comme un homme mâle & fort, comme un citoyen & un mortel. Parmi les vérités & les maximes que tu dois avoir toujours devant les yeux, il ne faut pas oublier ces deux-ci ; la premiere, que les chofes ne touchent point d'elles-mêmes notre ame ; elles demeurent

dehors fort tranquilles ; & le trouble qui nous saisit , ne vient que du jugement que nous en faisons ; l'autre , que tout ce que tu vois va changer dans un moment , & ne sera plus ; & pour t'en convaincre , tu n'as qu'à penser à tous les changemens que tu as vus , & qui se sont faits en ta présence. En un mot , le monde n'est que changement , & la vie qu'opinion.

IV. Si l'intelligence nous est commune à tous , la raison qui nous rend animaux raisonnables , l'est aussi. Si la raison l'est , la raison qui ordonne ce qu'il faut faire & ce qu'il faut éviter , l'est encore. Cela étant , la loi est commune ; la loi étant commune nous sommes , donc concitoyens ; si nous sommes concitoyens , nous vivons donc sous une même police , & le monde est une

Ville par conséquent. Hé, sous quelle autre police que sous celle du monde pourroit-on croire que tous les hommes fussent généralement réunis ? Mais cette intelligence raisonnable & soumise à une même loi, d'où nous vient-elle ? est-ce de cette grande Ville, ou d'ailleurs ? Car comme tout ce que j'ai de terrestre vient d'une certaine terre, que ce que j'ai d'humide vient d'un autre certain élément, que ce que j'ai de spirituel vient de l'air, & que ce que j'ai de feu vient de sa source particulière, rien ne pouvant être fait de rien, ni se réduire à rien, il faut tout de même que cette intelligence vienne de quelque endroit.

V. La mort, comme la naissance, est un mystère de la nature. L'une est le mélange & l'union, & l'autre

l'autre la dissolution & la séparation des mêmes principes. Il n'y a rien là de honteux, car il n'y a rien qui ne soit propre à la nature de l'animal raisonnable, & conforme à l'ordre de sa constitution.

VI. Ces sortes de gens ne savent faire que de ces actions. Il y a une force majeure qui les entraîne; & ne vouloir pas que cela arrive, c'est ne vouloir pas que le figuier ait un lait amer. Enfin souviens-toi que dans un petit espace de tems ni un tel homme, ni toi-même, ne serez plus, & que dans un autre petit espace, son nom & le tien seront entièrement effacés de la mémoire des hommes.

VII. Chasse l'opinion, & tu as chassé cette plainte importune, je suis perdu! Or cette plainte étant chassée, le mal ne subsiste plus.

VIII. Tout ce qui ne rend pas l'homme pire qu'il n'étoit, ne faudroit rendre sa vie plus mauvaise, & ne le blesse ni au dedans ni au dehors.

IX. C'est pour son utilité propre que la nature est forcée de faire ce qu'elle fait.

X. Si tu examines exactement toutes choses, tu trouveras que tout ce qui arrive, arrive justement; je ne dis pas seulement parce qu'il arrive en conséquence de certaines causes, mais parce qu'il arrive selon l'ordre de la véritable justice, & qu'il vient d'un être supérieur, qui distribue à chacun ce qui lui est dû. Prends-y donc bien garde, comme tu as déjà commencé; & tout ce que tu fais, fais le dans la vue de te rendre homme de bien; je dis homme de bien vérita-

de Marc Antonin. LIV. IV. 411
blement & proprement , & non
pas selon le langage ordinaire des
hommes. Souviens-toi de cela dans
toutes tes actions.

XI. N'ayes jamais des choses
l'opinion que celui qui t'offense en
a, ou qu'il veut que tu en aies :
mais examine-les , & vois ce qu'el-
les sont véritablement.

XII. Il faut que tu aies toujours
ces deux maximes ; l'une de faire
pour l'utilité des hommes tout ce
que demande la condition de légis-
lateur & de Roi ; & l'autre, de
changer de résolution toutes les
fois que des gens habiles te donne-
ront de meilleurs avis. Mais il faut
toujours que ce changement se fas-
se par des motifs de justice & d'u-
tilité publique, & jamais pour ton
propre plaisir , pour ton intérêt ,
ou pour ta gloire particulière.

XIII. As-tu la raison en partage ?
Oui, je l'ai. Pourquoi donc ne t'en fers-tu pas ? Et si tu t'en fers , & qu'elle fasse bien ses fonctions, que demandes-tu davantage ?

XIV. Tu as été formé comme une partie de cet Univers , & tu retourneras dans les mêmes parties qui t'ont formé ; ou plutôt après ce changement , tu seras reçu dans la raison universelle, qui est le principe des choses.

XV. Il y a plusieurs grains d'encens sur un même autel ; l'un tombe plutôt dans le feu , l'autre plus tard : mais c'est toujours la même chose.

XVI. En moins de dix jours ceux qui te regardent présentement comme une bête féroce , ou comme un singe , te regarderont comme un Dieu , si tu retournes à tes

maximes, & que tu reprennes le culte de ta raison.

XVII. Ne fais pas comme si tu devois vivre encore des milliers d'années. La mort pend sur ta tête. Sois donc homme de bien pendant que tu vis, & que tu le peux.

XVIII. Combien de tems gagne celui qui ne prend pas garde à ce que son prochain dit, fait, ou pense ; mais qui est attentif à ce qu'il fait lui-même, afin de se rendre juste & saint.

XIX. C'est un précepte d'Agathon : ne regarde point aux mœurs corrompues de ton prochain ; mais va toujours ton chemin tout droit, & marche sur la même ligne, sans jamais t'en détourner.

XX. Celui qui est ébloui par l'éclat de la réputation qu'il laissera après sa mort, ne se souvient pas

que ceux qui parleront de lui ; mourront bientôt eux-mêmes ; que ceux qui viendront ensuite , mourront aussi ; & toujours de même , jusqu'à ce que la mémoire passant successivement par des hommes entêtés & qui meurent en admirant , soit entièrement abolie. Mais supposons que ceux qui te loueront soient immortels , & que ta réputation soit immortelle : que cela te fait-il , je ne dis pas quand tu es mort , mais pendant tout le tems même que tu es en vie ? Car qu'est-ce que la louange seule , & considérée sans une certaine utilité qui en revient ? Renonce donc , pendant qu'il est encore tems , à ce vain présent de la nature , pour t'attacher désormais à quelque chose de plus solide & de plus parfait.

XXI. Tout ce qu'il y a de beau ,

de Marc Antonin. LIV. IV. 415
est beau par lui-même; il renferme
& contient en soi toute sa beauté,
sans que la louange en fasse aucune
partie. La louange donc ne rend
ni pire ni meilleur ce qui est loué.
Ce que je dis là s'étend sur toutes
les choses qu'on appelle vulgaire-
ment belles, comme sur les choses
matérielles & sur les ouvrages de
l'art. En effet, tout ce qui est véri-
tablement beau, n'a besoin d'au-
cune autre chose, non plus que la
foi, la vérité, la charité & la mo-
destie. Car qu'y a-t'il là que la
louange embellisse, ou que le blâ-
me puisse gâter? Une émeraude,
pour n'être pas louée, en est-elle
moins belle? N'en est-il pas de mê-
me de l'or, de l'ivoire, de la pour-
pre, d'une épée, d'une fleur &
d'un arbrisseau?

XXII. Si les âmes demeurent

après la mort, comment l'air peut-il les contenir depuis tant de siècles ? Mais je te réponds : Comment la terre peut-elle contenir tous les corps qui y sont enterrés ? Comme les corps, après avoir été quelque tems dans le sein de la terre, se changent & se dissolvent pour faire place à d'autres ; de même les ames qui se sont retirées dans l'air, après y avoir été un certain terme, se changent, s'écoulent, s'enflamment, & sont reçues dans la raison universelle ; & de cette manière, elles font place à celles qui leur succèdent. Voilà ce qu'on peut répondre, en supposant que les ames subsistent après la mort. D'ailleurs on peut rendre cela sensible, non seulement par l'exemple des corps qu'on enterre, comme je viens de dire, mais en-

côre par la quantité prodigieuse d'animaux qui sont mangés tous les jours par les autres animaux & par nous-mêmes. Car considère la quantité qui s'en consume, & qui est comme enterrée dans les entrailles de ceux qui s'en nourrissent ? Cependant un même lieu suffit pour les recevoir , parce qu'il les convertit en sang & en leurs parties aériennes & ignées.

XXIII. Quel moyen de connoître la vérité de chaque chose ? C'est de la diviser en sa matiere & en sa forme.

XXIV. Il ne faut point s'écarter , ni se laisser emporter au torrent : mais il faut suivre toujours la justice dans ses mouvemens , & la vérité dans ses opinions.

XXV. O Univers ! tout ce qui t'accommode, m'accommode ; tout

ce qui est de saison pour toi , ne peut être pour moi ni prématuré ni tardif. O nature ! tout ce que tes saisons m'apportent , je le trouve un fruit délicieux. Tout vient de toi , tout est en toi, & tout retourne à toi. Quelqu'un dit dans une Tragédie : *O chere Ville de Cécrops !* Et toi , ne diras - tu point : *O chere Ville de Dieu !*

XXVI. Démocrite a dit : *Fais peu de chose , si tu veux être tranquille ;* mais n'auroit-il pas été mieux de dire : *Fais toutes les choses nécessaires , & tout ce que la raison demande d'un homme né pour la société , & comme elle le demande ?* Car on trouve là tout ensemble , & la tranquillité qui vient de faire le bien , & celle qui vient de faire peu de chose. En effet , si de tout ce que nous disons & que

nous faisons, nous retranchions ce qui n'est point nécessaire, nous aurions & plus de temps & moins de chagrin. C'est pourquoi, sur chaque chose, il faut se demander : cela n'est-il point du nombre des choses non nécessaires ? Or, il faut retrancher non seulement les actions inutiles, mais aussi les pensées : car les pensées inutiles étant retranchées, les actions superflues le sont aussi.

XXVII. Essaie comme tu te trouveras de mener la vie d'un homme de bien ; je veux dire, d'un homme qui se plaît aux choses que la nature lui envoie, & qui se contente de faire des actions justes, & de posséder son esprit en paix.

XXVIII. Tu as vu ces choses-là ; vois encore celles-ci. Ne te

trouble point , mais sois simple. Quelqu'un a-t-il péché contre toi ? c'est sur ton compte. T'est-il arrivé quelque mal ? prends courage. Tout ce qui t'arrive , t'étoit destiné par la nature universelle. En un mot , la vie est courte , & il faut profiter du présent, en suivant les regles de la raison & de la justice. Sois sobre dans le relâche que tu donnes à ton corps & à ton esprit.

XXIX. Le monde est ou un arrangement , ou une confusion & un désordre , & c'est pourtant toujours le monde : mais pourrois-tu t'imaginer qu'il y eût en toi un certain ordre & une certaine disposition , & qu'il n'y eût que désordre & que confusion dans cette vaste machine dont tu fais partie ? surtout puisque les choses les plus communes y sont dans une entière cor-

respondance & dans une parfaite union.

XXX. Il faut éviter, sur toutes choses, d'être envieux, médisant, efféminé, opiniâtre, féroce, brutal, lâche, faux, bouffon, trompeur, & tyran.

XXXI. Si l'on est étranger dans le monde quand on ne fait pas ce qui y est, on ne l'est pas moins quand on ignore ce qui arrive. Celui qui refuse d'obéir à la raison universelle & politique, c'est-à-dire, à la providence, est un esclave fugitif. Celui qui a les yeux de l'esprit bouchés, est aveugle. Celui-là est toujours pauvre qui n'a pas en lui-même tout ce qui lui est nécessaire, & qui a besoin du secours d'autrui. Tu fais une apostume & un abcès dans le monde, quand tu te retires & te sépares de la rai-

son de la nature universelle ; & tu t'en sépares , quand tu prends mal, & que tu reçois avec chagrin les accidens de la vie : car celle qui te les apporte, est la même qui t'a porté. Enfin, celui qui sépare son ame de celle des autres citoyens, lesquels ne doivent faire avec la sienne qu'une seule & même ame ; celui-là, dis-je, est dans cette grande Ville comme un membre inutile , & il rompt tous les liens de la société.

XXXII. Celui-là Philosophe sans tunique , couvert d'un simple manteau ; celui-ci Philosophe sans livres. L'un demi-nud dit, je manque de pain, & je ne laisse pas de philosopher ; l'autre : Je manque de tous les secours que donnent les Sciences, & je philosophe pourtant toujours.

XXXIII. Aime le métier que tu as appris, & n'en fais point d'autre ; du reste , passe ta vie tranquillement , comme ayant remis de tout ton cœur , entre les mains de Dieu , tout ce qui te regarde , & ne sois ni l'esclave des hommes , ni leur tyran.

XXXIV. Pense , par exemple , aux tems de Vespasien. Tu y verras tout ce que tu vois aujourd'hui ; des gens qui se marient , qui ont des enfans , qui sont malades , qui meurent , qui font la guerre , qui célèbrent des fêtes , qui négocient , qui labourent la terre , qui flattent , qui sont arrogans , qui ont des soupçons , qui dressent des embûches , qui souhaitent la mort d'autrui , qui sont mécontents , qui amassent des trésors , qui briguent le Consulat ,

qui aspirent à la Royauté, &c.
Que sont devenus tous ces gens-là ?
Ils ne sont plus. Descends ensuite
aux tems de Trajan ; tu y verras
encore la même chose. Les hom-
mes de ce siècle-là sont morts aussi.
Parcours de même tous les autres
âges & toutes les autres nations ,
& vois combien de gens , après s'être
bien tourmentés pour parvenir
à ce qu'ils desiroient , sont morts
incontinent , & sont retournés dans
les élémens d'où ils avoient été ti-
rés. Sur-tout, il faut re passer dans
ta mémoire ceux que tu as connus
toi-même , & que tu as vu s'atta-
cher à des choses vaines , & négli-
ger de faire ce qui étoit digne d'eux ,
& à quoi ils devoient s'attacher
uniquement , & y trouver toute leur
satisfaction. Il est aussi très-néces-
saire de se souvenir que l'applica-

tion & le tems que l'on doit donner à chaque action ont leurs bornes & leurs mesures , selon la dignité des choses auxquelles on s'attache : car, par ce moyen, tu n'auras jamais le déplaisir d'avoir donné à des choses légères , & de peu de conséquence , plus de tems qu'il ne falloit.

XXXV. Les mots qui étoient anciennement en usage , sont présentement inconnus , & ont besoin d'explication. Il en est de même des noms des plus grands hommes des siècles passés , comme Camille , Cæson , Volesus , Leonatus , & quelque tems après , Scipion & Caton , ensuite Auguste même , & après cela encore Adrien & Antonin. Ils ont besoin de commentaires qui apprennent ce qu'ils ont été. Car toutes choses sont cadu-

ques & périssables. Elles deviennent fabuleuses dans un moment, & bientôt après elles sont ensevelies dans un profond oubli. Quand je dis cela, je parle de ceux qui ont paru avec le plus d'éclat, & dont la gloire a attiré les yeux de tout le monde : car pour les autres, dès qu'ils ont expiré, ils sont oubliés entièrement, & on n'en parle en aucune manière. Mais quand même la réputation seroit immortelle, que seroit-ce ? Pure vanité. Qu'y a-t-il donc à quoi nous devons nous appliquer, & qui mérite tous nos soins ? Ceci seulement ; d'avoir l'ame juste, de faire de bonnes actions, c'est-à-dire, des actions utiles à la société ; de ne pouvoir dire que la vérité ; & d'être toujours en état de recevoir ce qui nous arrive, & de l'embrasser

comme une chose nécessaire , connue , & qui vient de la même source & du même principe que nous.

XXXVI. Abandonne-toi volontairement à la Parque , & permets-lui de filer ta vie comme elle voudra.

XXXVII. Tout passe dans un moment , & ce qui célèbre , & ce qui est célébré.

XXXVIII. Considere toujours que tout se fait par le changement ; & accoutume-toi à penser qu'il n'y a rien que la nature aime tant qu'à changer les choses qui sont , pour en faire de nouvelles & de toutes semblables. Car on peut dire , en quelque maniere , que tout ce qui est , n'est que la semence de ce qui fera ; & toi tu ne penses qu'à la semence qu'on jette dans la terre : c'est être trop ignorant & trop grossier.

XXXIX. Tu vas mourir, & tu n'as pas encore cette simplicité de cœur qu'il faut avoir ! & tu n'es pas encore sans trouble ! & tu ne t'es pas encore défait de l'opinion où tu es, que tu peux être blessé par les choses extérieures ! & tu n'es pas encore doux & bienfaisant envers tous les hommes ! & enfin, tu ne fais pas encore consister la véritable sagesse à faire des actions de justice & de piété !

XL. Sonde bien leur esprit, pénétre leurs pensées, & vois ce qu'ils desireront & ce qu'ils craignent.

XLI. Ton mal ne vient point de ce que les autres pensent, ni du changement ou de l'altération du corps qui t'environne. D'où vient-il donc ? de la partie qui juge qu'une telle chose est un mal : car, qu'elle ne juge pas seulement, &

tout ira bien. Quoique le corps, qui est si près de cette partie qui juge, soit coupé, brûlé, ulcéré, pourri, elle doit pourtant se taire, c'est-à-dire, qu'elle doit tenir pour constant, que tout ce qui peut également arriver à un homme de bien & à un méchant, ne peut être ni bon ni mauvais. Car tout ce qui arrive également à celui qui vit selon la nature, & à celui qui viole ses loix, ne peut être ni selon la nature, ni contre la nature.

XLII. Pense continuellement que le monde est un animal composé d'une seule substance & d'une seule ame, & considere de quelle maniere tout se rapporte & se conforme à son seul sentiment, se meut & se regle par son mouvement seul, & comment toutes les choses qui

subsistent, font ensemble la cause de celles qui se font ; enfin, quel est l'assemblage & l'union de toutes ses parties.

XLIII. Tu es , comme disoit Epictete, une ame qui promene un mort.

XLIV. Il n'y a nul mal pour les choses qui sont dans le changement , comme il n'y a non plus aucun bien pour celles qui en naissent.

XLV. Le tems est un fleuve & un torrent impétueux. Dès qu'une chose paroît, on la perd aussi-tôt de vue ; & celle qui prend sa place , est entraînée avec la même rapidité.

XLVI. Tout ce qui arrive, est aussi ordinaire & aussi commun que les roses au printemps & les fruits en Eté. La maladie, la mort;

la calomnie, la surprise, enfin tout ce qui afflige ou qui réjouit les fots.

XLVII. Toutes les choses qui arrivent dans le monde, sont toujours unies & liées avec ce qui les a précédées. Il n'en est pas comme des nombres qui sont toujours entiers, & qui ne dépendent que de la nécessité toute seule. Elles ont entre elles une liaison raisonnable ; & comme dans tout ce qui est, il y a un arrangement & une union qui lie toutes ses parties, de même, dans tout ce qui se fait on ne trouve pas une succession simple & nue, mais une liaison merveilleuse & un admirable rapport.

XLVIII. Il faut que tu aies souvent dans l'esprit ce mot d'Héraclite : que la mort de la terre est de devenir eau ; que la mort de

l'eau, c'est d'être changée en air ;
& que la mort de l'air, c'est d'être
converti en feu, & ainsi du con-
traire.

XLIX. Souviens-toi toujours de
l'homme qui avoit oublié où son
chemin le conduisoit.

L. Fais aussi incessamment cette
réflexion, que la raison universelle
avec laquelle nous avons le plus
de commerce, & qui gouverne
tout, c'est celle que nous combat-
tons toujours opiniâtement ; &
que les mêmes choses que nous
voyons arriver tous les jours, sont
celles que nous trouvons les plus
étrangeres.

LI. Il ne faut rien faire ni dire
comme en dormant ; & c'est pour-
tant ainsi que nous agissons & que
nous parlons.

LII. Il ne faut pas recevoir les
opinions

Opinions de nos peres comme des enfans , c'est-à-dire , par la seule raison que nos peres les ont eues , & nous les ont laissées ; mais il faut les examiner & suivre la vérité.

LIII. Si quelque Dieu te disoit : tu mourras demain , ou après-demain tout au plus tard , à moins que tu ne fusses le plus lâche de tous les hommes , tu ne ferois pas grand cas de ce délai , & tu ne serois pas plus aise que ce fût après-demain , que demain même. Car quel seroit ce délai ? Fais donc de même présentement , & ne compte pas pour grand chose de vivre un grand nombre d'années , plutôt que de mourir demain.

LIV. Pense souvent combien de Médecins sont morts , après avoir tant fait les vains pour avoir guéri

quelques malades ; combien d'Astrolagues, qui, comme si c'étoit une chose bien merveilleuse , ont prédit la mort d'une infinité de gens ; combien de Philosophes , qui ont tant écrit & disputé sur la mort & sur l'immortalité ; combien de vaillans hommes , qui en ont tué tant d'autres , combien de tyrans , qui, comme s'ils eussent été immortels , ont abusé, avec une insolence & une fierté insupportables , du pouvoir qu'ils avoient sur la vie des peuples qui leur étoient soumis ; enfin , combien de Villes entieres sont mortes , s'il m'est permis de me servir de ce terme, Helice , Pompeii, Herculanium , & une infinité d'autres. Passe de-là aux hommes que tu as vus & connus successivement. Après avoir enterré leurs amis, ils ont

de Marc Antonin. LIV. IV. 435

été enterrés eux-mêmes. Ceux qui ont enterré ces derniers, ont reçu, par d'autres mains, le même office, & tout cela en peu de tems. En un mot, il faut avoir toujours devant les yeux les choses humaines, pour voir combien elles sont méprisables & passageres. Ce qui naquit hier, n'est aujourd'hui qu'une Momie, ou qu'un peu de cendre. Voilà pourquoi il faut vivre conformément à la nature le peu de tems qui nous reste ; & quand l'heure de la retraite sonne, se retirer paisiblement & avec douceur, comme une olive mûre, qui en tombant, bénit la terre qui l'a portée, & rend grâces à l'arbre qui l'a produite.

LIV. Sois semblable à un rocher que les ondes de la mer battent incessamment, Il demeure toujours

ferme, & méprise toute la fureur des flots. Que je suis malheureux, qu'une telle chose me soit arrivée ! Dis plutôt, que je suis heureux que cela m'étant arrivé, je demeure pourtant inaccessible à la tristesse, & que je ne sois ni blessé de cet accident, ni épouvanté de toutes les choses dont il me menace. La même chose pouvoit arriver à tout autre comme à moi : mais peut-être qu'un autre ne l'auroit pas supportée de même. Pourquoi donc appelles-tu plutôt cet accident un malheur, que tu n'appelles un bonheur extrême la disposition où tu es ? Appelles-tu un malheur de l'homme, ce qui n'est nullement contraire à la nature de l'homme ? ou crois-tu qu'une chose puisse être contraire à la nature de l'homme, quand elle ne vient ni contre

ses ordres, ni contre sa volonté ?
Quelle est donc sa volonté ? Tu
l'as assez apprise. Cet accident dont
tu te plains, peut-il t'empêcher d'être
juste, magnanime, tempérant,
sage, éloigné de la témérité, en-
nemi du mensonge, toujours mo-
deste, libre, & d'avoir toutes les
autres vertus dans lesquelles la na-
ture trouve tout ce qui lui est pro-
pre. Désormais donc, dans tous les
accidens qui pourroient te porter
à la tristesse, souviens-toi de cette
vérité, que ce qui t'arrive n'est
point un malheur, mais que c'est
un bonheur insigne que de le sup-
porter courageusement.

LVI. Un secours bien vulgai-
re, mais cependant très-utile pour
mépriser la mort, c'est de repasser
dans sa mémoire tous ceux qui ont
été les plus attachés à la vie, &

qui en ont le plus joui. Quel si grand avantage ont-ils donc eu sur ceux qui ont été emportés par une mort prématurée? Cædicanus, Fabius, Julien, Lepidus, & tant d'autres, après avoir assisté à une infinité de funérailles, ont eux-mêmes été portés sur le bûcher. En un mot, l'espace qu'il y a de plus est peu de chose. Et encore, dans quelles misères, avec quelles gens & dans quel corps le faut-il passer? Ne te fais donc pas une si grande affaire de la vie, mais regarde l'immensité du temps qui te précède, & de celui qui te suit. Dans cet abyme sans fond, quelle différence mets-tu entre celui qui a vécu trois jours, & celui qui a vécu trois siècles?

LVII. Va toujours par le plus court chemin. C'est celui qui est selon

la nature, & il est selon la nature de faire & de dire, en toutes rencontres, ce qui est le plus juste & le plus droit. Une telle disposition t'épargnera milles peines & mille combats; elle te délivrera de tous les tourmens secrets que causent immanquablement la dissimulation & le faste.





RÉFLEXIONS

SUR

LE QUATRIÈME LIVRE.

I. *C'EST toujours avec exception, & de tous les obstacles qui les traversent, &c.] Les hommes seroient bien malheureux, si le bien qu'ils ont eu dessein de faire, n'étoit mis en ligne de compte que quand ils l'ont fait : car, comme ils ne sont pas maîtres des obstacles qui peuvent survenir, ils ne sont pas assurés de les vaincre. Mais Dieu, par un effet de sa bonté & de sa justice, a bien voulu que l'obstacle même pût devenir la matière de leur action. En faisant un bon usage de cet obstacle, le bien qu'ils vouloient faire est accompli. Leur action change ; mais leur dessein ne change point, & le succès est toujours le même. Cet article est parfaitement beau & digne d'un Chrétien.*

II. *Ne fais jamais rien légèrement & sans y employer toutes les regles de l'art.*] Ce précepte est très-important. Dès qu'on s'accoutume à se négliger dans les petites choses , on se fait peu à peu une habitude de sa négligence , & on se néglige inmanquablement dans les plus grandes.

III. *Sur-tout s'il a au dedans de lui de ces choses précieuses.*] Il veut dire des vérités réduites en maximes , en axiomes , selon la doctrine des Stoïciens ; ou plutôt toutes les vertus , la tempérance , la force , &c. qu'il regarde comme les meubles précieux de l'ame.

Ou c'est la Providence qui regle tout , ou c'est le hasard.] Si c'est la Providence , il ne peut nous arriver aucun mal , comme cela a déjà été prouvé ; & si c'est le hasard , comme le prétendoient les Epicuriens , il faut être fou pour s'en plaindre.

Ne se mêle point avec nos esprits , tourmentés par la douleur , ou flattés par la volupté.] Antonin explique ici une vérité physique , aussi sensiblement que l'auroit pu faire le plus grand Philosophe. Il est

certain qu'il dépend de nous de séparer nos pensées d'avec les mouvemens de notre sang & de nos esprits. Car l'ame n'ayant aucune part aux impressions que les objets font dans le cerveau par les mouvemens des nerfs & des muscles , peut être indépendante. Mais elle l'est plus ou moins , selon qu'elle est plus ou moins forte , & qu'elle connoît plus ou moins la vérité. Les Stoïciens ont poussé trop loin cette indépendance, comme on le verra ailleurs.

Du Peuple qui croit te louer.] Ce mot , qui croit te louer , me paroît fort beau. *Le Peuple croit nous louer* : mais c'est à nous à ne pas croire qu'il nous loue.

Sur-tout ne te tourmente point , ne te roidis point.] La retraite dont parle Antonin , est inutile , si on veut y porter ses passions avec soi ; si on veut se tourmenter pour les choses du monde , & se roidir contre sa destinée , c'est-à-dire , se révolter contre Dieu. C'est le sens de ce passage.

IV. Si l'intelligence nous est commune à tous.]
Si l'on suit bien toutes les conséquen-

ces qu'Antonin entasse dans ce chapitre , on en tirera des preuves très-fortes & très-convaincantes de toutes ces vérités , qu'il n'y a qu'un Dieu , qu'une seule Religion , qu'une seule & même Loi , & que l'ame est immatérielle , & par conséquent immortelle. C'est une démonstration.

La raison qui nous rend animaux raisonnables , l'est aussi.] Car si la raison n'étoit pas commune à tous , l'intelligence , qui a la raison pour objet , seroit donc inutile. Or , cela ne se peut. S'il n'y avoit pas *une raison* , il n'y auroit point d'intelligence , & nous serions en tout semblables aux animaux.

La Loi est commune.] Antonin reconnoît donc ici une Loi naturelle , qui est écrite dans le cœur de tous les hommes , comme St. Paul le témoigne, lorsqu'il dit : *Les Gentils n'ayant pas la Loi , se tiennent à eux-mêmes lieu de Loi , faisant voir que l'œuvre de la Loi est écrite dans leurs cœurs.* Aux Romains , 11. On peut dire même que la Loi écrite , n'est venue qu'au secours de la Loi naturelle , à cause du mépris que les hommes en avoient fait. Et

idcirco data Lex est per Moïsen, dit Saint Jérôme, *quia prima Lex dissipata est*. La Loi a été donnée par Moïse, parce que les hommes avoient profané la première Loi.

¶ *D'où nous vient-elle? Est-ce de cette grande Ville, ou d'ailleurs?*) Si vous dites qu'elle nous vient d'ailleurs que de cette grande Ville, cela est absurde : car vous mettez un tout au delà du tout ; & si vous dites qu'elle vient de cette grande Ville, il faut que vous en déterminiez la source. Est-ce de ce qu'elle a de visible ? Non : car, outre que l'intelligence a précédé le monde, on ne peut dire, que ce qui n'est que matière, produise ce qui est immatériel. C'est donc de ce qui est intelligible : or, ce qui est intelligible, n'est autre que Dieu.

Il faut tout de même que cette intelligence vienne de quelque endroit.) En effet, personne ne peut tirer son intelligence de son propre fonds, ni être sa lumière à lui-même. Il faut donc la tirer d'ailleurs, c'est-à-dire, du sein de la Divinité. Vérité fort grande & fort importante.

VI. Ces sortes de gens ne savent faire que de ces actions.) Antonin venoit de recevoir quelque sujet de se plaindre de quelqu'un , quand il fit cette réflexion.

Il y a une force majeure qui les entraîne.)
Cette force majeure , c'est la corruption naturelle à l'homme , qui le porte même à faire le mal qu'il ne voudroit pas , & l'empêche de faire le bien qu'il voudroit.

VII. Chasse l'opinion, & tu as chassé cette plainte importune : Je suis perdu.) Car , on n'est perdu que quand on croit l'être , & le mal n'a d'autre pouvoir sur nous que celui que lui donne notre opinion.

X. Mais parce qu'il arrive selon l'ordre de la véritable justice.) Grande vérité. En effet , la justice est un des caractères essentiels & inséparables de la Divinité. Toutes les voies & tous les jugemens de Dieu sont justes. On ne peut rien voir de plus Chrétien , que tout ce que dit ici Antonin.

Et non pas selon le langage ordinaire des hommes.) Car il n'y a rien que l'on donne à meilleur marché que le beau nom d'homme de bien. On a fait un terme de civilité

d'une appellation grave , qui ne devoit être employée que pour marquer & pour distinguer la plus sincere vertu. Nous appellons un homme *homme de bien*, comme nous l'appellons *Monsieur*, & comme on appelle un vaisseau *le Victorieux*, *le Conquérant*, avant qu'il ait vu la mer.

XI. *N'aie jamais des choses, l'opinion que celui qui t'offense en a.*) Le plus court moyen de nous venger de nos ennemis, c'est de leur ôter le plaisir de croire qu'ils nous ont fait du mal ; & c'est le leur ôter , que de mépriser l'injure qu'ils nous ont faite, & que de ne pas la prendre pour une injure.

XII. *Tout ce que demande la condition de Législateur & de Roi.*) Car les Législateurs n'ont, ou ne doivent avoir d'autre but que le bien des Peuples. C'est pourquoi les Rois étoient appelés anciennement *Bienfaiteurs*, comme cela paroît par ce passage remarquable de St. Luc : *Et ceux qui sont les Maîtres des Nations, en sont appelés les Bienfaiteurs.* Luc 22, 25.

XIII. *Que demandes-tu davantage ?*) Pourquoi demandes-tu des louanges &

des récompenses , puisqu'elles ne font point partie de ta bonne action ?

XIV. *Tu seras reçu dans la raison universelle, qui est le principe des choses.*) C'est-à-dire, dans le sein de la Divinité , qui renferme dans sa substance les idées; c'est-à-dire , les modèles de tous les Etres créés & possibles , comme un Architecte renferme dans sa tête l'idée de la maison qu'il bâtit ; & voilà ce que Platon a entendu par ses idées , que l'on condamne si souvent sans les connoître. Et ce qu'Antonin dit ici, qu'après notre mort, nous retournerons dans la raison universelle , d'où nous avons été tirés, se doit entendre comme ce que St. Paul dit , *que Dieu le Pere s'est proposé de réunir dans la plénitude des tems, toutes choses en Jesus-Christ, tant ce qui est au Ciel, que ce qui est sur la terre.* Aux Ephes. 1. 1.

XV. *Il y a plusieurs grains d'encens sur un même autel.*) Nous sommes dans ce monde pour mourir , comme les grains d'encens sont sur un autel pour être brûlés. Cette comparaison me paroît fort belle & fort convenable , car nous sommes tous les victimes de la mort.

XVI. *En moins de dix jours, ceux qui te regardent présentement comme une bête féroce.*) Antonin fait une allusion manifeste à ce mot d'Aristote, dans le 1. Liv. de ses Politiques, ἢ Θεὸς ἢ Θηρίον, *ou une bête, ou un Dieu*, voulant dire que les Peuples sont incapables de garder un juste milieu dans le jugement qu'ils font des hommes, & sur-tout des Princes, les regardant, ou comme des monstres, ou comme des Dieux. Antonin fit sans doute cette maxime dans une occasion où, par quelques réglemens extraordinaires, il avoit excité le mécontentement du Peuple. Il s'exhorte lui-même à demeurer ferme, & à ne point céder au murmure de ces ignorans qui ne connoissent pas leur propre bien.

XVII. *C'est un précepte d'Agathon.*) Il y a deux Poètes de ce nom; un Tragique & un Comique. Je crois que le mot qu'Antonin rapporte, est du premier, de celui que Platon fait parler dans son Banquet.

Ne regarde point aux mœurs corrompues de ton prochain.) Ce précepte est fort sage.

La plupart des hommes prennent pour un prétexte de relâchement dans leur conduite, les mœurs corrompues de leur prochain. Il faut aller son chemin tout droit, pour éviter ce piège.

XX. *Car qu'est-ce que la louange seule & considérée sans une certaine utilité qui en revient ?*) Les Stoïciens mettoient la louange entre les choses indifférentes : mais ils partageoient ces choses indifférentes en deux classes, en choses éligibles, & en choses rejettables, & ils mettoient la louange dans le premier rang. Mais comme ils faisoient encore trois classes de ces choses éligibles, la première, des choses éligibles par elles-mêmes ; la seconde, des choses éligibles à cause de leur utilité ; & la troisième, de celles qui le sont par l'un & par l'autre, ils n'étoient pas bien d'accord dans lequel de ces trois derniers rangs ils devoient placer la louange. Antonin se moquoit de ces vaines subtilités, & sans entrer dans ces disputes, qui ne sont bonnes que pour l'Ecole, & point du tout pour la conduite de la vie, il ne faisoit aucun cas de la louange. Car

si elle n'est éligible que pour son utilité ; ce n'est donc plus elle qui est bonne, c'est le bien qui en revient. Or, le sage ne fait dépendre son bien que de lui-même. Voilà quelle étoit la pensée de cet Empereur. Aujourd'hui nous devons regarder les louanges comme les fruits des vertus, lesquels produisent les mêmes vertus dans ceux qui nous louent. C'est seulement pour l'édification de notre prochain, que nous devons les aimer.

Renonce donc, pendant qu'il est encore tems, à ce vain présent de la nature.) Ce passage est corrompu dans le texte. Si le sens que j'ai suivi est le bon, Antonin appelle la louange *un vain présent de la nature*, parce qu'elle n'est qu'un son inutile, un bruit de langues qui ne sert qu'à flatter & à nourrir notre orgueil, sans rien ajouter à la beauté de la chose qu'on loue, comme il le prouve dans l'article suivant. Et cela me paroît fort beau. On a pourtant lu ce passage d'une autre manière, & on en a tiré ce sens, qui n'est pas à rejeter : *Tu renonces mal-à-propos pour elle (pour la louange) au présent que la Nature (Dieu) t'a*

fait, (de pouvoir trouver ton bonheur en toi-même) quand tu fais dépendre ta félicité des discours des autres. Mais je crois qu'il ne seroit pas difficile de faire voir que de la maniere dont on lit le texte, on ne conserve pas le style d'Antonin, & qu'on s'éloigne du génie de la langue grecque.

XXII. Si les ames demeurent après la mort, comment l'air peut-il les contenir ?)
Quand les hommes sont abandonnés à leurs propres lumieres, & qu'ils n'ont pas des principes sûrs pour régler leurs vues & leurs connoissances, il est impossible qu'ils ne tombent dans des absurdités infinies. Tout ce qu'Antonin dit ici, marque parfaitement l'ignorance où les plus sages Païens étoient sur la nature de l'ame & sur son état après la mort. Il est bien vrai, selon leurs principes, que tous les corps étant tirés de la matiere universelle, & les ames venant de l'esprit universel, comme ils le croyoient, ni les corps, ni les ames, ne peuvent jamais excéder la totalité qui les produit. Autrement, les uns & les autres seroient comme la fumée,

qui occupe bien plus d'espace que le feu d'où elle sort. Mais leurs principes mêmes sont faux, comme on l'a déjà vu. Il n'y a que la matière qui puisse occuper de lieu ; les âmes n'en occupent point.

Tout de même, les âmes qui se sont retirées dans l'air, après y avoir été un certain tems.) Antonin suit ici le sentiment de certains Philosophes, qui croyoient qu'après la mort, l'âme se retiroit dans l'air, pour y être purgée & lavée des taches qu'elle avoit contractées pendant qu'elle avoit habité le corps, & qu'ensuite elle étoit reçue dans le Ciel, & réunie à la Divinité.

En supposant que les âmes subsistent après la mort.) Car les Philosophes les plus éclairés, ne parloient de l'immortalité de l'âme, qu'avec beaucoup de doute & d'incertitude. Ils ne paroissoient pas tant la croire, que la souhaiter.

XXIII. *C'est de la diviser en sa matière & en sa forme.)* Par la forme, les Stoïciens entendoient l'esprit de la Nature, la cause efficiente, c'est-à-dire, Dieu, qu'ils établissoient tellement mêlé & confondu

avec la matiere, qu'il n'en pouvoit être séparé : comme si Dieu étoit dans le monde de la même maniere que l'ame est dans le corps. Mais, sans tomber dans cette erreur grossiere des Stoïciens, qui est si contraire à la vérité éternelle, qui nous apprend que Dieu étoit avant que le monde fût, & qu'il a fait le monde, nous pouvons entendre simplement les paroles d'Antonin, & diviser chaque chose en sa matiere, c'est-à-dire, en ce qu'elle est par son essence & en sa forme, c'est-à-dire, en ce qui la détermine à être plutôt cela que cela ; soit que sa forme soit naturelle, ou artificielle simple ou composée.

XXV. *O Nature ! tout ce que tes saisons m'apportent.*) Car la Nature n'a pas moins ses saisons différentes que l'année. Les saisons de la Nature, sont l'enfance, la jeunesse, la vieillesse, &c.

Et toi, ne diras-tu point : O chere Ville de Dieu !) Car, tout homme, persuadé que ce monde est la Ville de Dieu, sera convaincu que tout ce qui lui arrive, est pour son bien, & le recevra sans murmure.

XXVI. *Démocrite a dit : Fais peu de chose si tu veux être tranquille ; mais n'auroit-il pas été mieux ?*) Antonin avoit raison de corriger ce mot de Démocrite , qui ne portoit pas tant l'homme à faire le bien , qu'à demeurer dans la nonchalance & dans la paresse , qui est la source & la nourrice de tous les maux. Ce chapitre est admirable.

Non-seulement les actions inutiles , mais les pensées.) Sous le mot d'*actions* , Antonin comprend aussi les paroles , qui sont les productions de la pensée. JESUS-CHRIST nous dit , dans St. Matthieu , que nous rendrons compte de toutes les paroles inutiles que nous aurons dites.

XXVII. *Essaye comme tu te trouveras.*) Antonin savoit fort bien que l'homme est naturellement porté au mal , & opiniâtre. C'est pourquoi il ne dit pas : *Sois homme de bien* ; c'est lui en demander trop , & lui imposer d'abord une trop dure servitude : il se contente de lui dire , *essaye* , ç'en est assez ; essayons , Dieu fera le reste.

XXVIII. *Tu as vu ces choses-là , vois*

encore celles-ci.) On n'a pas bien compris le sens de ces paroles. Antonin repasse en lui-même tous les maux qui lui étoient arrivés , afin que cette pensée le portât à souffrir plus volontiers ce qui lui venoit d'arriver , ou qui pouvoit lui arriver dans la suite , & à quoi il se préparoit , afin que rien ne pût lui paroître nouveau.

Mais sois simple.] Il n'y a rien de si opposé à cette simplicité que demandoit Antonin , que le trouble & le désordre que causent dans l'ame toutes les passions.

C'est sur son compte.] C'est contre lui-même qu'il a péché , & non pas contre toi.

La vie est courte.] Pourquoi donc la consumer en plaintes & en regrets ?

XXIX. *Le Monde est , ou un arrangement.*] Ou le monde a été sagement ordonné & disposé par la Providence , comme le soutiennent les Stoïciens & les Platoniciens , ou il est réglé par le hasard , selon le concours fortuit des atomes , comme les Epicuriens l'ont cru. Anto-

nin va réfuter le dernier sentiment par la fabrique de l'homme , qui est un petit monde , où il y a un ordre admirable & un arrangement merveilleux.

Et pourtant toujours le monde.] Antonin ajoute cela , pour rendre plus sensible l'absurdité de ce sentiment des Epicuriens, comme si l'arrangement & l'ordre pouvoient subsister avec le désordre & la confusion. Mais cela n'est pas si sensible en notre langue , que dans le grec & dans le latin, où le mot *monde* , signifie ordre , propreté , belle disposition de parties.

Sur-tout puisque les choses les plus contraires y sont dans une entière correspondance.] Si le Monde n'étoit que l'effet du hasard , jamais la contrariété des élémens ne pourroit être vaincue. C'est une démonstration.

XXXI. *On ne l'est pas moins quand on ignore ce qui y arrive.*] Ignorer ce qui arrive dans le monde , c'est être surpris des accidens fâcheux qui surviennent , & refuser de s'y soumettre : car c'est une marque sûre qu'on ne les avoit pas prévus.

Celui

Celui qui refuse d'obéir à la raison universelle & politique, c'est-à-dire, à la Providence.] J'ai expliqué la pensée d'Antonin, qui dit en un mot, *celui qui fuit la raison politique*. Mais *fuir la raison politique*, n'est pas intelligible en notre langue. C'est refuser de se soumettre à la Providence, qui envoie à chacun ce qui lui convient. Voilà pourquoi il l'appelle *raison politique*; & c'est ce qu'il falloit entendre.

Tout ce qui lui étoit nécessaire.] Pour faire le bien avec le secours de la grace, sans laquelle tous ses efforts seroient vains.

Lesquelles ne doivent faire, avec la sienne, qu'une seule & même ame.] Puisque les Stoïciens croyoient que l'ame étoit une partie de la Divinité, ils ne pouvoient pas s'empêcher de croire aussi que toutes les ames faisoient un seul & même tout avec la Divinité même. Cette erreur a été réfutée ailleurs.

XXXII. *Celui-là philosophe sans tunique.]* Antonin ôte ici aux hommes tous les vains prétextes qu'ils prennent pour

s'empêcher de s'adonner à l'étude de la sagesse. L'un dit : *je n'ai pas de quoi m'habiller* ; l'autre : *je meurs de faim* ; celui-là : *je suis malade* ; celui-ci : *je suis ignorant*. Excuses toutes frivoles. La nudité, la disette, la maladie & l'ignorance sont au contraire des motifs très-puissans qui nous engagent à avoir recours à la Philosophie, puisque c'est le seul remède à tous les maux qui nous affligent.

Sans tunique.] Comme tous les Philosophes Gyniques.

Sans Livres.] Antonin a peut-être égard à ce que faisoit Cléanthes, qui n'ayant de quoi acheter ni Livres, ni papier, écrivoit les leçons de Zénon sur des coquilles & des os.

XXXIII. *Aime le métier que tu as appris.*] C'est pour s'empêcher de tomber dans l'inquiétude, qui fait que l'on n'est jamais content de sa condition. *Que chacun demeure devant Dieu dans l'état auquel il a été appelé.* Saint Paul, aux Cor. 7. 14.

Et ne sois ni l'esclave des hommes.] Nous ne devons être esclaves que de Dieu, qui nous a rachetés. *Vous avez été rachetés*

de Marc Antonin. Liv. IV. 459
d'un grand prix, ne vous rendez point esclaves
des hommes. Ibid.

XXXV. Il en est de même des plus
grands hommes des siècles passés.] Que cela
est mortifiant pour ces hommes vains,
qui s'imaginent que la terre sera toujours
pleine du bruit de leur nom. Ce nom de-
vient bientôt un mot barbare qu'on n'en-
tend plus, & qui ne donne plus aucune
idée.

Camille, Cæson, Volesus, Leonatus.]
Voilà des noms qui ne sont presque plus
entendus sans commentaires. Camille
chassa pourtant les Gaulois de Rome.
Cæson fut un des soutiens de la Républi-
que. Volesus m'est inconnu : car il est
ici parlé d'un homme qui étoit avant les
Empereurs. Ce nom est sans doute cor-
rompu. Leonatus fut un des principaux
amis & des meilleurs Généraux d'Alexan-
dre, dont il étoit même parent.

Connue.] Si elle est connue, elle ne
doit rien avoir de surprenant.

XXXVIII. Tout ce qui est, n'est que la
semence de ce qui sera.] Cette idée est
belle. Ainsi, quand nous mourons, c'est

comme un germe qui commence à pousser , & qui va bientôt porter du fruit.

XL. Sonde bien leur esprit , pénétre bien leurs pensées.] Ce précepte ne tend pas à nourrir & à exciter la curiosité. Antonin veut au contraire s'instruire à mépriser ce que les hommes pouvoient penser & dire de lui, & les jugemens qu'ils faisoient de toutes choses. Car les opinions & les exemples des autres , n'ont que trop souvent la force de nous ébranler. Pour éviter donc ce malheur , & pour aller toujours son chemin , il ne faut que considérer leurs pensées & leurs attachemens, la vanité des choses qu'ils desiroient, la petitesse de celles qu'ils craignent. On aura honte de se soumettre à des hommes si petits.

XLI. Quoique le corps , qui est si près de cette partie qui juge , soit coupé , brûlé , ulcéré , pourri , elle doit pourtant se taire.] Les Stoïciens ont poussé trop loin l'indépendance de l'ame , quand ils ont assuré qu'elle peut être libre dans les tourmens. Cela seroit sans doute , si l'homme eût demeuré dans l'état où il étoit quand

Dieu le forma. Tous ses sentimens auroient dépendu de sa volonté, & rien n'auroit pu l'inquiéter ni le troubler dans la jouissance de son souverain bien. Mais depuis que par le péché du premier homme, nous naissons tous corrompus, notre esprit a perdu devant Dieu sa dignité & son excellence, & a été malheureusement assujetti à toutes les infirmités du corps. C'est le prix du péché originel, que les Philosophes ont ignoré. Il étoit juste aussi que ce qui avoit péché, souffrît pour expier en partie son péché, par ses douleurs & par sa pénitence.

Tout ce qui peut arriver à un homme de bien & à un méchant, ne peut être ni bon, ni mauvais.] Quoique cela soit vrai au fond, néanmoins, comme on ne peut parvenir à démêler cette vérité que par de longues distinctions & de grands circuits, avant que tout cela soit fait, une douleur aiguë, ou une disgrâce, ont détruit tous ces raisonnemens les plus suivis, & terrassé toutes ces preuves. La véritable Religion, qui est plus simple que toute la Philosophie, nous a enseigné

une manière plus courte & plus naturelle, pour bien juger des biens & des maux. Les uns & les autres sont ce qu'on les appelle ; mais Dieu a mis en notre puissance de leur faire changer de nature par l'usage que nous en faisons.

XLII. *Pense continuellement que le monde est un animal composé d'une seule substance & d'une seule ame.*] Il a été déjà parlé de cette erreur des Stoïciens , qui regardoient Dieu & le monde comme un seul corps animé. Cette erreur étoit apparemment venue de ce qu'ils avoient lu dans les Prophetes , que Dieu remplissoit le Ciel & la terre ; mais ils l'avoient mal entendu.

XLIV. *Il n'y a nul mal pour les choses qui sont dans le changement.*] C'est pour dire que la mort n'est pas un mal , ni la vie un bien par elles-mêmes, puisqu'elles sont réciproquement la cause l'une de l'autre ; que la mort fait une naissance , & que la naissance produit une mort.

XLVII. *Car il n'en est pas comme des nombres , qui sont toujours entiers.*] Cette comparaison est fort belle. Les nombres

ne sont point liés les uns avec les autres ; qu'on les ajoute , qu'on les ôte , ils sont toujours entiers & indépendans ; ils subsistent par eux-mêmes , sans que d'autres les précédent ou les suivent. Mais ce qui arrive dans le monde , dépend nécessairement de la cause qui le produit , & est essentiellement lié avec elle. L'utilité que nous devons tirer de cette maxime , c'est d'être persuadés que , puisque tout vient de la Providence , & concourt à une seule & même fin , il n'est pas possible qu'il y ait rien de mauvais dans tout ce qui nous arrive.

XLVIII. *Il faut que tu aies souvent dans l'esprit ce mot d'Héraclite, que la mort de la terre, c'est de devenir eau.] Les Philosophes anciens, & quelques modernes, ont cru que les élémens se changeoient & se convertissoient les uns dans les autres. C'est une erreur, où ils ne sont tombés que parce qu'ils n'ont pas considéré les élémens dans leurs qualités simples, & qu'ils ont pris des séparations pour des altérations & des changemens. Mais il ne faut pas examiner ce sentiment*

à la rigueur : il suffit qu'il y ait de l'apparence, & que l'œil y puisse être trompé. La morale qu'Antonin en veut tirer est toujours fort bonne.

XLIX. *Souviens-toi toujours de l'homme qui avoit oublié où son chemin le conduisoit.*) Antonin fait sans doute allusion ici à quelque histoire, ou à quelque fable connue de son tems, où l'on voyoit un homme, qui, ayant oublié où il alloit, ne savoit où donner de la tête. C'est la véritable image de ceux qui, ayant oublié que ce monde est un chemin où nous ne devons faire que passer pour aller au Ciel, s'y arrêtent, sans savoir, ni ce qu'ils font, ni où ils vont, & ressemblent justement à des hommes ivres, qui, ne se souvenant plus du chemin de leur maison, vont donner dans toutes les portes sans trouver la leur.

L. *C'est celle que nous combattons toujours opiniâtement.*) C'est la même vérité que la Religion nous apprend bien mieux que la Philosophie. *Caro enim concupiscit adversus spiritum.* Notre chair combat incessamment contre le St. Esprit. *St. Paul, aux*

Gal. v. 17. Mais ce que les Philosophes n'ont point connu , c'est que le St. Esprit combat en même tems contre notre chair, & nous donne la force de la surmonter & de la vaincre.

LII. *Il ne faut pas recevoir les opinions de nos peres comme des enfans.*) Cette obéissance aveugle , & cette préoccupation sans connoissance , sont toujours condamnables.

LIII. *Et ne compte pas pour grand'chose de vivre un grand nombre d'années, plutôt que de mourir demain.*) Car la différence qu'il y a entre ces deux termes , est si petite , qu'elle ne mérite pas seulement d'être examinée par un homme qui ne doit penser qu'à l'éternité.

LIV. *Combien de Médecins sont morts après avoir tant fait les vains pour avoir guéri quelques malades.*) Cet Empereur reproche plus d'une fois aux Médecins leur vanité. Il faut avouer aussi qu'il faudroit qu'ils fussent bien sages, s'ils n'abusoient un peu des foiblesses que l'amour de la vie nous donne pour eux. Antonin se moque de cette vanité , qui n'est fondée

que sur un art inutile à celui qui le professe, & il fait sans doute allusion au proverbe, *Mallecin, guéris-toi toi-même.*

(*Combien d'Astrologues qui, comme si c'étoit une chose bien merveilleuse, ont prédit la mort.*) Antonin se moque aussi de l'Astrologie judiciaire, dont il fait finement sentir le ridicule. En effet, c'est une chose bien merveilleuse que de prédire la mort à des hommes qui ne sont nés que pour mourir.

(*Comme une olive mûre, qui en tombant.*) Cette comparaison est toute pleine d'une certaine douceur qui fait un véritable plaisir. Il y a bien de la noblesse & du naturel d'avoir ainsi donné du sentiment à l'olive. Antonin prétend donc que la mort, en quelque tems qu'elle vienne, n'est qu'une maturité, & par conséquent, il n'étoit pas persuadé que personne pût mourir avant son heure; comme Eliphas dit à Job, en parlant de Phinipie: *Il tombera comme le bouton de la vigne, & comme l'olive dans sa fleur.*

LVI. *Un secours bien vulgaire.*) Antonin veut dire que c'est un secours pro-

portionné à la portée du Peuple , & que tout le monde peut trouver de lui-même ; au lieu que les secours que donnent les Stoïciens , sont plus difficiles & plus recherchés.

Cacidianus , Fabius , Julien , Lepidus .)
Tous gens qui avoient eu une fort longue vie.

Dans quelles miseres , avec quelles gens , & avec quel corps le faut-il passer ?] Une seule de ces trois vérités devoit suffire pour nous détacher de la vie , & pour nous la rendre ennuyeuse. Mais heureusement ou malheureusement , nous faisons rarement de ces réflexions , quoique nous ayons tous fort grand sujet de les faire.

LVII. *De tous les tourmens secrets que causent inmanquablement la dissimulation & le faste.* Antonin nous apprend ici les tourmens que causent ordinairement aux Princes une fausse politique & un soin de leur grandeur , souvent mal-entendu : car c'est ce qui les tient dans une gêne continuelle. Ce que j'ai traduit , *dissimulation* , Antonin l'appelle *économie* ; & par ce

mot, il entend les déguisemens qu'ordonne ce qu'on appelle la politique, qui ne permet pas aux Princes de paroître toujours ce qu'ils font : *Vita Principum ficta & ostentationi parata.*

Fin du quatrieme Livre.



RÉFLEXIONS
MORALES
DE L'EMPEREUR
MARC ANTONIN.

LIVRE CINQUIÈME.

I. **L**E matin, quand tu as de la peine à te lever, qu'il te vienne incontinent dans l'esprit : Je me lève pour faire l'ouvrage d'un homme. Suis-je donc encore fâché d'aller faire une chose pour laquelle je suis né, & pour laquelle je suis venu dans le monde ? N'ai-

je donc été formé que pour me tenir bien chaudement étendu dans mon lit ? Mais cela fait plaisir. Tu es donc né pour te donner du plaisir, & non pas pour agir & pour travailler ? Ne vois-tu pas les plantes, les oiseaux, les araignées, les abeilles ? elles travaillent sans relâche à orner & à embellir leur état ; & toi, tu négliges d'embellir le tien. Tu ne cours point aux choses auxquelles la Nature t'a destiné. Mais aussi, me diras-tu, l'on a besoin de quelque repos. Je l'avoue : mais la Nature a mis des bornes à ce repos, comme elle en a mis au manger & au boire ; & toi, tu passes ces bornes, tu vas au delà de ce qui te suffit ; & au contraire, dans le travail, tu demeures toujours en deçà. Cela vient de ce que tu ne t'aimes pas toi-même : car ti-

tu t'aimois, tu aimerois ta propre Nature, & tu obéirois à ses ordres. Tous les autres ouvriers qui aiment leur métier, sechent & maigrissent sur leur travail; ils en perdent le boire & le manger; ils passent leur vie sans se baigner; & toi, tu fais moins de cas de ta Nature, qu'un Tourneur n'en fait de son art, un Danseur de sa danse, un Avare de son argent, & un Ambitieux de sa vaine gloire. Car tous ces gens-là, dès qu'ils sont une fois dans la passion, ne songent plus tant, ni à manger, ni à dormir, qu'à acquérir & à augmenter ce qu'ils aiment. Les actions qui vont au bien de la société, se paroissent-elles donc plus méprisables & moins dignes de tes soins ?

II. Qu'il est aisé de chasser & d'effacer entièrement toute imagi-

nation fâcheuse & triste, & de se remettre d'abord dans une parfaite tranquillité!

III. Crois que tu dois faire & dire tout ce qui est digne de toi, & selon ta Nature, sans te mettre en peine du reproche & du blâme que cela pourra t'attirer. Si une chose est bonne à faire ou à dire, rien ne doit t'en empêcher. Ceux qui te blâmeront, auront leurs vues particulières, & suivront leurs propres mouvemens. Tu n'y dois point faire d'attention, mais aller tout droit en suivant ta propre Nature & celle du monde : car pour l'une & pour l'autre, il n'y a qu'un même chemin.

IV. Je marche par le secours de la Nature, jusqu'à ce que je me repose, en rendant l'esprit à celui de qui je l'ai reçu, & en tombant dans

le même lieu d'où mon pere & ma mere ont tiré le sang dont ils m'ont formé, & ma nourrice, le lait dont elle m'a nourri, & qui me fournit tous les jours, depuis tant d'années, les biens dont j'ai besoin; dans ce lieu enfin, que je foule aux pieds, & dont j'ai abusé en tant de manieres.

V. Ne peux-tu te rendre recommandable & te faire admirer par ton esprit? A la bonne heure. Mais il y a plusieurs autres choses sur lesquelles tu ne saurois dire : *Je ne suis pas propre à cela.* Fais donc paroître ce qui dépend uniquement de toi : la sincérité, la gravité, la douceur, la patience dans le travail, la haine des voluptés. Sois content de ta condition; aie besoin de peu; fuis le luxe, la bagatelle & les vains discours; aie l'ame

faine , libre & grande. Ne vois-tu pas , que pouvant t'élever par tant de vertus , sans avoir aucun prétexte d'incapacité naturelle , tu demeures pourtant dans la bassesse , parce que tu le veux. Si la Nature ne t'a pas été favorable , est-ce une raison qui doive t'obliger à murmurer , d'être avare , inconstant , flatteur , bouffon , d'accuser & de maudire ton corps , & d'avoir toujours l'ame incertaine & flottante ? Non , en vérité. Il y a long-tems que tu pourrois t'être délivré de ces foibleffes ; & si tu te connoissois pesant & de dure conception , il falloit tâcher de guérir ce défaut par le travail & par l'exercice , & ne pas s'y complaire & le négliger.

VI. Il y a des gens qui , dès qu'ils ont rendu quelque service à quel-

qu'un, sont très-prompts à mettre en compte la grace qu'ils lui ont faite. Il y en a d'autres qui ne comptent pas véritablement les plaisirs qu'ils ont faits, mais qui regardent comme leurs débiteurs ceux qui les ont reçus. Enfin, il y en a d'une troisieme espece, lesquels oublient & ne savent pas ce qu'ils ont fait; semblables à la vigne, qui produit des raisins, & ne demande plus rien après avoir porté son fruit. Comme un cheval après avoir couru, un chien après avoir chassé, & une abeille après avoir fait son miel, ne disent point, j'ai fait du miel, j'ai couru, j'ai chassé: un homme, après avoir fait du bien, ne doit point prendre la trompette; mais il doit continuer comme la vigne, qui, après avoir porté son fruit, se prépare à en porter

d'autre dans la saison. Il faut donc à ce compte , être du nombre de ceux qui font du bien sans le savoir ? Sans doute. Mais selon tes principes , il faut savoir ce que l'on fait. Car c'est le propre de celui qui suit les loix de la société , de savoir qu'il suit ces loix , & de vouloir même , que celui pour lequel il les suit , ne puisse pas l'ignorer. Ce que tu dis est vrai : cependant , pour peu que tu t'écarteres de ce que je viens de dire , tu feras bientôt du nombre des premiers dont j'ai parlé : car ils ont aussi leurs raisons , qui ne manquent pas de vraisemblance. Mais si tu veux bien comprendre ce que je te dis , ne crains pas que cela te fasse jamais perdre aucune occasion de faire du bien.

VII. La priere des Athéniens

étoit : *Jupiter, faites pleuvoir, je vous prie, faites pleuvoir sur les champs & sur les prés des Athéniens.* Ou il ne faut point prier du tout, ou il faut prier de cette manière simplement & libéralement.

VIII. Comme on dit d'ordinaire, qu'Esculape ordonne aux malades d'aller à cheval, ou de se baigner dans l'eau froide, ou de marcher nus pieds, on doit s'imaginer aussi que la Nature ordonne de même à ses enfans d'être malades, de perdre quelque membre, ou de faire quelque autre perte, & autres choses semblables. Car comme dans la première manière de parler, le mot *ordonne* signifie proprement *dispose & choisit les moyens les plus propres pour redonner la santé*, dans la dernière, ce mot signifie la même chose. En effet, la Na-

ture choisit. & dispose ce qui convient à chacun, parce qu'elle le juge propre à accomplir sa destinée. En disant *ce qui convient*, nous parlerons comme les maçons, qui disent d'une pierre quarrée, qu'elle convient, qu'elle s'ajuste bien dans un mur, ou dans une pyramide, quand elle joint avec les autres. A tout prendre, il n'y a en toutes choses qu'une même symmétrie, qu'une même harmonie; & comme de tous les différens corps, résulte la composition de ce monde, qui ne fait qu'un seul & même corps: ainsi, de toutes les différentes causes, résulte ce que l'on appelle la destinée, qui n'est qu'une seule & même cause. Les plus ignorans entendent fort bien ce que je dis, puisque, dans leur langage ordinaire, ils disent: *Sa desti-*

née portoit cela ; c'est-à-dire, qu'une telle chose étoit portée à un tel, qu'elle lui étoit ordonnée. Recevons donc ces ordonnances, comme nous recevons celles des Médecins. Il ne laisse pas d'y avoir dans ces dernières, des choses fâcheuses & difficiles ; mais nous les recevons avec joie, dans l'espérance d'une prompte guérison. Aie donc autant d'empressement pour hâter la perfection & l'accomplissement des choses que la Nature a résolues, que tu en as pour le recouvrement de ta santé ; reçois avec joie ce qui t'arrive, quelque fâcheux qu'il soit, parce qu'il aboutit à procurer la santé au tout dont tu fais partie, & qu'il entretient la prospérité & la félicité de Dieu même, qui ne l'auroit pas permis, s'il n'étoit utile à l'Univers. Or, il

n'y a point de Nature qui souffre
quoi que ce soit, qui ne soit con-
venable à celui qu'elle gouverne.
Tu vois par-là qu'il y a deux rai-
sons principales qui doivent t'obli-
ger à embrasser & à chérir tout ce
qui t'arrive : la premiere, que cela
t'étoit destiné & ordonné, que cela
étoit fait pour toi, proportionné
à toi, & comme annexé à toi de
toute ancienneté, par les causes pre-
mieres ; & la seconde, qu'il con-
tribue au bonheur, à la perfection,
& si on l'ose dire, à la durée même
de celui qui gouverne tout. Car
c'est mutiler ce tout, que de retran-
cher quoi que ce soit de sa con-
nexité, & de sa continuité, aussi-
bien dans ses parties que dans
ses causes ; & tu en retranches
autant qu'il est en ton pouvoir,
tout ce que tu supports avec pei-
ne,

de Marc Antonin. LIV. V. 481
nè, & que tu voudrois empêcher.

IX. Ne te décourage, & ne t'im-
patiente point, lorsque tu ne réus-
sis pas toujours à faire tout selon
les regles de la droite raison. Au
contraire, après qu'une chose t'au-
ras mal réussi, recommence-la de
nouveau, & te prépare à voir tran-
quillement plusieurs infirmités pa-
reilles. Aime de tout ton cœur ce
que tu as entrepris, & ne retourne
point à la Philosophie, comme les
écoliers retournent chez leurs maî-
tres; mais, comme ceux qui ont
mal aux yeux, ont recours aux re-
medes de l'éponge & des œufs, ou
aux fomentations & aux cataplas-
mes: ainsi, rien ne t'empêchera
d'obéir à la raison; tu y acquies-
ceras en toutes manieres. Sur-tout,
souviens - toi que la Philosophie
ne demande de toi que ce que

demande la Nature ; & toi, tu voulois tout le contraire de ce qu'elle veut. Qu'y a-t-il de plus agréable ? C'est ainsi que la volupté nous trompe sous un voile spécieux. Mais, prends-y bien garde ; la grandeur d'ame, la liberté, la simplicité, la patience & la sainteté, ne sont-elles pas mille fois plus agréables ? & quand tu auras bien pesé tous les avantages de la prudence, qui est la mere de la prospérité & de la sûreté, pourras-tu jamais rien trouver qui lui soit comparable ?

X. Toutes choses sont si enveloppées & si cachées, que la plupart des Philosophes, je dis même des plus habiles, ont assuré qu'on ne pouvoit les comprendre. Les Stoïciens se sont contentés de dire qu'on ne pouvoit les comprendre que très-difficilement. D'ailleurs,

toutes nos conceptions sont sujettes à l'erreur : car , où est celui qui peut se vanter d'être infallible ? De plus , tout ce qui peut faire en ce monde le sujet de nos recherches & de nos desirs , est vil & peu durable , & peut être au pouvoir d'un infame débauché , d'une courtisane & d'un voleur. Il ne faut après cela , que penser aux mœurs de ceux avec qui tu as à vivre , & dont on peut à peine supporter le plus honnête & le plus complaisant , pour ne pas dire qu'il n'y a presque personne qui puisse se supporter soi-même. Au milieu donc de tant de ténèbres , de tant d'ordures , & de ce torrent continuel de la matière , du tems & du mouvement , je ne vois pas ce qui peut mériter nos soins & notre estime. Il faut au contraire , en se con-

folant foi-même, attendre la dissolution naturelle : mais il faut l'attendre sans impatience & sans chagrin, & trouver son repos dans ces deux réflexions : l'une, qu'il ne m'arrive rien qui ne soit utile & conforme à la nature du tout ; & l'autre, qu'il est en mon pouvoir de ne rien faire contre mon génie & mon Dieu : car il n'y a personne qui me puisse contraindre à violer ses ordres.

XI. A quoi me sert à présent mon ame ? Voilà ce qu'il faut se demander à toute heure, & à tous momens. Fais aussi avec soin cette recherche : qu'est-ce qui se passe présentement dans cette partie de moi-même qu'on appelle la partie principale ? Quelle ame ai-je présentement ? Est-ce l'ame d'un enfant, d'un jeune homme, d'une

femmelette, ou d'un tyran ? Est-ce l'ame d'un cheval , ou d'une bête féroce ?

XII. Tu peux connoître à ceci ce que le Peuple appelle des biens. Si quelqu'un s'est formé une idée des véritables biens, comme de la prudence , de la sagesse , de la vaillance & de la justice , il ne pourra jamais souffrir qu'on ajoute à cette idée rien qui n'y soit conforme , & qu'on parle avec indignité de ces véritables biens. Mais s'il s'est fait une idée des biens du Peuple, il entendra & recevra avec plaisir, comme une application heureuse, le mot du Poëte comique, *que celui qui les possède est si riche , & que tout est si propre chez lui , qu'il ne sait où aller pour les nécessités à quoi la nature l'oblige ;* & le Peuple fait lui-même cette différence sans le sa-

voir : car , au premier cas , cette application le choqueroit & lui feroit très-défagréable ; au lieu qu'au fecond , c'est-à-dire , quand on parle des richesses , du luxe , de la gloire & de la fortune , elle le divertit , & il la reçoit avec joie , comme un bon mot plein de fel & de fens , & qui convient admirablement au fujet. Va après cela , & demande fi on doit prendre pour des biens véritables & dignes de fon eftime , des chofes auxquelles on peut appliquer avec grace le mot que je viens de rapporter.

XIII. Je fuis composé de matière & de forme. Comme ni l'une ni l'autre n'ont été tirées du néant , elles ne feront jamais anéanties. Toutes ces parties feront converties par ce changement , en une partie de

l'Univers , & ensuite en une autre ,
jusques à l'infini. C'est un pareil
changement qui m'a produit , moi
& mes ancêtres , en remontant jus-
ques à l'infini : car rien n'empêche
qu'on ne puisse parler de cette ma-
niere , quoique le monde ait ses
révolutions déterminées , & ses pé-
riodes fixes.

XIV. La raison & l'art de rai-
sonner sont des facultés suffisantes
à elles-mêmes & à toutes les opé-
rations qui en dépendent ; elles
partent de leur propre princi-
pe , & vont à la fin qu'elles se
proposent. C'est pourquoi on a
appelé leurs opérations d'un mot
qui signifie des actions droites :
Catortoses ; c'est-à-dire , qui vont
le droit chemin , sans jamais s'en
détourner.

XV. Il ne faut pas dire que rien

appartienne à l'homme de tout ce qui ne lui convient point en tant qu'homme : car l'homme ne le demande point ; la nature de l'homme ne le promet point ; ce ne sont pas des perfections de la nature humaine : ce n'est donc pas là que consiste la fin de l'homme , ni le bien qui remplit cette fin. Car s'il y avoit en cela quelque chose qui appartînt à l'homme , il ne lui appartiendrait pas de la mépriser & de s'élever contre elle ; si c'étoient les véritables biens , on ne loueroit point ceux qui feroient profession de n'en avoir pas besoin , ni ceux qui s'en priveroient eux-mêmes en partie. Or , nous voyons , tout au contraire , que plus un homme se prive de ces sortes de biens , ou qu'il souffre plus volontiers que d'autres l'en privent , plus il passe pour vertueux.

XVI. Telles que seront les pensées dont tu t'entretiendras d'ordinaire , tel sera aussi ton esprit : car notre ame prend la teinture de nos pensées. Tâche donc de la nourrir & de l'imbiber toujours de ces réflexions : Par-tout où l'on peut vivre, on peut bien vivre : on peut vivre à la Cour, donc on peut bien vivre à la Cour. De plus, chaque chose se porte vers l'objet pour lequel elle a été faite. Là où elle se porte, c'est là qu'elle trouve sa fin ; & où elle trouve sa fin, c'est là qu'elle trouve son véritable bien , & ce qui lui est propre. Le véritable bien de l'animal raisonnable , c'est donc la société ; car il a été déjà prouvé que c'est pour la société que nous sommes nés. N'est-il pas évident par-là que les choses les moins parfaites sont pour

les plus parfaites, & que les plus parfaites font les unes pour les autres ? Les choses animées font plus parfaites que les inanimées ; & des animées , les raisonnables font les meilleures.

XVII. C'est une folie que de vouloir des choses impossibles. Or il est impossible que les méchans n'agissent pas comme ils font.

XVIII. Il n'arrive jamais rien de fâcheux à personne que la nature n'ait disposé à le supporter. Les mêmes accidens arrivent tous les jours à des gens qui ignorent que cela leur soit arrivé, ou qui, en le supportant, veulent montrer leur fermeté & leur grand courage, & qui demeurent comme insensibles & immobiles aux plus grands coups. C'est donc une honte que l'igno-

de Marc Antonin. LIV. V. 491
rance & la vanité aient plus de
force que la prudence.

XIX. Les choses n'ont en aucune maniere la force de toucher notre ame. Elles ne trouvent point de chemin qui les y conduise , & ne peuvent ni la changer , ni l'ébranler. C'est elle seule qui se change & qui s'ébranle ; & tous les accidens sont pour elle ou bons ou mauvais , selon la bonne ou la mauvaise opinion qu'elle a d'elle-même.

XX. En un sens l'homme nous doit être fort cher , en tant que nous sommes obligés de lui faire du bien & de le souffrir. Mais comme il y en a plusieurs qui nous empêchent de faire des actions qui nous sont les plus propres , en ce sens-là l'homme devient pour moi une de ces choses différentes , com-

me le soleil, le vent, les bêtes ; qui ont la force d'empêcher une action, mais qui n'en fauroient empêcher ni l'intention, ni le dessein, à cause de l'exception que nous avons faite en formant ce dessein, & du changement auquel nous avons recours : car notre pensée change, & convertit d'abord en ce que nous avions dessein de faire, ce qui nous empêche de le faire : de sorte que l'obstacle même devient la matière & le sujet de notre action ; & ce qui nous fermoit le chemin, nous sert de chemin.

XXI. Honore ce qui est de plus excellent dans le monde. : c'est ce qui se sert de tout & qui gouverne tout. Honore aussi ce qui est de plus excellent en toi ; il est de même nature que le premier : car c'est ce qui se sert de toutes les par-

ties dont tu es composé , & qui gouverne ta vie.

XXII. Ce qui ne nuit point à la Ville, ne nuit point aux citoyens. Quand donc tu crois qu'on t'a fait tort , fers-toi de cette regle pour le connoître : si la Ville n'est point offensée , je ne le suis pas non plus ; & si elle ne l'est pas , il ne faut donc pas se fâcher contre celui qui ne l'a pas offensée. Car en quor consiste cette offense , & qu'est-ce que c'est ?

XXIII. Pense souvent à la rapidité avec laquelle toutes choses sont emportées , & nous échappent , tant celles qui sont déjà , que celles qui se produisent. Car la nature est comme un fleuve qui coule toujours. Ses opérations souffrent de continuel changemens ; & les causes dont elle se fert , passent par d'in-

nombrables vicissitudes. Il n'y a presque rien de permanent de tout ce qui est près de toi ; & le passé d'un côté , & l'avenir de l'autre , tout cela est un abyme infini & impénétrable , où tout se perd. N'est-ce donc pas être fou , que de s'enorgueillir , ou de s'affliger pour des choses périssables ? Se plaint-on d'une légère incommodité , qui ne doit durer qu'un moment ?

XXIV. Quelqu'un a péché contre moi. C'est son affaire. Il a ses mœurs & ses manières ; & moi , j'ai ce que la nature , notre commune mère , veut que j'aie , & je fais ce qu'elle veut que je fasse.

XXV. Souviens-toi de toute la nature , dont tu ne fais qu'une très-petite portion ; & de tout le tems , dont il ne t'a été assigné qu'un moment fort court ; & du destin ,

de Marc Antonin. LIV. V. 495
dont tu n'es qu'une fort petite
partie.

XXVI. Que la partie principale de ton ame soit insensible aux mouvemens de la chair , de quelque nature qu'ils puissent être , ou rudes ou doux. Qu'elle ne se mêle point avec le corps ; mais qu'en se renfermant en elle-même , elle empêche les passions de passer les limites des parties où elles regnent. Que si, par quelque sympathie, elles parviennent jusqu'à l'esprit, à cause de l'étroite union qu'il a avec le corps , alors il ne faut pas tâcher de résister à un sentiment qui est naturel ; il faut seulement que l'ame s'empêche de juger que ce sentiment est bon ou mauvais.

XXVII. Il faut vivre avec les Dieux ; & celui-là vit avec les Dieux , qui , en toutes occasions ,

leur fait voir son ame soumise à leurs ordres, & toujours prête à faire ce qu'ordonne le génie que Dieu a donné à chacun pour guide & pour gouverneur, & qui n'est qu'une partie de lui-même : car ce génie n'est autre chose que l'entendement & la raison.

XXVIII. Ne te fâche point contre celui qui sent mauvais. Qu'y peut-il faire? il est ainsi fait; c'est une nécessité qu'une telle odeur sorte de son corps : mais il dit qu'il a la raison en partage, & qu'il dépend de lui de se connoître & de se corriger. Tant mieux ; tu as aussi de la raison, tâche donc d'exciter sa raison par la tienne ; remontre-lui ses défauts, donne-lui des avis. S'il t'écoute, tu le guériras, & tu n'auras plus sujet de te mettre en colère.

XXIX. N'imité ni les mœurs ni les manières des Courtisannes , ni celles des Comédiens.

XXX. Tu peux vivre ici dès aujourd'hui , comme tu veux vivre quand tu feras près de mourir. Que l'on t'en empêche , alors il t'est permis de cesser de vivre. Mais ne meurs point comme ayant reçu quelque injure ou quelque mal ; fors de la vie comme on sort d'une chambre où il y a de la fumée ; il y fume , je m'en vais. Penfes-tu que ce soit si grand-chose : pendant que rien ne m'oblige à me retirer , je demeure libre ; personne ne m'empêchera de faire ce que je veux , ce que demande la nature d'un animal raisonnable & né pour la société.

XXXI. L'esprit de cet Univers est un esprit de société ; il aime l'or-

dre & la raison : il a donc fait les choses les moins parfaites pour les plus parfaites , & il a lié & ajusté les plus parfaites les unes avec les autres. Tu vois par-là qu'il a soumis & rangé chaque chose selon sa dignité , & qu'il a ajusté ensemble les plus excellentes par les liens d'une union & d'une complaisance mutuelle & réciproque.

XXXII. Comment t'es-tu gouverné jusqu'à présent envers les Dieux , envers ton pere & ta mere , tes freres , ta femme , & tes enfans , tes précepteurs , tes gouverneurs , tes amis , tes courtisans & tes domestiques ? Ne leur as-tu fait jusqu'à présent aucune injustice , ni par tes paroles , ni par tes actions ? Retraces en ta mémoire les travaux que tu as effuyés , & toutes les peines que tu as souffertes ,

& pense que l'histoire de ta vie est complete , & que le service que tu avois à rendre en ce monde , est accompli. Combien de belles choses as-tu vues ? combien as-tu surmonté de plaisirs & de douleurs ? combien de choses glorieuses as-tu méprisées ? & à combien de méchans as-tu fait éprouver ta bonté ?

XXXIII. Pourquoi des esprits ignorans & grossiers viennent-ils troubler une ame savante & polie ? Quelle est l'ame savante & polie ? Celle qui connoît le commencement & la fin des choses , & qui est instruite de la raison , qui pénétrant toute la matiere , gouverne cet Univers durant tous les siècles , par des périodes réglées.

XXXIV. Dans un petit moment tu ne seras qu'une poignée de cen-

dre, qu'un squelette & qu'un nom, & non pas même un nom. Cependant qu'est-ce qu'un nom ? un bruit, un son. Et toutes les choses dont on fait le plus de cas en ce monde, que sont-elles, que pourriture & que vanité ? Elles sont comme les petits chiens qui caressent & qui mordent en même tems ; comme de petits enfans de mauvaise humeur qui pleurent pour rien, & qui un moment après rient de même. La foi, la pudeur, la justice & la vérité ont quitté la terre pour aller habiter dans le Ciel, comme dit le Poëte *Hésiode*. Qu'est-ce donc qui te retient ici ? Sont-ce les objets sensibles ? Mais ils sont muables, & n'ont rien de constant. Sont-ce les sens ? Mais ils sont émouffés & prêts à recevoir des impressions fausses. Est-ce

le principe de vie , cet esprit qui t'anime ? Mais ce n'est qu'une exhalaison & qu'une vapeur de ton sang. Est-ce le plaisir d'être estimé parmi tes semblables ? Mais ce n'est que vanité ? Qu'attends-tu donc ? Tu attends en repos, ou ton extinction ou ton changement ; & en attendant que cet heureux moment vienne, qu'as-tu à faire ? A honorer & à bénir les Dieux, & à faire du bien aux hommes. Tout ce qui est hors des limites de ton corps & de ton esprit, ne t'appartient point, & ne te regarde point.

XXXV. Tu peux être toujours heureux , si tu fais marcher droit & suivre la raison dans tes actions & dans tes pensées : car voici deux choses qui sont communes à la nature de Dieu & à celle de l'homme & de tout animal raisonnable : l'u-

ne, de ne pouvoir être empêché par aucun autre être , quel qu'il soit; & l'autre, de trouver son bien dans les dispositions & dans les actions justes , & de terminer là ses desirs.

XXXVI. Si ce n'est point par ma méchanceté, ni par aucun effet de cette méchanceté , qu'une telle chose arrive , & que la société n'en soit point blessée , pourquoi me tourmenter ? En quoi la société peut-elle être blessée ?

XXXVII. Ne te laisse pas témérairement emporter à tes imaginations. Donne à ton prochain tous les secours dont tu es capable & que tu lui dois. Et s'il a fait quelque perte en des choses indifférentes , garde-toi bien de croire qu'il lui soit arrivé un grand mal : car en cela il n'y en a aucun. Imite dans

ces occasions la conduite de ce bon vieillard qui en s'en allant demande à son petit enfant sa toupie , sachant bien que ce n'est qu'une toupie.

XXXVIII. Que fais-tu donc dans cette Tribune aux harangues avec tes beaux discours & tes oraisons funebres ; mon ami , ne te souviens-tu plus de ce que c'est ? Je m'en souviens fort bien , mais je vois que ces choses-là plaisent aux hommes , & qu'elles font un des objets de leurs soins. Faut-il donc que tu sois fou , parce qu'ils le sont ? N'est-ce pas assez de l'avoir été ?

XXXIX. A quelque heure que la mort vienne , elle me trouvera toujours heureux. Etre heureux , c'est se faire une bonne fortune à soi-même ; & la bonne fortune ,

ce sont les bonnes dispositions de l'ame , les bons mouvemens & les bonnes actions.



REMARQUES

SUR

LE CINQUIEME LIVRE.

I. *LE* matin, quand tu as de la peine à te lever.) Le mot grec que j'ai traduit *le matin*, signifie proprement la petite pointe du jour. C'étoit l'heure du lever des gens laborieux. Il n'y avoit que les lâches & les paresseux qui fussent au lit à six ou sept heures.

Elles travaillent sans relâche à orner & à embellir leur état.) Cette pensée m'a toujours plu , & je trouve fort agréable cette idée , que chaque chose , chaque espece ait sa République , son monde , sa police à part.

II.

II. Qu'il est aisé de chasser & d'effacer entièrement.) Cela est aisé à ceux qui connoissent leur véritable bien , & qui savent où le trouver.

III. Sans te mettre en peine du reproche & du blâme que cela pourra t'attirer.) L'infamie même ne doit pas nous rebuter de de faire le bien. Sénèque a fort bien dit : *Æquissimo animo ad honestum consilium, per mediam infamiam, tendam. Nemo mihi videtur pluris æstimare virtutem, nemo illi esse magis devotus, quàm qui boni viri famam perdidit, ne conscientiam perderet. J'irai chercher de tout mon cœur à faire tout ce qui est honnête, au travers de l'infamie même. Car personne ne me paroît avoir plus d'estime pour la vertu, & lui être plus dévoué, que celui qui, pour sauver sa conscience, a perdu la réputation d'homme de bien. C'est ce que dit Saint Paul : Nous montrons en toutes choses que nous sommes serviteurs de Dieu ; par la bonne réputation, par les calomnies & par les louanges. 2. Cor. 6. 4. 8.*

En suivant la propre nature & celle du monde.) Car l'une & l'autre viennent du même esprit, qui est tout en tous.

IV. *Et en tombant dans le même lieu d'où mon pere & ma mere.*) Parce que nous sommes de poudre, nous retournerons en poudre.

Dans ce lieu enfin que je foule aux pieds, & dont j'ai abusé en tant de manieres.) La douceur d'esprit d'Antonin paroît dans toutes ses idées. On ne peut rien voir de plus tendre ni de plus humble en même tems, que ce qu'il dit ici de la terre, en se reconnoissant presque indigne de la fouler aux pieds, & en avouant qu'il a abusé de ses présens en une infinité de manieres.

V. *Ne peux-tu te rendre recommandable, ni te faire admirer par ton esprit ? à la bonne heure.*) Antonin travaille ici à guérir les hommes de l'abattement & du désespoir où ils sont ordinairement, quand ils ne reconnoissent point en eux de ces qualités brillantes, qui font qu'on est estimé & recherché de tout le monde. Celui-là est grand Poëte, ou grand Orateur ; celui-ci grand homme d'Etat & grand Politique ; un autre éblouit les compagnies par une beauté d'esprit & par une vivacité

d'imagination qui lui font trouver des perles & des diamans où il ne paroît que du gravier & du sable ; & moi, je n'ai aucun de ces dons. Est-ce donc là un si grand sujet de se décourager ? Si nous pensions bien à l'usage que la plupart des gens font de ces qualités qui attirent notre envie , nous aurions honte de les desirer , & nous remercierions Dieu de ne nous les avoir pas données.

Si la nature ne t'a pas été favorable.)
C'est-à-dire , si elle ne t'a pas donné les graces que tu voudrois avoir , est-ce une raison de négliger celles que tu en as reçues ?

Et si tu te connoissois pesant & de dure conception, il falloit tâcher de guérir.)
Après avoir consolé l'homme affligé de sa pesanteur , il lui reproche qu'il en est seul la cause , & qu'il dépendoit de lui de s'en défaire & de se guérir, s'il avoit voulu s'en donner la peine. En effet, il n'y a point d'homme si stupide & si grossier , qu'un travail assidu ne polisse ou ne corrige au moins en partie.

*Est quadam prodire tenu , si non datus
ultra. Horat. Epit. 1.*

Mais la plupart des hommes ne se plaignent des dons que la Nature leur a refusés , que pour excuser leur paresse , & pour avoir un prétexte plus plausible de demeurer dans l'assoupissement où ils sont.

VI. *Il y a des gens qui dès qu'ils ont rendu quelque service à quelqu'un.)* Ce partage de bienfaiteurs en trois classes est très-bien fait. La première & la plus nombreuse est de ceux qui mettent incontinent en ligne de compte le plaisir qu'ils ont fait , pour en être payés dans la suite , & alors ce n'est plus un bienfait , c'est un prêt , ou plutôt une usure , comme dit Sénèque : *Turpis saneratio est beneficium ferre. C'est une usure honteuse , que d'écrire sur son registre ses bienfaits.* La seconde classe est de ceux qui ne les écrivent pas véritablement , & n'en attendent point de récompense ; mais qui prennent un autre chemin , où leur amour propre & leur orgueil trouvent mieux leur compte. Ils seroient fâchés d'en être payés , &

font ravis de pouvoir toujours regarder comme leurs débiteurs ceux qu'ils n'ont obligés que pour avoir sur eux cet avantage. J'aimerois mieux les premiers. Enfin, la troisième & la plus petite, est de ceux qui oubliant les plaisirs qu'ils ont faits, en font toujours de nouveaux, dont ils perdent aussi-tôt la mémoire, & si bien, qu'ils ne savent pas même qu'ils ne les savent pas, pour me servir d'un mot de Platon, qui me paroît avoir beaucoup de force. Mais ce n'est pas encore tout de faire du bien & de l'oublier, il faut en faire à tout le monde, sans jamais cesser, selon ce beau précepte de l'Ecclésiaste : *Mitte panem tuum super transeuntes aquas, quia post tempora multa invenies illum.* Jette ton pain sur le courant des eaux, parce que tu le retrouveras après plusieurs années.

Il faut donc à ce compte être du nombre de ceux qui font le bien sans le savoir ? Ce sont des objections qu'Antonin se fait à lui-même, & ce dialogue réussit fort bien.

Et de vouloir même que celui pour lequ el il les fait, ne puisse pas l'ignorer.) Cela est

vrai quand il s'agit de l'édification du prochain, & de lui donner un bon exemple.

Mais pour peu que tu t'écarter de ce que je viens de dire.) Cela est certain. Il est si difficile de tenir le juste milieu, & de garder la modération nécessaire, en desirant que l'on connoisse que c'est nous qui avons fait ceci & cela, que bientôt ce ne sera plus l'utilité de notre prochain que nous aurons en vue, mais la nôtre.

Car ils ont aussi leurs raisons, qui ne manquent pas de vraisemblance.) Ces raisons étoient, qu'il y avoit de l'orgueil à ne vouloir pas qu'on reconnût nos bienfaits; que c'étoit faire plus de mal que de bien à ceux que nous privions du plaisir de nous témoigner leur reconnoissance; que tous les hommes étant nés pour s'aider les uns les autres, il falloit réduire ceux que nous obligions, à la nécessité de nous rendre le bien qu'ils avoient reçu; enfin, que c'étoit blesser la Loi & la Justice, que de vouloir qu'ils mourussent nos débiteurs. Raisons toutes plus sub-

tiles que solides : Antonin y répond fort bien.

Ne crains pas que cela te fasse jamais perdre aucune occasion de faire du bien.)

Voilà tout ce qu'il y avoit à répondre à toutes les raisons qu'on pouvoit objecter. Que notre prochain ne sache pas que c'est nous qui l'avons obligé, ou qu'il le sache & qu'il soit ingrat, cela n'empêche pas que nous ne puissions continuer de lui faire du bien. Il dépend de nous d'accomplir notre charité, & c'est à quoi nous devons tendre.

VII. *Où il ne faut point du tout prier ; ou il faut prier de cette manière, simplement & libéralement.)* Antonin loue les Athéniens de ce que leurs prières étoient générales, & que chacun d'eux ne prioit pas pour soi en particulier. En effet, c'est blesser l'amour que nous devons avoir pour notre prochain, que de borner nos prières à nous-mêmes. La prière que Notre Seigneur nous a donnée, est un modèle parfait de la charité qui nous doit animer en ces occasions.

Simplement & libéralement.) Simple-

ment, c'est-à-dire, sans jalousie & sans envie; libéralement, c'est-à-dire, pour tout le monde en général.

VIII. *Comme on dit d'ordinaire, qu'Esculape ordonne aux malades d'aller à cheval.*) Antonin veut prouver que les maux que Dieu envoie aux hommes, sont des remèdes salutaires qui opèrent leur guérison. En effet, tous les malheurs qui nous arrivent, sont ou une médecine pour les malades, ou un exercice pour les sains; & c'est ce que la Religion nous enseigne encore mieux que la Philosophie. Ce chapitre est parfaitement beau.

Ainsi de toutes les différentes causes résulte ce qu'on appelle la destinée, qui n'est qu'une seule & même cause.) Antonin explique fort bien ce que c'est que la destinée: *Nihil aliud est fatum, quàm series implexa causarum.* Ce qu'on appelle la Destinée, n'est qu'une suite, un effet de plusieurs causes liées ensemble par la Providence, & elle n'est qu'une seule & même cause, qui est destinée à produire un tel ou un tel effet. Quand il dit qu'elle n'est qu'une seule & même cause, il veut exclure par là les

causes accidentelles, que certains Philosophes vouloient allier avec la destinée. Car la cause qui est par soi, ne peut être que déterminée, certaine, une & simple; au lieu que les causes par accident, s'il y en avoit, ne pourroient jamais être unes, mais infinies & indéterminées, parce que plusieurs accidens entièrement différens pourroient être ensemble dans un même sujet. Aussi Platon a défini la destinée *la Loi émanée de Dieu*, qui toujours suit & accompagne Dieu. C'est la raison divine, que rien ne peut ni empêcher ni violer.

Et qu'il entretient la prospérité & la félicité de Dieu même.) C'est encore une suite de l'erreur des Stoïciens, qui considéroient Dieu comme l'ame de l'Univers, & qui l'enfermoient dans la matiere, & le rendoient en quelque maniere sujet à corruption, à dissolution & à altération. Mais quoique ce sentiment soit ridicule & impie, & que Dieu soit si libre, qu'il n'abesoïn d'aucune de ses créatures, qui ne peuvent rien contribuer à sa félicité, & moins encore à sa durée, nous ne laissons pas de pouvoir parler le même lan-

gage, en lui donnant un meilleur sens. En effet, nous pouvons dire que nos bonnes actions, notre patience dans les maux, & notre acquiescement aux ordres de Dieu, entretiennent en quelque maniere sa félicité & sa gloire, puisqu'il a bien voulu faire consister l'une & l'autre dans l'obéissance que nous lui devons, & dans l'usage que nous faisons des précieux présens qu'il nous a faits

Et si on l'ose dire, à la durée même.)

Quoique ce mot soit impie dans le sens des Stoïciens, il peut être orthodoxe dans notre bouche. Car c'est en quelque maniere, autant qu'il dépend de nous, détruire & anéantir Dieu, que de lui désobéir, & de fermer les yeux à la lumiere de sa vérité.

Ne te dégoûte, ne te décourage, & ne t'impatiente point.) Antonin tâche ici de soutenir les hommes contre le découragement où ils tombent, quand ils ne réussissent pas dans les efforts qu'ils font pour suivre la regle de la droite raison, c'est-à-dire, les préceptes de la Philosophie. Toutes nos infirmités ne doivent pas

nous rebuter ; & dans toutes nos chûtes , nous devons nous relever plus animés , comme cet Antée de la fable , qui tiroit de la terre de nouvelles forces , dès qu'il la touchoit. Nous devons être encore plus disposés à cela que les Païens : car , nous favons que la vertu de Dieu s'accomplit dans nos infirmités , & que nous ne sommes jamais plus forts que quand nous sommes foibles.

Sur-tout souviens-toi que la Philosophie ne demande de toi que ce que demande la Nature.) Ce sage Empereur a raison de guérir ici les préventions où l'on est , que la Philosophie nous impose un joug fort pesant , & nous veut assujettir à des choses qui violentent la nature. Rien n'est plus faux. La véritable Philosophie & la Nature sont toujours d'accord ; & la pratique des devoirs que l'une & l'autre nous imposent , est bien plus aisée que le chemin des vices , tout semé de fleurs qu'il nous paroît.

Et toi , tu voulois tout le contraire de ce qu'elle veut.) C'est une grande vérité. Ce n'est pas la nature qui nous violente ,

en nous imposant de certains devoirs ; c'est nous qui la violentons , en l'assujettissant à nos desirs déréglés , & en la déshonorant par nos crimes.

Qu'y a-t-il de plus agréable ?) C'est le langage que tiennent nos passions , quand elles nous sollicitent pour nous porter au vice.

Et quand tu auras bien pesé tous les avantages de la prudence , qui est la mere de la prospérité & de la sûreté.) Cet endroit est parfaitement beau. Antonin considère les qualités dont il vient de parler , comme les effets & les suites de la prudence , qui dépend toujours de nous. Si elle n'en dépendoit pas , ce seroit en vain que Jesus-Christ nous auroit dit : *soyez prudents comme les serpens , & simples comme les colombes. Mat. 16.*

X. *Toutes choses sont si enveloppées & si cachées.*) Le but d'Antonin est de faire voir aux hommes l'erreur où ils sont , quand ils font consister leur souverain bien dans la science , dans les plaisirs , dans les richesses & dans le commerce du monde. La science n'est qu'obscurité ;

Les richesses & les voluptés que foiblesse & entêtement ; & le commerce du monde qu'un fardeau & qu'un ennui.

Et peut être au pouvoir d'un infame débauché, d'une courtisane, ou d'un voleur.)

Cela est admirable. Antonin donne par là en deux mots une regle sûre pour faire connoître le véritable bien. C'est celui qui ne peut être au pouvoir des vicioux. Comment est-il possible que les hommes fassent tant de cas des choses qui tombent si souvent en partage aux plus mal-honnêtes gens ?

XI. *A quoi me sert présentement mon ame.)* Ces demandes seules seroient capables de nous redresser , si nous étions capables de nous les faire, & d'y répondre sans déguisement.

XII. *Tu peux juger par ceci ce que c'est que le peuple appelle des biens.)* Antonin donne encore ici une regle merveilleuse pour discerner les véritables biens d'avec les faux, d'avec ceux que le peuple appelle des biens. Les derniers sont ceux sur lesquels les honnêtes gens souffrent qu'on plaïsante. Par exemple, si l'on parle

des richesses, on rira volontiers, si l'on entend appliquer à ce sujet un vers d'Aristophane, qui dit dans une de ses Comédies : *que tout est si propre dans la maison d'un homme riche, qu'il ne sait où aller pour ses nécessités.* Mais si on faisoit une semblable application sur la vertu, sur la piété, sur la sagesse, il n'y a personne qui n'en fût choqué, & qui ne se révoltât contre cette audace.

Le mot du Poëte Comique.) C'est ce vers d'Aristophane.

ΑΛΛ' σ'ν καθαρώπῃ πρὸς αὐχέσας
τόχοι.

Et le peuple fait lui-même cette différence sans le savoir.) Le peuple connoît donc naturellement quels sont les véritables biens. Cela est vrai : mais comme c'est une connoissance aveugle & étouffée par les objets & par les passions, il ne peut ni s'y arrêter, ni les suivre.

XIII. *Je suis composé de matiere & de forme.* , La matiere, c'est le corps; la forme, c'est l'ame.

Ni l'une ni l'autre n'ont été tirées du néant.) Car ils croyoient que l'ame étoit une partie de la Divinité. Aujourd'hui nous savons que Dieu n'a pas moins tiré du néant l'ame, que le corps, & toute la matiere du monde.

XIV. La raison & l'art de raisonner sont des facultés suffisantes à elles-mêmes.) Antonin veut dire que la raison seule suffit pour faire le bien, sans aucun secours des choses étrangères, qui ne servent au contraire qu'à la séduire & à la faire égarer.

XV. Il ne faut pas dire que rien appartienne à l'homme de ce qui ne lui convient pas en tant qu'homme.) Il est étonnant que nous ayions tant de regles si sûres pour discerner les véritables biens d'avec les faux, & que nous nous y trompions pourtant toujours. Les véritables biens sont ceux qui conviennent à l'homme en tant qu'homme ; qui sont attachés à sa nature, qui en sont des perfections, & qu'il ne sauroit mépriser sans honte. On ne peut dire cela ni des richesses, ni de la gloire, ni des voluptés. Ce sont donc de faux biens,

Il ne lui appartiendrait pas de la mépriser.)
Car comme dit fort bien Longin, en étendant cette même pensée : *On ne peut pas dire qu'une chose ait rien de grand ; le mépris qu'on en fait , tient lui-même du grand. Telles sont les richesses , les dignités , les honneurs , les Empires , & tous les autres biens en apparence , qui n'ont qu'un certain faste au dehors , & qui ne passeront jamais pour de véritables biens dans l'esprit d'un sage , puis qu'au contraire ce n'est pas un bien médiocre que de les pouvoir mépriser. D'où vient aussi qu'on admire beaucoup moins ceux qui les possèdent , que ceux qui , les pouvant posséder , s'en privent eux-mêmes , & les rejettent par pure grandeur d'ame.*

XVI. *Telles que seront les pensées dont tu t'entretiendras d'ordinaire , tel sera aussi ton esprit.)* Cela ne sauroit être autrement. Nous ne sommes que ce que nous pensons. C'est notre seul & véritable caractère que nos pensées ; & comme elles sont en notre pouvoir , il dépend de nous d'être ce que nous voulons. Longin dit en quelque endroit , que pour parvenir au sublime , il faut toujours tenir

son ame , pour ainsi dire , grosse d'une certaine fierté noble & généreuse. Cela est encore plus vrai & plus nécessaire pour parvenir aux vertus.

Donc on peut bien vivre à la Cour.) Antonin veut prévenir tous les vains prétextes dont il pourroit se servir pour excuser quelque espece de relâchement ; & ces vains pretextes ne sont peut-être encore aujourd'hui que trop ordinaires. Combien de gens y a-t-il qui, vivant assez bien dans la retraite, retombent dans la licence & dans le désordre, quand ils sont à la Cour, & qui disent pour excuser ces chûtes : la Cour n'est pas comme la ville ou la campagne ; elle demande d'autres manieres & d'autres mœurs. On se rendroit ridicule, si on vouloit se distinguer des autres. Il faut suivre le torrent. Excuses vaines & frivoles.

De plus chaque chose se porte vers l'objet pour lequel elle a été faite.) Il va prouver que les hommes sont nés pour se faire du bien les uns aux autres. Cette loi ne change pas quand on change de lieu. Elle

est égale à la Cour, à la ville & à la campagne. Il faut donc leur faire du bien par-tout. On ne peut leur faire du bien sans bien vivre, & par conséquent, &c.

C'est donc la société.) C'est-à-dire, ce lien qui unit les hommes, & qui les oblige à se regarder tous comme un seul tout, dont les parties ne sauroient souffrir, sans que tout le corps souffre.

Les choses animées sont plus parfaites que les inanimées.) C'est pourquoi Saint Augustin, en quelque endroit de ses Ouvrages, préfère même une mouche à la Lune & au Soleil.

XVIII. *Il n'arrive jamais rien à personne que la nature n'ait disposé à le supporter.*] Antonin veut porter les hommes à la patience dans les maux, par trois raisons très-solides. La première, que la Nature leur a donné les forces nécessaires pour les supporter. La seconde, que beaucoup de gens sentent tous les mêmes accidens, sans y prendre garde; & la troisième, que la plupart des hommes souffrent souvent des choses plus difficiles, par ostentation & par vanité.

XIX. *Et tous les accidens sont pour elle ou bons ou mauvais, selon la bonne ou la mauvaise opinion qu'elle a d'elle-même.*] Il semble qu'Antonin auroit dû écrire, *selon la bonne ou la mauvaise opinion qu'elle en a elle-même.*] Mais ce qu'il a mis est bien plus fort, & marque la source & la cause de nos jugemens. Nous jugeons différemment des choses, selon que nous avons bonne ou mauvaise opinion de nous.

XX. *En un sens l'homme nous doit être fort cher.*] Antonin nous enseigne ici les sentimens que nous devons avoir pour les méchans. Comme le vice n'empêche pas qu'ils ne soient hommes, nous devons toujours avoir pour eux de la charité. Mais ils sont méchans, & ils nous empêchent souvent de faire le bien que nous voudrions. En cette qualité, ils ne méritent tout au plus que notre indifférence. Il faut les traiter comme le vent, le Soleil, la pluie, qui peuvent bien retarder ou empêcher une action, mais qui ne sauroient nous en arracher ni l'intention, ni le dessein. Cette maxime est très-belle. On peut voir le chapitre 1. du Liv. IV.

Mais qui n'en sauroient empêcher l'intention ni le dessein.] Si les méchants pouvoient nous ôter l'intention de faire le bien, nous ne pourrions jamais les trop haïr : mais comme cela n'est pas en leur pouvoir, & qu'au contraire ils ne peuvent nous ôter une occasion de faire du bien, sans nous en fournir en même tems une autre, nous ne devons avoir pour leur malheur que de la compassion, & pour leurs efforts que de l'indifférence.

XXII. *Ce qui ne nuit point à la ville, ne nuit point au citoyen.*] Par ce mot de *ville* il entend le monde, pour l'utilité duquel tout se fait ; de sorte que ce qui semble nuire à une partie, sert au tout. *Et si elle ne l'est pas, il ne faut donc pas se fâcher contre celui qui ne l'a pas offensée.*] Antonin ne dit cela que des injures particulières, où la justice ne demande point de réparation, & qui ne détruisent pas la sûreté des particuliers. Car, en ce cas, les Stoïciens prétendoient, comme nous, qu'on devoit punir les méchants par charité, tant pour eux-mêmes, afin de les

corriger, que pour les autres, afin de les empêcher ou d'être toujours exposés aux mêmes violences, ou de se laisser corrompre eux-mêmes par l'espérance de l'impunité. Aussi n'est-ce jamais pour le passé qu'on les punit (car le passé ne se répare point); c'est pour prévenir les suites de leurs mauvais exemples.

Car en quoi consiste cette offense, & qu'est-ce que c'est ?] Voilà la preuve de ce qu'il a dit, que la ville n'étoit point offensée. En effet, quelque grande que soit l'offense que nous croyons avoir reçue, si on l'examine bien, on trouvera que c'est moins que rien par rapport au monde.

XXIII. *Il n'y a rien de permanent de tout ce qui est près de toi. Le passé d'un côté, & l'avenir de l'autre; tout cela est un abyme infini, où tout se perd.*] La plupart des Stoïciens soutenoient qu'il n'y avoit pas de présent, que tout étoit ou passé ou futur, & que ce que nous appelons *présent*, n'étoit, à proprement parler, que la fin du passé & le commencement du futur, sans que rien subsistât au milieu. Opinion extravagante, & qui abo-

lissoit le tems. Antonin ne tombe pas dans ce ridicule. Il se contente de marquer la rapidité du présent, en l'appellant *ce qui est près de nous*, parce qu'il n'est pas plutôt entre nos mains, qu'il nous échappe ; & que sortant d'un abyme, qui est le futur, il passe incontinent & se perd dans l'autre abyme, qui est le passé. Cette idée est belle, & méritoit bien d'être mise dans tout son jour.

Et du destin dont tu n'es qu'une fort petite partie.] Que cette expression est forte & belle ! Nous ne sommes qu'une très-petite partie du destin, parce qu'il ne faut pour nous former & pour nous entretenir, qu'une très-petite partie des causes efficientes & des principes dont la Providence se sert pour former & pour entretenir toutes choses. Cependant, à voir l'orgueil des hommes & leur amour-propre, on diroit que tout est pour eux ; que tout se rapporte à eux, & que la Providence n'a qu'eux en vue ; en un mot, qu'avec eux & en eux roule le destin de l'Univers.

XXVI. *Ou rudes, ou doux.*] Aux

mouvemens de la volupté ou de la douleur.

Elles parviennent jusqu'à l'esprit.] C'est-à-dire, jusqu'à la partie supérieure de l'ame, qui peut être indépendante jusqu'à un certain point.

Alors il ne faut pas tâcher de résister à un sentiment qui est naturel.] Car ce feroit inutilement qu'on le voudroit faire.

XXVII. *Il faut vivre avec les Dieux.]* C'est ce que l'écriture appelle *marcher avec Dieu*. Comme quand elle dit d'Enoch : *Et ambulavit cum Deo ; & il marcha avec Dieu ;* c'est-à-dire, il fut toujours soumis à ses ordres ; il se laissa conduire par son esprit, il vécut avec Dieu, en Dieu, & selon Dieu.

XXVIII. *Ne te fâche point contre celui qui sent mauvais.]* Dans cet article, Antonin condamne une injustice, dont presque personne n'est exempt. Car il n'y a rien de plus ordinaire dans le monde, que de voir des gens qui se fâchent contre certains défauts naturels de leurs amis, & qui n'ont pas la charité de les

en avertir. C'est pourtant par-là qu'il faudroit commencer, avant que de se mettre en colere.

Mais il dit qu'il a la raison en partage.] C'est une raison qu'Antonin donne pour excuser sa colere. Cet homme-là se pique d'être raisonnable & de se connoître ; cependant il ne tâche pas de remédier à un défaut qui nous empoisonne tous. Il réfute ensuite cette raison d'une maniere fort solide.

Tu as aussi de la raison] C'est à celui qui a sa raison le plus en main, s'il faut ainsi dire, à prévenir les autres, & à ne pas attendre qu'ils s'apperçoivent eux-mêmes de leurs défauts ; car c'est blesser la charité. *Eorum lumen de lumine accendas tuo.*

XXIX. *N'imite ni les mœurs, ni les manieres des Courtisannes, ni celles des Comédiens.]* On avoit confondu fort mal-à-propos cet article avec le suivant, & on lui avoit donné un sens tout-à-fait contraire à la pensée d'Antonin, qui veut dire, qu'il faut se garder de tomber dans la bassesse & la lâcheté, dans le faste, l'orgueil

l'orgueil & l'enflure. Le premier est le vice des Courtisannes, l'autre le caractère des Comédiens, qui s'enflent pour prendre le ton des rôles qu'ils jouent. Dans l'un & dans l'autre il y a une dissimulation & une fausseté très-indignes d'un homme, & sur-tout d'un Prince.

XXX. *Tu peux vivre ici dès aujourd'hui, comme tu veux vivre quand tu seras près de mourir.*] La plupart des Courtisans font des résolutions de mieux vivre à la fin de leur vie, quand ils seront retirés, & qu'ils auront quitté la Cour. Mais Antonin leur dit ici, qu'au milieu de la Cour ils peuvent commencer dès aujourd'hui cette nouvelle vie.

Alors il s'est permis de cesser de vivre.] C'étoit-là une des erreurs des Stoïciens & des Epicuriens.

XXXI. *L'esprit de cet Univers est un esprit de société.*] Comme Dieu a fait le monde pour les hommes, il a fait les hommes, non pas pour eux-mêmes chacun en particulier ; mais, premièrement, pour lui, d'où découle leur premier devoir, qui est d'aimer Dieu ; & ensuite il

les a créés les uns pour les autres, d'où résulte leur second devoir, qui est d'aimer le prochain. Deux devoirs qui accomplissent la loi & les Prophetes.

XXXII. *Comment t'es-tu gouverné jusqu'à présent envers les Dieux, envers ton pere & ta mere, &c.*] Je suis fâché qu'Antonin n'ait pas ajouté *ses Sujets*. Car un bon Prince ne doit pas moins se demander compte de ce qu'il a fait à ses Sujets, que de ce qu'il a fait à ses enfans, à ses amis, à ses domestiques. Mais il est bien sûr que, s'il ne l'a pas exprimé, il l'a pensé.

Et que le service que tu avois à rendre en ce monde, est accompli.] Voilà un grand Empereur qui reconnoît & qui déclare qu'il n'est dans cette vie que pour y rendre un service continuel.

Combien de belles choses as-tu vues?] Antonin recommence son examen. C'est comme s'il disoit : *As-tu vu tant de belles choses en ce monde, que tu souhaites encore d'y demeurer?*] On ne sauroit, à mon avis, trouver d'autre sens à ce passage.

Combien as-tu surmonté de plaisirs & de douleurs?] Car nous ne sommes dans ce monde que pour combattre en toutes ma-

nières contre nos passions, pour mépriser la vaine gloire, & pour pardonner à nos ennemis.

XXXIII. *Pourquoi des esprits ignorans & grossiers viennent-ils troubler?*] Ce passage ne peut être assez loué. Il est divin. Véritablement il ne plaira pas à cette espece de Savans qui ont employé toute leur vie à acquérir ce qu'on appelle les Sciences; mais il ne faut pas laisser de l'expliquer. Ce sage Empereur établit cette grande vérité, qu'il n'y a qu'une seule science, qui est celle qui nous apprend à connoître Dieu, qu'il appelle *la Raison qui gouverne l'Univers*. Et comme ceux qui suivent les fausses sciences du monde, se moquent ordinairement de ceux qui s'attachent à celle-là, & n'oublient rien pour les séduire & les attirer; Antonin, qui avoit sans doute éprouvé leurs railleries, & résisté souvent à leurs efforts, s'adresse à eux avec indignation; & en les appelant *ignorans & grossiers*, il leur demande pourquoi ils viennent troubler & ébranler celui qui a choisi la bonne part? Et il fait une manifeste allusion à

un beau mot d'Héraclite, qui, se moquant de la vaste science d'Homere, d'Hésiode, de Pythagore, de Xénophanes, d'Hécatee, &c. soutenoit qu'elle ne seroit de rien pour la sagesse; qu'elle n'instruisoit pas l'entendement, & que la véritable science consistoit à connoître l'Esprit qui gouverne le monde.

XXXIV. *Et non pas même un nom.*]

J'aime bien cette reprise. En effet, le nom le plus grand & le plus fameux est bientôt effacé de la mémoire des hommes.

Elles sont comme les petits chiens.] Il veut dire que toutes ces choses sont toujours dans le changement; qu'elles n'ont rien de réel, & que les plaisirs qu'elles donnent, sont toujours mêlés de mille chagrins.

Tu attends en repos ou ton extinction, ou ton changement.] Ton extinction, si l'ame n'est qu'une espèce de feu qui meurt lorsque nous mourons; ou ton changement, si elle est immortelle & qu'elle retourne à sa source, selon l'opinion des Stoïciens.

Et à faire du bien aux hommes.] Je n'ai pas exprimé ici les deux mots ἡ ἀν' ἐχέθαι αὐτῶν ἡ ἀπ' ἐχέθαι, parce qu'ils m'ont

paru déplacés. Je ne fais d'où ils peuvent être. Je croirois volontiers qu'ils font seuls une maxime à part, & qu'Antonin a dit *ex abrupto*, comme il fait souvent : *Il faut souffrir ces sortes de gens, & s'empêcher de leur faire injure.*

XXXV. *Et à celle de l'homme, & de l'homme raisonnable.*] Il parle ainsi, parce que les Philosophes mettoient entre Dieu & l'homme, des démons, des Héros, &c.

XXXVI. *Si ce n'est point par ma méchanceté, ni par aucun effet de cette méchanceté, qu'une telle chose arrive.*] Dans tous les accidens les plus fâcheux, il faut regarder seulement si nous nous les sommes attirés par nos crimes. Car en ce cas il en faut gémir ; & si c'est sans aucune injustice de notre part, il ne faut pas nous en mettre en peine. Que si nous souffrons pour la justice, nous devons en être ravis.

En quoi la société peut-elle être blessée ?] Il n'y a que l'injustice qui puisse blesser cette société. L'impiété est comprise sous ce mot d'injustice.

XXXVII. *Ne te laisse pas téméraire.*

ment emporter à tes imaginations.] La compassion est un sentiment de douleur que la misère de notre prochain excite dans nos cœurs. Elle peut être vicieuse en deux manières : ou lorsqu'elle n'est pas proportionnée à l'objet qui la cause, & qu'en se laissant emporter à son imagination échauffée & séduite, on prend pour mal ce qui ne l'est point ; ou lorsqu'elle ne produit pas les secours dont il a besoin. Les Stoïciens condamnoient cette compassion outrée & infructueuse ; & c'est sur cela qu'Antonin fait cette maxime , qui est toute pleine de sens & de raison.

Et s'il a fait quelque perte en des choses indifférentes.] C'est-à-dire , en des choses que les Philosophes ne mettent ni au nombre des biens, ni au nombre des maux. Les Stoïciens pouissoient loin ces choses indifférentes : car ils appelloient généralement de ce nom tout ce qui est hors de nous.

Car il n'y en a aucun.] Ce n'est pas la perte qu'il a faite qui le fait crier, mais l'opinion qu'il en a.

Imite dans ces occasions la conduite de

ce bon vieillard , qui en s'en allant , demande à son petit enfant sa toupie.] Cet endroit me paroît admirable. Ce sage Empereur ne pouvoit mieux marquer que par cette image , de quelle maniere nous devons compatir aux maux imaginaires de notre prochain. Il ne faut pas se roidir contre lui , ni vouloir lui arracher l'opinion qu'il a de ce qui lui est arrivé ; il faut au contraire parler son même langage , & lui dire , qu'il est vrai que son malheur est grand. Mais en même tems il faut se souvenir que ce malheur , qu'on appelle grand , est très-petit , & imiter le vieillard qui demandoit à son petit enfant sa toupie , comme si c'eût été la plus belle chose du monde , & qui se souvenoit pourtant toujours que ce n'étoit qu'une toupie. Antonin avoit pris sans doute cet exemple dans quelque Comédie fort connue de son tems.

XXXVIII. *Que fais-tu donc dans cette Tribune aux harangues avec tes beaux discours & tes oraisons funebres ?]* Antonin avoit toujours été fort exact à rendre à ses amis & à ses parens morts les der-

niers devoirs que la piété & la coutume avoient établis. Un des principaux de ces devoirs étoit l'oraison funebre que l'on faisoit du défunt, pour y célébrer ses louanges. Les Stoïciens, qui condamnoient toutes sortes de discours publics, qui n'étoient faits que pour le faste & l'ostentation, n'avoient garde de pardonner à ces oraisons funebres, qu'ils regardoient comme des actions inutiles & vaines, plus capables de flatter l'orgueil & l'amour-propre des hommes, que de leur donner un véritable amour pour la vertu. Antonin fait donc cette sage réflexion dans une de ces occasions, où sa complaisance & sa facilité le portoient encore à obéir à la coutume, contre ses propres lumieres & contre son inclination.

XXXIX. *C'est se faire une bonne fortune à soi-même.*] La définition qu'il va faire de la bonne fortune, prouve qu'elle dépend de nous : *Sui cuique mores fortunam fingunt.*

Fin du premier Volume.